9/6

271

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, - rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

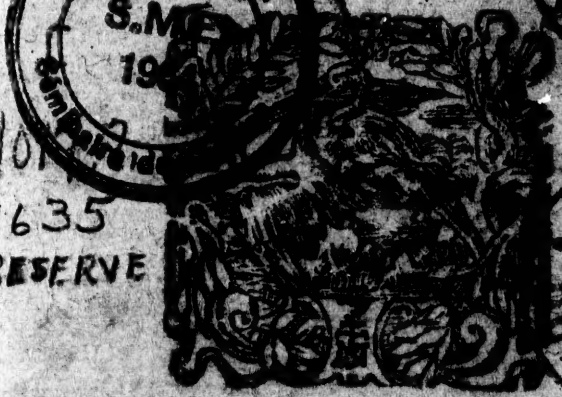
271

271

RELATION
DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA NOVVELLE FRANCE
EN L'ANNÉE 1635.

Enuoyée au
R. PERE PROVINCIAL
de la Compagnie de IESVS
en la Prouince de France.

Par le R. Pere Iosuë Ieune de la mesme Compagnie, Superieur de la residence de Kebec.



BIBLIOTHEQUE S.M.L. QUEBEC
BIBLIOTHEQUE UNIVERSITÉ LAVAL QUEBEC
S.M.
19
1635
RESERVE

A PARIS.
Chez SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire du Roy, rue sainct Iacques, aux Cicognes.

M. DC. XXXVI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

N°. 1094 J. Lab. 2
L. Lab. 7.

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
Séminaire de Québec

9208

TABLE DES CHAPITRES contenus en ce liure.

RELATION *de ce qui s'est passé en la Nouuelle France, en l'année* 1635. Pag. 1

De l'estat & l'employ de nostre Compagnie en la Nouuelle France, Ch. I. 9

De la conuersion & de la mort de quelques Sauuages, Chap. II. 21

Que c'est vn bien pour l'vne & l'autre France, d'enuoyer icy des Colonies, Chap. III. 51

Ramas de diuerses choses dressé en forme de Iournal. Chap. IV. 60

Relation de ce qui s'est passé aux Hurons en l'année 1635.

Enuoyée à Kebec au P. le Ieune, par le P. Brebeuf. 113

Relation de quelques particularitez du lieu & des Habitans de l'Isle du Cap Breton.
Enuoyée par le P. Iulien Perrault de la Compagnie de IESVS, *à son Prouincial en France* 1634. *&* 35. 207

Diuers sentimens & aduis des Peres qui sont en la Nouuelle France.
Tirez de leurs dernieres lettres de 1635. 220.

RELATION
de ce qui s'eſt paſſé en la NOVVELLE FRANCE, EN L'ANNE'E 1635.

MON R. PERE,

Dieu ſoit beny pour vn iamais. C'eſt à ce coup que la Nouuelle France ſe va reſſentir des benedictions de l'ancienne, & que l'équité triomphant de l'iniuſtice, fera que ces contrées ceſſeront d'eſtre ce qu'elles ont eſté depuis tant de ſiecles; vne foreſt ſans limites; la demeure de la

barbarie, le pays de l'infidelité. Nous commençons à voir l'ouuerture de quelques campagnes, par les défrichements qu'on fait en diuers endroits; Les familles qui paſſent chaque année, changent la barbarie des Sauuages en la courtoiſie naturelle aux François; & le petit aduancement que nous faiſons par nos begayements, nous fait coniecturer que la foy bannira l'infidelité de ſon Empire. Bref, i'eſpere qu'on verra vn iour ces paroles accomplies dans nos grands deſerts, *Multi filij deſertæ, magis quàm eius quæ habet virum.* Il eſt bien conuenable que ſous le Regne d'vn Roy ſi ſainct, la vertu entre dans l'vne des grandes Seigneuries de ſa Couronne: Que ſous la faueur & la conduite d'vn Prince de l'Egliſe, on voye naiſtre vne nouuelle Egliſe, *quæ extendet palmites ſuos vſque ad mare, & vſque ad flu-*

men propagines eius ; qui étendra ſes pampres iuſques à la mer, & prouignera ſes ſeps du long des riues du premier de tous les fleuues. Mille raiſons nous donnent ces penſées, & nous font entrer dans ces attentes. Cette entrepriſe eſt appuyée de perſonnes de merite & de condition, dont la vertu regardée des yeux de toute la France, reçoit vne approbation generale, & vn applaudiſſement meſme de la bouche de noſtre grand Roy. Le rebut qu'on a fait de ceux, qui ayans ſuccé le bien qu'on peut recueillir en ces contrées, les ont laiſſées ſans peuplades & ſans culture, n'ayans pas en tant d'années qu'ils en ont iouy, fait défricher vn ſeul arpent de terre: Les grãdes dépenſes que font Meſſieurs de la Compagnie de la Nouuelle France, ſoit ſur le pays, ſoit en leurs équipages ; l'affection que nous

voyons en plusieurs personnes de fauoriser ce dessein, les vns de leurs moyens, les autres par leurs propres trauaux, nous font conclure que Dieu conduit cét affaire.

Ie ne diray rien du zele de ceux, dont l'ardeur nous échaufe & confond tout ensemble, dont les secours nous réiouyssent & nous renforcent. Ie ne parleray non plus des desirs brulans d'vn tres-grand nombre de nos Peres, qui trouuent l'air de la Nouuelle France vn air du Ciel, puis qu'on y peut souffrir pour le Ciel, & qu'on y peut ayder les ames à trouuer le Ciel. Ie passe sous silence quantité d'autres Religieux, qui ont les mesmes sentiments, & les mesmes volontez. Mais ce qui m'étonne, c'est qu'vn grand nombre de filles Religieuses, consacrées à nostre Seigneur, veulent estre de la partie; surmontant la crainte natu-

relle à leur sexe, pour venir secourir les pauures filles, & les pauures femmes des Sauuages. Il y en a tant qui nous écriuent, & de tant de Monasteres, & de diuers Ordres tres-reformez en l'Eglise; que vous diriez que c'est à qui se mocquera la premiere des difficultez de la Mer, des mutineries de l'Ocean, & de la barbarie de ces contrées. On me mande que la Superieure d'vne Maison tres-reglée, sollicitée de donner de ses Filles pour fonder vn Conuent de son Ordre en quelque ville de France, a respondu qu'elle n'auoit point de Filles, sinon pour la Nouuelle France, & pour l'Angleterre, au cas que Dieu y fist rentrer la foy Catholique. Vne autre non moins zelée, m'ayant déduit les grandes deuotions qu'on fait en sa Maison, pour l'heureuse conuersion de ces Peuples, dit que la Relation

de l'an passé, capable d'étonner vn courage assez fort, non seulement n'a point ébranlé le cœur de ses Filles, ains au contraire les a tellement animées, que treize d'entre elles ont signé de leur propre main vn vœu, qu'elles ont fait à Dieu de passer en la Nouuelle France, pour y exercer les fonctions de leur Institut, s'il plaist à leurs Superieurs de leur permettre. I'ay receu, veu, & leu ce vœu auec étonnement. I'en sçay vne autre, qui apres auoir établi plusieurs Monasteres de son Ordre en France, tiendroit à vne grande faueur de Dieu, si elle venoit finir ses iours dans vne petite maisonnette, dediée au Sainct nom des petites Sauuages, qui vont errantes parmy ces grands bois. A tout cela ie ne dis rien autre chose, sinon que *Digitus Dei est hîc*, que la main de Dieu conduit cette entreprise.

Mais il faut que ie donne cét aduis en passant à toutes ces bonnes Filles, qu'elles se donnent bien de garde de presser leur depart, qu'elles n'ayent icy vne bonne Maison, bien bastie, & bien rentée, autrement elles seroient à charge à nos François, & feroient peu de choses pour ces Peuples. Les hommes se tirent bien mieux des difficultez: mais pour des Religieuses, il leur faut vne bonne Maison, quelques terres défrichées, & vn bon reuenu pour se pouuoir nourrir, & soulager la pauureté des femmes & des filles Sauuages.

Helas mon Dieu! si les excés, si les superfluitez de quelques Dames de France s'employoient à cét œuure si sainct; quelle grande benediction feroient-elles fondre sur leur famille? Quelle gloire en la face des Anges, d'auoir recueilly le sang du

Fils de Dieu, pour l'appliquer à ces pauures infidelles ; Se peut-il faire que les biens de la terre nous touchent de plus prés que la propre vie ? Voila des Vierges tendres & delicates, toutes prestes à ietter leur vie au hazard sur les ondes de l'Ocean ; de venir chercher de petites ames dans les rigueurs d'vn air bien plus froid que l'air de la France ; de subir des trauaux qui étonnent des hommes mesmes, & on ne trouuera point quelque braue Dame qui donne vn Passeport à ces Amazones du grand Dieu, leur dotant vne Maison, pour loüer & seruir sa diuine Majesté en cét autre monde ; Ie ne sçaurois me persuader que nostre Seigneur n'en dispose quelqu'vne pour ce sujet.

Mais changeons de discours, & déduisons briéuement le peu que i'ay à dire pour cette année, le diui-

feray cette Relation en quatre Chapitres seulement.

De l'estat, & de l'employ de nostre Compagnie en la Nouuelle France.

CHAPITRE I.

NOVS auons six Residences en la Nouuelle France. La premiere, commençant par les premieres terres qu'on rencontre venant en ces pays, se nomme la Residence de Saincte Anne; elle est au Cap Breton. La seconde, la Residence de Sainct Charles, à Miskou. La troisiéme, que nous allons habiter cette Automne, la Residence de Nostredame de Recouurance, à Kebec, proche du Fort. La quatriéme, la Residence de Nostredame des Anges, à vne demie lieuë de Kebec. La cinquiéme, la Residence de la Conception, aux trois Riuieres. La sixiéme, la Residence de Sainct Io-

seph, à Ihonatiria, aux Hurons; i'e-
spere que nous en aurons bien-tost
vne septiéme au mesme pays, mais
dans vne Bourgade differente d'Iho-
natiria. Or comme les Vaisseaux qui
vont au Cap Breton & à Miskou,
ne montent point iusques à Kebec,
de là vient que nous n'auons aucune
communication auec nos Peres qui
sont és Residences de Saincte Anne
& de Sainct Charles, si ce n'est par la
voye de France; & par consequent
il ne faut point nous adresser ny let-
tres, ny autres choses pour leur faire
tenir, ains les donner aux Vaisseaux
qui vont en ces habitations de nos
François. Il s'ensuit encor que ie ne
puis rien dire des choses qui se pas-
sent en ces Residences, pour la di-
stance des lieux, & le peu de com-
merce que nous auons auec elles.
Toutes ces Residences sont entre-
nuës par Messieurs de la Compagni

de la Nouuelle France, qui font dreſſer des Forteresſes, & des demeures pour nos François en diuers endroits de ces contrées, excepté la Reſidence de Noſtredame des Anges, appuyée principalement ſur les libéralitez de Monſieur le Marquis de Gamache. Cette Reſidence a trois grands deſſeins pour la gloire de noſtre Seigneur; Le premier, de dreſſer vn College pour inſtruire les enfans des familles qui ſe vont tous les iours multipliant. Le ſecond, d'établir vn Seminaire de petits Sauuages, pour les éleuer en la foy Chreſtienne. Le troiſiéme, de ſecourir puiſſamment la Miſſion de nos [illegible] res aux Hurons, & autres Peuples ſedentaires. Pour le College, bien qu'il ne ſoit pas encor erigé, ſi eſpere-je que nous commencerons dés cette année à enſeigner quelques enfans. Toutes choſes ont leur commence-

ment, les plus doctes n'ont sceu autrefois que les premiers elements de l'Alphabet.

Quant au Seminaire, nous le faisons bastir; il sera pour vn temps en la Residence de Nostredame des Anges: mais s'il se trouue quelque personne de pieté qui le veüille fonder, & nourrir de pauures petits barbates, pour les rendre enfans de Iesus Christ, il le faudra transporter plus haut; & là les Sauuages ne feront point de difficulté d'amener leurs enfans. I'en enuoye vn petit à V. R. laquelle s'il luy plaist nous le renuoyera dans vne couplé d'années; il seruira à arrester & instruire ses petits compatriotes; celuy que i'auois enuoyé, & qu'on nous a ramené, nous contente fort. Les Sauuages commencent à ouurir les yeux, & à connoistre que les enfans sont bien instruits auec nous.

Reſte pour la Miſſion des Hurons & d'autres Peuples ſtables, elle eſt de tres-grande importance pour le ſeruice de noſtre Seigneur; Meſſieurs de la Compagnie la cheriſſent & la ſoulagent: C'eſt de ces Peuples que nous attendons de plus grandes conuerſions; c'eſt là où il faudra enuoyer grand nombre d'ouuriers, ſi la foy commence à éclairer ces ames plongées dans les tenebres depuis tant de mille ans. Que ſi on ne peut trouuer quelque fondation pour l'entretenir, ie quitterois quaſi volontiers, & le ſoin d'vn College & d'vn Seminaire, pour la faire reüſſir. Mais des perſonnes qui ayment mieux que leurs noms ſoient écrits au Liure de vie que ſur ce papier, nous defendent bien fort de rien quitter de nos deſſeins, nous aſſeurant d'vne verité bien certaine, que Dieu a plus de force, & plus de vo-

lonté de nous ſecourir, que nous n'auons de cœur d'entreprendre pour ſa gloire.

Or pour ne m'éloigner de nos Reſidences, nous exerçons en icelles toutes les fonctions de Curé ou de Paſteur, n'y en ayant point d'autres que nous; nous annonçons la parole de Dieu; nous adminiſtrons les Sacrements de Bapteſme, de l'Autel, & de Penitence, de l'Extréme-Onction; nous aſſiſtons au Sacrement de Mariage; nous enterrons & enſeueliſſons par fois les morts; nous allons viſiter les malades; nous enſeignons la Doctrine Chreſtienne aux enfans, & comme ils ſe vont multipliant par la venuë des familles, nous leur donnerons bien-toſt la premiere teinture des lettres, comme i'ay dit. Que ſi les commencemens ſont petits, la fin en peut eſtre grande & bien-heureuſe.

Outre cela vne partie de nous estudie fort & ferme à la langue, occupation qui sera vn iour d'autant plus vtile, qu'elle est maintenant épineuse : Nous visitons encor les Sauuages, & par nos begayements nous tâchons de ietter dans leurs ames quelque petit grain de la semence Euangelique, qui fructifiera en son temps s'il plaist à Dieu. Voila nos exercices plus ordinaires, outre les obseruances de la Religion, qui ne se doiuent iamais obmettre. Pour nos François ils s'occupent à se fortifier, à bastir, à défricher, à cultiuer la terre : mais ie ne pretends pas d'écrire tout ce qui se fait en ce pays, ains seulement ce qui tend au bien de la foy, & de la Religion. Cét hyuer passé, la maladie de terre ou de scurbut, s'estant ietrée dans la nouuelle habitation des trois Riuieres, où le Pere Bu-

teux & moy eſtions allez, nous a
donné nouuelle occupation meſlée
de ioye & de triſteſſe. Nous eſtions
marris d'vn coſté, de voir ſouffrir
quaſi tous nos pauures François, &
d'en voir mourir quelques vns: de
l'autre nous nous réiouyſſions de
voir des effects tout à fait admira-
bles de la grace de noſtre Seigneur
dedans leurs ames; bon nombre des
malades n'ont iamais voulu deman-
der la ſanté à Dieu, diſans ces paro-
les auec vne grande reſignation; Il
eſt noſtre Pere, il ſçait mieux ce qui
nous eſt bon que non pas nous,
laiſſons le faire, ſa ſaincte volonté
ſoit faite. Ie croy qu'il n'y en a qu'-
vn ſeul de ceux qui ſont paſſez en
l'autre vie, qui n'aye fait vne con-
feſſion generale deuant ſa mort.
Comme i'auois grand deſir que l'vn
d'eux, pour eſtre vn ieune homme
de fort bonnes mœurs, retournaſt
en

en santé, ie luy conseillay de faire vn vœu au glorieux Patriarche S. Ioseph, pour impetrer la deliurance de son mal, Ie vous obeyray, me fist-il, mais si vous me laissez en ma liberté, ie prieray seulement le bon S. Ioseph, de m'obtenir de nostre Seigneur la grace d'accomplir sa tressaincte volonté. Vne autrefois vn ieune garçon fort & robuste se pourmenant dans la chambre des malades, leur demanda ce qu'ils voudroient bien donner pour iouyr d'vne aussi forte santé que la sienne; l'vn deux repartit fort sainctement, Ie ne voudrois pas détourner la teste d'vn costé pour iouyr de toute la santé du monde, si bien pour acquiescer au bon plaisir de Dieu. Cette repartie fit veoir combien la grace operoit fortement dans ceste ame. Vn autre qui auoit esté heretique, & d'vne vie assez libertine, estonna

tous ſes compagnons à la mort: car apres auoir rendu des preuues de ſa croyance, apres s'eſtre reconcilié auec vne grande douleur de ſes offenſes, comme ie luy preſentois le ſaint Viatique, Ie croy en vous mon Sauueur, diſoit-il, ouy ie croy en vous, venez, faites moy miſericorde, vous eſtes aſſez puiſſant pour me pardonner tous mes pechez: & ſe ſentant affoiblir il nous preſſa ſur l'heure meſme de luy donner l'Extreme-Onction, ce que nous fiſmes; l'ayant receuë auec beaucoup de ſentimens de douleur, il apoſtrophe tous ſes Camarades, & leur dit, Adieu mes Camarades, Adieu mes compagnõs, il faut partir, ie vous demande pardon, ie vous crie mercy à tous, ie ſuis bien marry d'auoir ſi mal veſcu; mais i'eſpere que Dieu me fera miſericorde, mon Dieu ayez pitié de moy. Proferant ces paroles il expira.

Qu'on mette la maladie tant qu'on voudra au rang des mal-heurs de ceſte vie, ie tiens celle qui a emporté ces ieunes gens, pour l'vne des plus ſignalées faueurs, qu'ils ayent iamais receu de la main de Dieu. Pour concluſion la ſanté eſt maintenant par toutes nos habitations, mais non pas encore la ſainteté.

Ie crains fort que le vice ne ſe gliſſe dans ces nouuelles peuplades, ſi neantmoins ceux qui tiendront les reſnes du gouuernement en main, ſont zelez pour la gloire de noſtre bon Dieu, ſuiuant les deſirs & les intentions de Meſſieurs les Directeurs & Aſſociez de la Compagnie, il ſe dreſſera icy vne Hieruſalem benite de Dieu, compoſée de Citoyens deſtinez pour le Ciel. Il eſt bien aiſé dans vn pays nouueau, où les familles arriuent toutes diſpoſées à receuoir les loix qu'on y eſtablira, que

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITÉ LAVAL

bannir les méchantes couſtumes de quelques endrois de l'ancienne France, & d'en introduire de meilleures. Ces Meſſieurs qui s'intereſſent dauantage dans la cauſe de Dieu, & dans la vertu que dans le commerce, n'ont point de vaiſſeaux pour paſſer icy les yurongneries, les ieux & les diſſolutions du Carneual, non plus que les ſaletez, & les blaſphemes: la Nouuelle France ne veut point de ces habitans de Cedar, & de Babylone, qui ne laiſſeront pas de s'y gliſſer, ſi ceux qui peuuent tout ne leur font teſte; les diſſimulations en cet endroit, & en ces commencemens, ſont fort dangereuſes, & Dieu demandera compte des obmiſſions auſſi bien que des fautes commiſes.

De la Conuerſion & de la mort de quelques Sauuages.

CHAPITRE II.

VINGT-DEVX ſauuages ont eſté baptiſez ceſte année, ſi nous auions la cognoiſſance des langues, ie croy que la foy prendroit de grands accroiſſemens: nous n'oſons encor confier le bapteſme qu'à ceux que nous voyons en danger de mort, ou à des enfans qui nous ſont aſſeurez : Car ne pouuant encore plainement inſtruire ces Barbares, ils mépriſeroient bien-toſt nos ſaincts Myſteres, s'ils n'en auoient qu'vne legere cognoiſſance. Il eſt bien vray que ſi ce peuple eſtoit curieux de ſçauoir, comme ſont toutes les nations policées, que quelques-

vns d'entre nous ont vne assez grande cognoissance de leur lãgue, pour les instruire : mais comme ils font profession de viure, & non pas de sçauoir ; leur plus grand soucy est de boire & de manger, & non pas de cognoistre. Quand vous leur parlez de nos veritez, ils vous écoutent paisiblement ; mais au lieu de vous interroger sur ce sujet, ils se iettent incontinent sur les moyens de trouuer dequoy viure, monstrans leur estomach touſiours vuide, & touſiours affamé. Que si on sçauoit haranguer comme eux, & qu'on se trouuast en leurs assemblées, ie croy qu'on y seroit bien puissant, la bonté de Dieu fera tout reussir en son temps : venons à nos Neophytes. Le 16. d'Aouſt de l'année passée 1634. vn peu apres le depart des vaisseaux, ie baptisay à la mort vn ieune garçon aagé d'enuiron 12. ou 14. ans, les

Sauuages le nommoient *Akhikouch*, nous luy auions deſtiné le nom de Dieudonné. Monſieur du Pleſſis Bochard General de la flotte l'auoit amené des trois Riuieres tout malade, & nous l'auoit donné pour luy ſauuer ſi on pouuoit la vie du corps, & luy donner celle de l'ame: il n'a veſcu chez nous que le temps neceſſaire pour eſtre ſommairement inſtruit.

Le 3. de Nouembre de la meſme année, le Pere Charles l'Allemant baptiſa vn ieune Sauuage aagé d'enuirõ vingt-cinq ans, nommé de ceux de ſa nation *Matchonon*; ſurnommé des François Martin, il receut le nom de Ioſeph en ſon bapteſme. Les iugemens de Dieu ſont épouuantables, ce pauure miſerable a fait vne mort horrible. C'eſt celuy dont ie parle au Chapitre deuxieſme de la Relation de l'an paſſé, lequel euſt volon-

tiers diuerty s'il euſt peu le bon François Saſouſmat de receuoir la Foy, & qui diſputant certain iour contre le Pere Brebeuf, profera ce blaſpheme, qui luy a fait perdre la vie du corps, & peut-eſtre de l'ame. Tu nous conte, que c'eſt par la conduite de ton Dieu, que nous trouuons dequoy manger, dis luy qu'il m'empeſche tant qu'il pourra de prendre des Caſtors, & des Elans, & tu verras que ie ne laiſſeray pas d'en prẽdre malgré luy. Vn de nos François ſaiſy d'vn grand zele, entendant ceſte impieté, fut tout preſt de ſe ietter ſur luy, & l'auroit bien battu n'euſt eſté la preſence du Pere. Ce pauure impie n'a onques depuis ce blaſpheme, tué ny Caſtor ny Elan. Il s'en alla au deſſus des trois Riuieres, où la maladie le terraſſa. Le Pere Brebeuf montant aux Hurons l'an paſſé le rencontra, & le voyant dans

vn eſtat pitoyable luy demanda combien il auoit tué d'animaux depuis ſon blaſpheme; le pauure homme demeura tout confus: le Pere en eut compaſſion, & luy dit qu'il m'écriroit ce rencontre, & qu'il ſe promettoit bien qu'on le ſecoureroit s'il vouloit demander à Dieu pardon, & receuoir ſa creance; quelque temps apres que i'eu receu la lettre du Pere, nous-nous en allaſmes le Pere Buteux & moy en la nouuelle habitation des trois Riuieres, pour commencer la Reſidence de la Conception: nous trouuaſmes ce blaſphemateur nud comme vn ver, tout malade, couché ſur la terre, n'ayant pour toutes richeſſes qu'vne méchante écorce, vne cabane de ſauuages qui eſtoient là luy refuſant le couuert. Son frere l'auoit mené proche de l'habitation de nos François, & l'auoit quitté là,

nous luy demandaſmes s'il ne reco-
gnoiſſoit pas la vengeance de Dieu,
n'ayant peu rien prendre depuis ſon
impieté, Ie n'ay garde, fit-il, d'auoir
peû rien prendre, car i'ay touſiours
eſté malade. Mais ne vois tu pas que
c'eſt Dieu qui t'a chaſtié par ceſte
maladie? Peut-eſtre que tu dis vray,
me reſpond-il. Ie luy voulu dire que
ſon frere n'auoit point de compaſ-
ſion de luy, il l'excuſa bien à propos.
Que veux tu qu'il face, comment me
traiſnera-il dans ce bois, où il va
chercher ſa vie? Mais encor ſi ta na-
tion auoit pitié de toy? Que ne dis-
tu à ces Sauuages qu'ils te receuoient
en leur cabane, ou bien qu'ils te don-
nent vn peu d'écorce pour en faire
vne petite? Il n'oſa iamais leur par-
ler tant ils ſont honteux de s'impor-
tuner les vns les autres: mais il me dit
tout bas que ie leur demandaſſe: ie le
fis tout ſur l'heure en ſa preſence: a

commencement ils ne me donnerent aucune reſponſe, en fin vne femme me dit, qu'ils s'en alloient bié toſt cabaner en vn autre endroit, & qu'ils n'auoient point trop d'eſcorce pour eux. Bref ce mal-heureux voyant que la barque qui nous auoit amené retournoit à Kebec, me pria de luy faire porter. Car nous ne le pouuiõs pas loger, noſtre maiſon en ce premier commencement n'eſtoit que quelques buſches de bois ioinctes les vnes auprés les autres, enduites par les ouuertures d'vn peu de terre, & couuertes d'herbes, nous auions en tout douze pieds en carré pour la Chapelle, & pour noſtre demeure, attendant qu'vn baſtiment de charpente qu'on dreſſoit fuſt acheué. Voyant donc qu'il eſtoit impoſſible de le ſecourir, ie prie qu'on le reçoiue dans la barque, ce qui fut fait, on l'apporte à Kebec, où les

Sauuages le delaisserẽt. Le Pere l'Alleman le voyant abandonné, le fait venir en nostre maison, ce qu'il souhaitoit grandement; Tous les iours vn de nos Freres le pansoit, & le Pere l'instruisoit pour le rendre capable du bapteſme. Or comme on le iugeoit en danger de mort le Pere le baptisa, & l'a fait nourrir & panser tout l'hyuer. Retournant sur le Printemps des trois Riuieres, ie fus bien aise de le voir, esperant qu'il m'instruiroit en la cognoissance de sa langue, & que ie luy enseignerois plus à loisir les veritez de nostre creance. A peine estois-je arriué que son frere suruint, luy bien ioyeux de voir me demande permission de s'en aller auec luy aux trois Riuieres, ie l'en détournay le plus qu'il me fut possible, preuoyant bien sa ruine s'il retournoit parmy les Sauuages: ie luy promets toute

assistance s'il vouloit demeurer : Non, me fit-il, ie desire d'aller voir la haut mes parens. Or comme ie cognois bien le genie de ces Barbares, ie luy dis que les Sauuages le ietteroient bien-tost hors de leurs cabanes, qu'ils ne luy donneroient gueres à manger, & en fin se lassans de luy, qu'ils le tueroient. Il se mit à rire, me disant qu'ils n'en viendroient pas là. Ie le menace que s'il s'en va, que nous ne le receurons plus iamais ; il n'y eut pas moyen de l'arrester. Estant aux trois Riuieres, le Pere Buteux qui estoit là, luy voulut faire recognoistre le mal qu'il luy pouuoit arriuer de nous auoir quitté ; il s'en mocqua ; il le menaça des iugemens de Dieu, il repartit qu'il endureroit aussi bien les feux dans l'enfer, qu'il auoit souffert le froid pendant l'hyuer. Au commencement les Sauuages le te-

noient dans leurs cabanes, mais ve-
nans à s'en lasser ils le placét dehors,
le voilà abbrié dũ Ciel & d'vne es-
corce, on ne luy donne plus qu'vn
peu de poisson, & peu souuent: luy
se doutãt quasi de ce que ie luy auois
predit; car il n'ignore pas les cou-
stumes de sa nation, dit au Pere Bu-
teux qui s'en reuenoit faire vn tour
à Kebec, Ton frere m'a dit que si ie
sortois de vostre maison, qu'il ne
m'y receuroit iamais, i'y voudrois
bien estre maintenant, dis-luy, que
s'il m'y veut receuoir, qu'il en écriue
à quelque François, & que ie m'y fe-
ray transporter à la premiere occa-
sion. Le Pere estãt arriué, & m'ayant
donné cet aduis, nous-nous trans-
portasmes incontinent au fort de
Kebec pour chercher quelque oc-
casion de le mander, desirans sauuer
ce pauure miserable, puis qu'il por-
toit le charactere de Chrestien: mais

ô iuſte & épouuantable vengeance du grand Dieu ! nous trouuaſmes en chemin vn Montagnais, qui nous dit qu'incontinent apres le depart du Pere Buteux, vn Sauuage auoit donné vn coup de hache à ce deplorable homme pédant la nuict, qui luy auoit fait voler la ceruelle de la teſte. Voila comme il eſt paſſé en l'autre monde.

Le huictiéme du meſme mois de Nouembre Monſieur Giffart baptiſa vn petit enfant ſauuage aagé d'enuiron ſix mois, le croyant ſi prés de la mort qu'on n'auroit peu nous appeller, il ſurueſcut encor quelque temps, ſa femme allaictoit ce pauure petit, & en auoit vn ſoin comme s'il euſt eſté ſon propre enfant. Certaine nuict s'éueillant toute pleine d'étonnement & de ioye, elle dit à ſon mary, qu'elle croyoit que ce petit Ange eſtoit paſſé au

Ciel: Non, repart-il, ie le viens tout maintenant de veoir, il vit encore. Ie vous supplie, replique-elle d'y regarder encore vne fois, ie ne puis croire qu'il ne soit mort, d'autant que ie viens de voir tout maintenant dans mon sommeil vne grande troupe d'Anges qui le venoient querir. Ils le visitent donc, & le trouuent trépassé, bien ioyeux d'auoir aydé à mettre au Ciel vne ame qui benira Dieu dans toute l'estenduë de l'eternité. Le sixiéme iour de Ianuier de cette année mil six cens trente cinq, le Pere Lallemant laua des eaux du sainct Baptesme vne petite fille aagée d'enuiron neuf à dix ans, qu'vne famille Françoise éleue en sa maison: cette enfant ayant fait prier le Pere de luy donner l'entrée en l'Eglise, l'examina sur sa croyance, & la voyant suffisamment instruite, cognoissant d'ailleurs qu'elle

elle n'auoit aucuns parens qui la peussent retirer des mains de nos François, il en fit vn present au petit Iesus le iour des Roys : elle a toujours continué depuis à bien faire, fuyant tellement les Sauuages, qu'on ne luy sçauroit faire parler.

Le deuxiesme iour de Feurier la petite Sauuage qu'on portoit en Francethan passé, fut baptisee au Monastere des filles de la Misericorde, c'est à dire, en l'Hospital de Dieppe : puis qu'elle estoit née en la Nouuelle France, ie luy donneray place entre ceux de sa patrie, qui ont esté faits enfans de Dieu ceste année. On l'auoit mise en pension chez ces bonnes filles. Voicy ce que m'on escrit leur Mere Superieure, tout zelée & toute sa maison, pour le salut des pauures Sauuages, que par vne autre. Nostre petite Canadienne deceda le iour de la Purification

de nostre Dame, de la petite verole qu'on ne pût faire sortir, quoy qu'on y apportast tous les remedes possibles: elle receut le bapteſme demie heure auant ſa mort, c'eſt quaſi vn miracle que nous ne fuſmes point ſurpriſes, à raiſon que comme elle eſtoit robuſte pour ſon aage, elle ne paroiſſoit point ſi voiſine de la mort comme elle eſtoit, ſes funerailles furent honorées de belles ceremonies, & de chants d'allegreſſe au lieu de l'Office des morts, puiſque ſon decés auoit ſuiuy de ſi prés ſon bapteſme. Ceſte enfant ſe faiſoit aimer d'vn chacun; elle eſtoit fort officieuſe, tres-obeyſſante, auſſi exacte à ne point entrer aux lieux defendus qu'vne Religieuſe; & quand on luy vouloit faire entrer, ſoit par mégarde, ou pour faire preuue de ſon obeyſſance, elle reſpondoit fort gentilement, Ie n'ay point permiſ-

sion, la Mere Superieure ne le veut pas. Elle sçauoit desia plusieurs leçons de son Catechisme, & entendoit beaucoup de la lague Françoise, c'est pourquoy nous luy auions fait conceuoir les trois Articles principaux de nostre creance. Elle sçauoit fort bien dire que le Manitou ne valoit rien, qu'elle ne vouloit plus retourner en Canada; mais qu'elle vouloit estre Chrestienne & baptisée, sçachant bien qu'on ne pouuoit aller au Ciel sans cela. Nous prenions toutes grand plaisir en ces discours: pour trancher court, suffit de dire qu'elle taschoit d'imiter tout le bien qu'elle voyoit faire selon sa capacité. Ce sont les propres termes de la Reuerende Mere Elisabeth de sainct François Superieure de cét Hospital, l'vn des mieux reglez de l'Europe; il ne faut qu'entrer dans la sale des pauures, con-

te mpler la modestie des filles qui les seruent, considerer leur charité dans les plus fascheuses maladies, ietter les yeux sur la netteté de ceste maison, pour en sortir tout affectionné, & donner mille loüanges à nostre Seigneur. Si vn Monastere semblable à celuy-là, estoit en la Nouuelle France, leur charité feroit plus pour la conuersion des Sauuages, que toutes nos courses & nos paroles.

Le dix-huictiesme du mesme mois de Feurier, le Pere Bureux & moy receusmes au nombre des Chrestiens, vne bonne femme Sauuage, qui fut solemnellement baptisée en nostre Chapelle de la Conception aux trois Riuieres. Elle s'appelloit *Ouetata Samukhpeoh*, & nous luy donnasmes le nom d'Anne. Les Sauuages s'en allans l'auoient delaissée aupres de nostre Habitation toute malade, & couchée sur la terre dure,

d'autres eſtans ſuruenus, nous la fiſmes entrer dans leur Cabane; ceux-cy décampans apres quelque ſeiour, nous la logeaſmes encore dans vne autre qui reſta ſeule: mais ceſte Cabane s'en voulant aller apres les autres, nous priaſmes les Sauuages de laiſſer quelques rouleaux de leur eſcorce pour faire vn méchant todis à ceſte pauure creature; ils font la ſourde oreille. Or comme nous ne pouuions point faire entrer ceſte femme dans le fort, où il n'y auoit que des hommes, & que d'ailleurs nous ne la voulions pas voir mourir deuant nos yeux par la rigueur du froid, n'ayans pas dequoy luy faire vne maiſon, nous priaſmes nos François d'intimider ces Barbares, ſi cruels enuers leur nation; les voyla auſſi-toſt le piſtolet au poing, qui ſe ſaiſiſſent par force de quelques eſcorces; leur diſant que ceſte

femme mourroit ou gueriroit bien-toſt, & qu'ils reprendroient ce qu'ils luy auroient preſté ; cela les faſcha fort, mais neantmoins comme ceſte violence eſtoit raiſonnable, l'vn d'eux pour expier leur cruauté, retourna du bois où ils s'eſtoient allez cabanner, & luy dreſſa luy meſme vne petite cabanne, où tous les iours nous luy portions à manger, & en ſuitte nous l'inſtruiſions. Cõiecturez, s'il vous plaiſt, la grande neceſſité qu'il y a icy d'vn Hoſpital, & quel fruit il pourroit produire. Trois choſes me conſolerẽt fort, en luy déduiſant les Articles de noſtre creance. La 1. fut que luy voulant faire exercer quelque acte de douleur de ſes pechez pour la diſpoſer au baptéſme ; ie luy rapportay le nom de pluſieurs offenſes, la menaçant du feu d'enfer, ſi ayant commis ces crimes, elle n'eſtoit lauée des eaux ſa-

cramentales ; ceſte pauure malade épouuantée, commence à nommer tout haut ſes offenſes, diſant, Ie n'ay point commis ces pechez que tu dis : mais bien ceux-là, s'accuſant de pluſieurs choſes bien vergongneuſes. Ie luy dis qu'il ſuffiſoit d'en demander pardon en ſon cœur ſans les nommer, la Confeſſion n'eſtant point neceſſaire qu'apres le Bapteſme ; elle ne laiſſa pas de pourſuiure, & d'en crier mercy à celuy qui a tout fait. En ſecond lieu, luy parlant vn iour de la mort apres ſon bapteſme, elle ſe mit à pleurer, ſe faſchant contre moy de ce que ie luy parlois d'vne choſe ſi horrible ; cela m'eſtonna vn petit, i'eſtois quaſi faſché de l'auoir baptiſée, nous la recommandaſmes à noſtre Seigneur, qui luy toucha le cœur : car l'eſtant retourné voir, elle me fit pluſieurs interrogations : Mon ame, diſoit-elle,

le, aura-elle de l'eſprit quand elle ſera ſortie de mon corps? verra-elle? parlera-elle? ie l'aſſeuray qu'en effet elle ne perdroit rien de ces facultez, qu'au contraire elle les auroit d'vne façon bien plus parfaite, & que ſi elle croyoit en Ieſus-Chriſt ſans feintiſe, qu'elle cognoiſtroit des merueilles, & iouyroit de tres-grands contentemens. Tu m'as dit que ie reſuſciteray quelque iour, ſeray-ie ſemblable, me dit-elle, à moy-meſme, à celle que ie ſuis maintenant, ou bien à vne autre? C'eſt toy-meſme, c'eſt ton propre corps qui reprendra vie, & qui ſera beau comme le iour, ſi tu as eu la Foy; ſinon il ſera horrible, & tout difforme, & deſtiné aux flammes eternelles. Que mangera mon ame apres ma mort? Ton ame n'eſt point corporelle, elle n'a point beſoin des viandes d'icy bas, elle ſe repaiſtra

de plaisirs qu'on ne peut conceuoir. Que verray-ie si ie vay au Ciel? Tu verras ce qui se fait ça bas, la bestise de ceux de ta nation qui ne veulent pas receuoir la Foy, la beauté & la grandeur de celuy qui a tout fait, tu le prieras pour moy. Que luy diray-ie, me repart-elle? Dis luy qu'il me face misericorde, qu'il aye pitié de moy, & qu'il m'appelle bien-tost pour aller auec luy au Ciel. C'est donc, fit-elle, vne chose bien bonne d'estre, là haut, puis que tu voudrois bien mourir pour y aller. Mais peut-estre que ie m'oublieray de ce que tu me dis. Non, tu ne t'en oublieras point, si tu crois en verité & sans menfonge. Que fera-on de mon corps quand ie seray morte? On le mettra dans vn beau cercueil, & tous les François le porteront auec honneur au lieu où nous enterrons nos morts. Dis moy encore

vn coup, mon ame aura elle de l'eſprit quand elle ſera ſortie de ſon corps? Ouy elle en aura, elle verra, elle entendra, elle conceura fort bien, & parlera d'vne façon plus noble que ne font tes leures. Eſcoutant mes réponſes, ſon viſage s'alloit eſpanoüiſſant. En fin elle me dit d'vn accent tout gay, *Nitapoueten, nitapoueten*, ie croy, ie croy, & pour preuue de ma creãce, tu ne me verras iamais craindre la mort; iuſques icy ie tremblois quand tu m'en venois parler; mais doreſnauant ie la ſouhaitteray pour aller veoir celuy qui a tout fait; ie luy diſois touſiours en mes prieres, gueris moy, tu me peux guerir; ie luy diray cy-apres, ie ne me ſoucie plus de la vie, ie ſuis contente de mourir pour te veoir. Et en effect le reſte du temps qu'elle a veſcu apres ces demandes, ie n'ay iamais remarqué en elle aucun petit indic

de la crainte de la mort. La troiſieſme choſe qui nous reſioüit fort, fut qu'vn Sauuage nommé *Sakapouan* la voulut diuertir de noſtre creance, diſant que nous eſtions des conteurs, & qu'il ne falloit pas nous croire, puis que nous ne ſçaurions monſtrer ny faire voir à perſonne ce que nous enſeignons: ceſte pauure Neophyte fortifiée de l'eſprit de Dieu tint bon, & repartit fort bien, qu'elle croyoit que nous diſions la verité, & ainſi elle eſt morte fort bonne Chreſtienne. Pour le Sauuage qui vouloit mettre obſtacle à ſa creance, il ne la fit pas longue, Dieu en tira vne vengeance bien rigoureuſe: ce miſerable ſe trouuoit deſia mal, bien-toſt apres ſon impieté il tomba en phreneſie & mourut inſenſé. Nous l'auions aſſez bien inſtruit, mais les reſpects humains qui regnent puiſſamment

parmy ces peuples, l'ont empesché de professer la Foy. Il nous a dit plusieurs fois, Ie croy bien que tout ce que vous dites est veritable, mais si ie vous obeï, quād ie me trouueray aux festins de mes Compatriotes, tout le monde se mocquera de moy, Faisons sorte, me disoit-il, qu'*Outaouan* (c'est l'vn des grands discoureurs d'entre les Sauuages) reçoiue la Foy quand il viendra icy, & pour lors ie ne feray plus aucune difficulté de vous croire. *Outaouan* l'a trouué mort & enterré à son retour.

Le septiesme d'Auril le petit Sauuage que nous auions enuoyé en France, & que le Pere Lalleman nous ramena, fut fait Chrestien, & baptisé solemnellement par le mesme Pere. Monsieur de Champlain nostre Gouuerneur luy donna nom Bonauenture. Tous les matins venant donner le bon iour au Pere

qui prenoit le soin de l'instruire, il ne manquoit pas de luy demander le baptesme; il fait maintenant fort bien Dieu mercy, se rendant fort docile. I'espere qu'il nous seruira grandement pour nostre Seminaire.

Le treiziesme de May ie baptisay le fils de ceste bonne femme, que i'auois fait Chrestienne & nommé Marie l'an passé; laquelle ie laissay malade proche de nostre Maison, m'en allant hyuerner aux trois Rieres. Sa maladie se rengregeant le Pere Lallemant luy donna l'Extreme-Onction, & venant à mourir l'enregistra solennellement dans nostre Cimetiere. Elle laissa pour tout heritage sa maladie à son petit enfant, qu'vne fieure lente a fait passer au Ciel apres le baptesme; il portoit en sa langue le nom d'*Aouenin*, qui luy fut changé au nom de Pierre.

Le dix-neufieſme d'Aouſt le Pere Lallemant a baptiſé vne fille aagée d'enuiron quatre ans ; elle eſt née au païs des Biſſiriniens ; on la mene en France pour eſtre eſleuée & inſtruite en la Foy Chreſtienne.

Le reſte des perſonnes faites Chreſtiennes depuis que nous n'auons eſcrit en France, ont eſté baptiſées aux païs des Hurons, comme V. R. pourra voir par la Relation que nos Peres m'ont enuoyée, que ie luy addreſſe. Ils ont entre autres conferé ce Sacrement à vn bon homme, dont le Pere de Nouë qui l'a cogneu en ces païs ſi eſloignez, me parle en tres-bons termes. Nous auons, dit-il, touſiours creu que cet homme mourroit Chreſtien, & que Dieu luy feroit miſericorde : car il eſtoit fort porté au bien, il faiſoit volontiers l'aumoſne, ſecourant ſes Compatriotes, voire meſme nou

autres qui eſtions eſtrangers. Retournant de la peſche il nous apportoit touſiours quelque poiſſon, non à la façon des autres Sauuages, qui ne donnent que pour auoir le reciproque, mais gratuitement; il nous venoit viſiter vne fois ou deux la ſemaine, & apres s'eſtre entretenu quelque tẽps auec nous, voyant que nous eſtions en bonne ſanté, il s'en alloit tout content. Or comme il gardoit paſſablement la Loy que la nature a graué dans le cœur de tous les hommes, Dieu luy a donné auant ſon treſpas, la cognoiſſance de la Loy de ſon fils.

Ie rapporteray en ce lieu le chaſtiment manifeſte que Dieu a tiré du miſerable Sorcier, & de ſon frere, dont i'ay parlé bien amplement dans la Relation de l'an paſſé. Ce méchant homme pour me déplaire

s'attaquoit par fois à Dieu comme
i'ay dit. Il disoit certain iour aux
Sauuages en ma presence, Ie me suis
auiourd'huy bien mocqué de celuy
que la robbe noire nous dit qui a
tout fait. Ie ne pûs supporter ce
blaspheme, ie luy dis tout haut,
que s'il estoit en France on le fe-
roit mourir. Au reste qu'il se moc-
quast de moy tant qu'il voudroit
que ie le souffrirois : mais qu'il me
tueroit & massacreroit plustost, que
d'endurer qu'il se rist de mon Dieu
où ie serois present ; qu'il ne por-
teroit pas loing ceste impudence
Dieu estant assez puissant pour le
brusler, & le ietter dans les enfers, s'il
continuoit ses blasphemes. Il ne tint
iamais plus ces discours deuãt moy,
mais en mon absence, il ne relas-
choit rien de ses bouffonneries &
ses impietez. Dieu n'a pas manqué
de l'attraper ; car l'année n'estoit pas
encore

encore expirée, que le feu s'estant mis en sa cabane, ie ne sçay par quel accident, il a esté tout grillé, rosty, & miserablement bruslé, à ce que m'ont rapporté les Sauuages, non sans estonnement.

Ils m'ont dit encor que Mestigoit lequel i'auois pris pour mon hoste a esté noyé ; i'aurois bien plus souhaitté que Dieu leur eust touché le cœur ; i'ay esté marry particulierement de mon hoste, car il auoit de bonnes inclinations ; mais s'estant mocqué en quelque compagnie de Sauuages des prieres que ie leur auois fait faire en nostre extremité, il a esté enueloppé dans la mesme vengeance, tombant dans vne maladie qui luy fit perdre l'esprit, si bien qu'il couroit çà & là tout nud comme vn fol ; s'estant trouué de basse mer sur le bord du grand fleuue, la marée montante l'a e-

touffé dans ſes eaux.

Quaſi tous ceux qui eſtoient dans la cabanne où le Sorcier m'a aſſez mal traité, ſont morts qui d'vn coſté, qui de l'autre, & tous d'vne mort deplorable. Il n'y a que trois iours qu'on m'a amené le fils du Sorcier pour le mettre dans vn Seminaire que nous voulons commencer; i'auois grand deſir de le prendre, & de luy faire autant de bien, que ſon pere m'a fait de mal; mais comme il a les eſcroüelles d'vne façon fort horrible auprés de l'oreille, la crainte que nous auons eu qu'il ne donnaſt ce mal aux petits garçons, que nous tenons en noſtre Maiſon, nous l'a fait éconduire. Monſieur Gand, homme tout à fait charitable, fait penſer & penſe luy-meſme cét enfant; s'il guerit nous le mettrons en noſtre Seminaire.

Quant à l'Apoſtat, il nous eſt venu

voir, faisãt mine de se vouloir recõcilier à l'Eglise; nous luy auons demandé quelques preuues de sa bonne volõté; sçauoir est qu'il nous vint voir non dans la famine des Sauuages, qui luy fait rechercher les François, mais dans leur abondance: que s'il retourne en ce temps-là, nous le receurons & retiendrons quelques mois auant que de luy donner l'entrée de l'Eglise.

Que c'est vn bien pour l'vne & l'autre France, d'enuoyer icy des Colonies.

CHAPITRE III.

IL est à craindre que dans la multiplication de nos François en ces contrées, la paix, la ioye, & la bonne intelligence ne croissent pas

à proportion que croiſtront les Habitans de la Nouuelle France. Il eſt bien plus facile de contenir vn petit nombre d'hommes, que des peuples entiers ; ſi faut-il neantmoins confeſſer, que ce ſeroit vne choſe tres-honorable, & tres-profitable à l'Ancienne France, & tres-vtile à la Nouuelle, de faire icy des peuplades, & d'y enuoyer des Colonies.

Les François ſeront-ils ſeuls entre toutes les Nations de la terre, priuez de l'honneur de ſe dilater, & de ſe reſpandre dans ce Nouueau Monde. La France beaucoup plus peuplée, que tous les autres Royaumes, n'aura des Habitans que pour ſoy? ou bien ſi ſes enfans la quittent ils s'en vont qui de-çà, qui de-là perdre le nom de François chez l'Eſtranger.

Les Geographes, les Hiſtoriens

& l'experience mesme nous fait veoir, qu'il sort tous les ans de la France vn grand nombre de personnes, qui vont prendre party ailleurs : Car encor que le Sol de nostre patrie soit tres-fecond, les Françoises ont ceste benediction, qu'elles le sont encore dauantage : de là vient que nos anciens Gaulois manquans de terres, en ont esté chercher en diuers endroits de l'Europe. Les Galates tirent d'eux leur origine, ils ont trauersé l'Italie, ils sont passez dans la Grece, & en plusieurs autres endroits. Or maintenant nos François ne sont pas en moindre nombre que nos vieux Gaulois ; mais ils ne sortent plus en troupes, ains s'en võt espars, qui d'vn costé, qui d'autre, busquer leur fortune chez l'Estranger. Ne vaudroit-il pas mieux décharger l'Ancienne France dans la Nouuelle, par des Co-

lonies qu'on y peut enuoyer, que de peupler les pays Estrangers?

Adiouſtez, s'il vous plaiſt, qu'il y a vne infinité d'artiſans en France, qui faute d'employ, ou faute de poſſeder quelque peu de terre, paſſent leur vie dans vne pauureté, & dans vne diſette pitoyable. Vn tres-grand nombre vont mandier leur pain de porte en porte; pluſieurs ſe iettent dedans les vols & dans les brigandages publics; d'autres dans les larcins & tromperies ſecrettes, chacun s'efforçant de tirer à ſoy ce que pluſieurs ne ſçauroient poſſeder. Or comme la Nouuelle France eſt de ſi grande eſtenduë, on y peut enuoyer ſi bon nombre d'habitans, que ceux qui reſteront à l'Ancienne auront dequoy employer leur induſtrie honneſtement, ſans ſe iettter dans des vices qui perdent les Republiques; ce n'eſt pas qu'il falluſt

enuoyer icy des personnes perduës, & de mauuaise vie; car ce seroit bastir des Babylones; mais les bons faisant places aux méchants, leurs donneroient occasion de fuyr l'oysiueté qui les corrompt.

De plus si ces Contrées se peuplent de nos François, non seulement on affoiblit les forces de l'Estranger, qui tient dans ses vaisseaux, dans ses villes, & dans ses armées, grand nombre de François à ses gages: Non seulement on bannit la famine des maisons d'vne infinité de pauures artisans, mais encore fortifie-on la France; car ceux qui naistront en la Nouuelle France, seront François, & qui pourront dans les besoins rendre de bons seruices à leur Roy, ce qu'on ne doit pas attendre de ceux qui s'habituent chez nos voisins, & hors la domination de leur Prince.

En fin si ces pays se peuplent de François, ils s'affermiront à la Couronne, & l'Estranger ne les viendra plus troubler. Et on nous dit que ceste année les Anglois ont rendu à Monsieur le Commandeur de Rasilly l'habitation de Pemptegoüet, qu'ils prirent aux François l'année mil six cens treize. D'icy prouiendra vn bien, qui attirera sur l'vne & l'autre France vne grande benediction du Ciel ; c'est la Conuersion d'vne infinité de Nations Sauuages, qui habitent dans les terres, lesquelles se vont tous les iours disposans à receuoir le flambeau de la Foy.

Or il ne faut point douter qu'il ne se trouue icy de l'employ pour toutes sortes d'artisans. Pourquoy les grands bois de la Nouuelle France ne pourroient ils pas bien fournir de Nauires à l'Ancienne ? qui doute qu'il n'y ait icy des mines de fer, de

cuiure, & d'autre metail ? On en a desia fait la découuerte de quelques vnes, qu'on va bien-tost dresser ; & par consequent tous ceux qui trauaillent en bois & en fer, trouueront icy dequoy s'occuper. Les bleds n'y manqueront non plus qu'en France. Ie ne fais pas profession de rapporter les biens du pays, ny de monstrer ce qui peut occuper icy l'esprit & le corps de nos François. Ie me cõtenteray de dire, que ce seroit vn honneur & vn grand bien à vne & à l'autre France, de faire passer des Colonies, & dresser forces peupiades dans les terres, qui sont en friche depuis la naissance du monde.

On me dira que Messieurs de la Compagnie de la Nouuelle France se sont chargez de le faire ; ie répõds qu'ils s'acquittẽt parfaictemẽt bien de leur deuoir, quoy qu'auec de tres

grands frais: mais quand ils feroient passer trois fois autant de personnes qu'ils ont promis, ils déchargeroient de fort peu l'Ancienne France, & ne peupleroient qu'vn petit Canton de la Nouuelle. Neantmoins auec le temps il se fera progrés, & aussitost que par le défrichement on pourra recueillir de la terre, ce qui est necessaire pour la vie, on trouuera mille vtilitez sur le pays, qui seront encore profitables, à la Frácc: mais il semble qu'il soit necessaire qu'vne grande estenduë de bois soit changée en terres labourables, auparauant que d'introduire plus grand nombre de familles, autrement la faim les pourroit égorger.

Ie m'estens trop sur vn point, qui semble éloigné de mon sujet, quoy qu'il y soit tres-conforme; car si ie voyois icy quelques villes ou bourgades, recueillir suffisamment des fruicts de

la terre pour leurs besoins, nos Sauuages errans se rangeroiēt bien-tost à leur abry, & se faisans sedētaires à nostre exemple, notamment si on leur rendoit quelque assistance, on les pourroit aisément instruire en la Foy. Pour les peuples stables qui sont bien auant dans les terres, on iroit en grand nombre les secourir, & auec d'autant plus d'authorité & moins de crainte qu'on se sentiroit appuyé de ces Villes ou Bourgades. Plus la puissance de nos François aura d'éclat en ces Contrées, & plus aisément feront-ils receuoir leur creance à ces Barbares, qui se menent autant & plus par les sens que par la raison.

Rauds de diuerſes choſes dreſſé en forme de Iournal.

CHAPITRE IV.

TOVT ce qui ſe dira en ce Chapitre, n'eſt qu'vn mélange qui n'aura pas beaucoup de ſuitte, ny de liaiſon, ſinon peut-eſtre du temps auquel les choſes ſont arriuées : encore ne ſe ſuiura-il que de loin à loin.

Le douzieſme d'Aouſt de l'année precedente mil ſix cens trente quatre, Monſieur du Pleſſis Bochart General de la flotte, leua l'ancre, & quitta la Rade de Kebec, pour tirer à Tadouſſac, & de là en France, où l'on nous dit qu'il arriua enuiron la my-Septembre, n'ayant eſté qu'vn mois à trauerſer la mer.

Le vingt-sixiesme du mesme mois d'Aoust, quelques Sauuages passans proche de nostre Maison nous firent veoir des prunes qu'ils auoient cueilly dans les bois, non pas bien loin de nostre Maison: elles estoient aussi grosses que les petits abricots de France, leur noyau est plat comme celuy de l'abricot: cela me fait dire que les froids de ces Contrées, n'empeschero͂t pas qu'on n'en retire des fruits. Nous en verrons l'experience dans quelques années; car nous auons greffé quelques antes qui ont fort bien repris.

Le troisiesme de Septembre nous nous embarquasmes le Pere Buteux & moy, pour aller secourir nos François en la Nouuelle Habitation, qu'on commençoit aux trois Riuieres. Nous passasmes proche de l'Islet de Richelieu, nommé des

Sauuages *Ka ouapaßiniskakhi*. Monſieur de Champlain y a fait dreſſer vne platte forme, ſur laquelle on a poſé du Canon, pour commander à toute la Riuiere. Depuis cet Iſlet iuſques à vne bonne traite de chemin au delà, le paſſage eſt fort dangereux, à qui n'a cognoiſſance du vray chenal, nous touchaſmes vne fois, eſchoüaſmes vne autre, & noſtre barque dans vn grand nordeſt, friſa vne roche, qui donna de l'horreur à tous ceux qui la virent. Dieu ſemble auoir armé ce paſſage pour la conſeruation du Pays, entre les mains des François qui le poſſedent.

Le huictieſme nous arriuaſmes aux trois Riuieres, le ſeiour y eſt fort agreable, la terre ſablonneuſe, la peſche en ſon temps tres-abõdante. Vn Sauuage rapporteta quelquefois dans ſon Canot douze ou quin-

ze Esturgeons, dont le moindre sera par fois de la hauteur d'vn homme. Il y a quantité d'autres poissons tres-excellens. Les François ont nõmé ce lieu les trois Riuieres, pource qu'il sort des terres vn assez beau fleuue, qui se vient dégorger dans la grande Riuiere de sainct Laurens par trois principales embouchcures, causées par plusieurs petites Isles, qui se rencontrent à l'entrée de ce fleuue, nommé des Sauuages *Metaberoutin*. Ie décrirois volontiers la beauté de ce lieu, mais ie crains d'estre long; Tout le pays entre Kebec & ceste nouuelle Habitation, que nous appellerõs la Residence de la Conception, m'a semblé fort agreable, il est entrecoupé de ruisseaux & de fleuues, qui se déchargent d'espaces en espaces dans le Roy des fleuues, c'est à dire, dans la grande riuiere de S. Laurens,

qui a bien encore en ce lieu là quelque deux à trois mille pas de large, quoy qu'il soit à trente lieuës au dessus de Kebec.

Le vingt-septiesme du mesme mois de Septembre vn Elan parut de l'autre bord de ceste grande riviere, nos François en donnerent aduis à quelques Sauuages cabanez proche de l'Habitation, quelques-vns d'eux s'en vont attaquer ce grand animal, qui se rafraichissoit dedans l'eau, l'allant prendre du costé des terres, pour le pousser plus auant dans le fleuue, ils voloient apres dans leurs petits Canots d'écorce, ils l'approcherent à la portée d'vn iauelot, & l'vn d'eux luy lança vne espée qui le fit bondir, & chercher le chemin de la terre pour se sauuer; ce qu'il eust fait aisément, s'il eust peu aborder; mais voyant ses ennemis de ce costé là,

se iette à l'eau, où il fut bien-tost lardé de coups d'espées. Comme il tiroit à la mort, ils le repousserent vers le bord du fleuue, & là le mirent en vn momẽt en pieces, pour le pouuoir apporter en leur cabane. Nous voyons ceste chasse de nostre Habitation esleuée sur vne plaste forme naturelle, qui a veuë sur la grande Riuiere. Ie consideray particulierement la teste de ceſt animal, il auoit pousſé vn bois de la longueur seulement des cornes d'vn bœuf; car il estoit encore tout ieune; ce bois estoit tout velu, assez mince, & d'vne grosseur quasi égale par tout.

Le vingt-huictiesme le Pere Bueux & moy trouuasmes vne trouppe de Sauuages, qui faisoient festin auprés des fosses de leurs parens treſpassez; ils leur donnerent la meilleure part du banquet qu'ils ietterent

au feu, & s'en voulans aller vne femme rompit des branches, & des rameaux d'arbres, dont elle couurit ces fosses ; ie luy en demanday la raison, elle repartit qu'elle abrioit l'ame de ses amis trespassez, contre l'ardeur du Soleil, qui a esté fort grande cet Automne. Ils philosophent des ames des hommes & de leurs necessitez, comme des corps, conformément à leur doctrine, se figurans que nos ames ont les mesmes besoins que nos corps ; nous luy dismes assez que les ames des creatures raisonnables descendoiét aux enfers, ou montoient au Ciel, elle ne laissa pas, sans nous rien respondre, de garder la vieille coustume de ses ayeux. Ceux qui ne ressentent pas les obligations qu'ils ont à Dieu, d'auoir pris naissance en vn lieu où il est cogneu & adoré, peuuent icy veoir à l'œil quel pre-

ciput ils ont par dessus vn monde de barbares.

Le vingt-troisiesme iour d'Octobre, quinze ou vingt Sauuages reuindrent de la guerre, amenans vn prisonnier. Si tost qu'il peurent découurir nostre Habitation & leurs cabanes, ils rassemblerent leurs canots, & s'en vindrent doucement par le milieu du grand fleuue, poussant de leur estomach des chants tout remplis d'allegresse; si tost qu'on les apperceut, il se fit vn grand cry dans les cabanes; chacun sortit au deuant pour veoir ces guerriers, qui firent leuer tout debout le pauure prisonnier, & le firent danser à leur mode au milieu d'vn canot; il châtoit & eux frappoient de leurs auirons à la cadence; il estoit lié d'vne corde qui luy passoit de bras en bras derriere le dos, & d'vne autre aux pieds, & encore d'vne autre

assez longue par le trauers du corps;
ils luy auoient arraché les ongles
des doigts, afin qu'il ne se peust dé-
lier. Admirez ie vous prie la cruau-
té de ces peuples, vne Sauuage nous
ayant apperceu le Pere Buteux &
moy dans la meslée auec les autres,
nous vint dire toute remplie de ioye
& de contentement, *Tapoue kouc-
takiou nigamouau*; en verité ie man-
geray de l'Hiroquois. En fin ce
pauure homme sorty du canot fut
conduit dans vne cabane, à l'entrée
les enfans, les filles & les femmes le
frapoient, qui d'vn baston, qui
d'vne pierre: vous eussiez dit qu'il
estoit insensible, passant chemin, &
receuant ces coups, sans destour-
ner la veuë: si tost qu'il fust entré
on le fit dancer à la cadance de leurs
hurlemens. Apres auoir fait quel-
ques tours, frapant la terre, & s'agi-
tant le corps, en quoy consiste tou-

te leur dance, on le fit asseoir, & quelques Sauuages nous apostrophans, nous dirent que cet Hiroroquois estoit l'vn de ceux qui l'année precedente auoient surpris & massacré trois de nos François, c'estoit pour estouffer en nous la compassion que nous en pouuiõs auoir, ils oserent bien demander à quelques-vns de nos François, s'ils n'en mangeroient pas bien leur part, puis qu'ils auoient tué de nos Compatriotes. On leur repartit que ces cruautez nous déplaisoient, & que nous n'estions point des antropophages. Il ne mourut point neantmoins; car ces Barbares ennuyez de la guerre, parlerent à ce ieune prisonnier, qui est homme fort, & d'vne riche & haute taille, de faire la paix; ils ont esté long-tẽps à la traiter, mais en fin ils l'ont concluë. Ie croy bien qu'elle ne durera gueres,

car le premier vertige qui prendra à quelque estourdy, sur le souuenir que l'vn de ses parens aura esté tué par les Hiroquois, en ira surprendre quelqu'vn, & le massacrera en trahison: & ainsi recommencera la guerre. Il ne faut pas attendre de fidelité des peuples qui n'ont point la vraye Foy.

Le vingt-quatriesme du mesme mois grand nombre d'Algonquains estans arriuez, ie m'en allay chercher par leur cabanes, vne petite fillette que i'auois baptisée, & nommée Marguerite l'an passé: sa mere me recogneut bien, & me dit qu'elle estoit morte, c'est autant de gaigné pour le Ciel, ie ne l'auois pas fait Chrestienne qu'à fin qu'elle y allast. Cõme ie vins à demãder des nouuelles du pere de cét enfant que i'auois cõmencé d'instruire, vn Sauuage me respondit qu'il estoit mort; à ceste

parole vne ſienne fille aagée de dix-huict à vingt ans, fit vn grand cry toute éplorée; on me fit ſigne que ie ne parlaſſe point de la mort, dont le ſeul nom leur ſemble inſupportable.

Le vingt-neufieſme il arriua vne choſe aſſez facetieuſe, que ie coucheray icy, pour faire veoir la ſimplicité d'vn eſprit qui ne cognoiſt point Dieu. Deux Sauuages eſtans entrez en noſtre Habitation, pendant le Diuin ſeruice, que nous faiſions à la Chapelle, ſe diſoient l'vn à l'autre; Ils prient celuy qui a tout fait, leur donnera-il ce qu'ils demandent? Or comme nous tardions trop à leur gré, Aſſeurément, diſoient-ils, il ne leur veut pas donner: voyla ils crient tous tant qu'ils peuuent (nous chantions Veſpres pour lors.) Or vn ieune truchement venant à ſortir, ils l'aborderent, &

luy dirent, Hé bien celuy qui a tout fait, vous a-il accordé ce que vous demandiez? Ouy, respond-il, nous l'aurons. Asseurémẽt, repartent-ils, il ne s'en est gueres fallu qu'il ne vous ait éconduit; car vous auez bien crié & bien chanté pour l'auoir: nous disions à tous coups, que vous n'auriez rien; mais encore que vous a-il promis? Ce ieune homme soufriant, leur respondit, conformément à leur grande attente, Il nous a promis que nous n'aurions point faim: c'est la grande beatitude des Sauuages d'auoir dequoy contenter leur ventrẽ.

Le cinquiesme de Nouembre, i'allay veoir les reliquas d'vne bonne palliſſade, qui a autrefois enclouré vne Bourgade, au lieu mesme où nos François ont planté leur Habitation. Les Hiroquois ennemis de ces Peuples ont tout bruslé; on voit en-

core le bout des pieux tous noirs; il y a quelques arpens de terre défrichée, où ils cultiuoient du bled d'Inde. I'eſpere qu'auec le temps nos Canadiens reprendront cet exercice, qui leur ſera autant profitable pour le Ciel, que pour la terre; car s'ils s'arreſtent, on aura moyen de les inſtruire.

Le ſeptieſme on nous décriuit vne façon de dance des Sauuages que nous n'auions point encore veuë. L'vn d'eux commence; pendant que les autres chantẽt, la chanſon finie, il va donner le bouquet, c'eſt à dire, qu'il va faire vn preſent à celuy qu'il veut faire dancer apres ſoy; l'autre finiſſant la dance en fait de meſme, & ſi nos François ſe trouuent auec eux, on leur porte le bouquet & le preſent auſſi bien qu'aux autres.

Le dix-huictieſme de ce mois,

tous les Sauuages s'escarterent, qui deça, qui delà dans les bois, pour aller pendant l'hyuer chercher l'Elan, le Cerf & le Caribou, dont ils viuent; Si bien que nous demeurasmes sans voisins, nos seuls François restans en nostre nouuelle Demeure.

Le trentiesme de Decembre la neige n'estant ny assez dure ny assez profonde, pour arrester les grandes iambes de l'Elan, vne troupe de ces pauures Barbares, sen vindrent crier misericorde en nostre Habitation; la famine qui fut cruelle l'an passé les a encore traitté plus rudement en cet hyuer, du moins en plusieurs endroits; on nous a rapporté que vers Gaspé les Sauuages ont tué & mangé vn ieune garçon que les Basques leur auoient laissé pour apprendre leur langue. Ceux de Tadoussac auec lesquels i'hyuernay il y a vn an, se sont mangez les vns les autres

en quelques endroits. Monſieur du Pleſſis Bochart montant à Kebec, nous a dit qu'il y en auoit encore quelques-vns dans les bois, qui n'oſoient paroiſtre deuant les autres, à raiſon qu'ils ont meſchamment ſurpris, maſſacré, & mangé leurs compagnons. Nous auons eſté témoins de leur famine aux trois Riuieres: ils venoient par bandes, tous défigurez, décharnez comme des ſqueletes, aymans, diſoient-ils, autant mourir auprés des François, que dans leurs Foreſts: le malheur pour eux, eſtoit, que comme ceſte Habitation ne faiſoit que de commencer, il n'y auoit point encore de magaſin aux trois Riuieres, nos François & nous n'ayans apporté de Kebec que les viures neceſſaires pour le nombre des hommes qui y reſidoient; nous nous efforçaſmes pourtant de les ſecourir, chacun de ſon coſté leur

faisant la charité selon ses forces, ou selon son affection, pas vn de ceux qui vindrent vers nous ne mourut de faim.

Le Pere Buteux & moy entrans dans vne cabane, vne femme nous dit, qu'il n'estoit resté qu'elle & sa compagne, de tous ceux auec lesquels elles auoient hyuerné dans les bois. On a trouué des Chasseurs roides morts sur la neige, tuez du froid & de la faim, entre autres, celuy qui auoit pris le prisonnier Hiroquois duquel i'ay parlé cy-dessus.

Vn Sauuage me dit dans ceste famine, que sa femme & sa belle sœur estoient en deliberation de tuer leur propre frere: I'en demanday la raison, nous craignons, dit-il, qu'il ne nous assomme pendant nostre sommeil pour nous manger. Nous vous apportons, luy dis-je, tous les iours vne partie de nos vi-

ures pour vous ſecourir. Cela eſt vray, reſpond-il, tu nous donne la vie, mais cét homme eſt à demy fol, il ne mange point, il a quelque méchant deſſein, nous le voulons preuenir, en ſeras-tu marry? Ie me trouuay vn peu en peine, de conſentir à ſa mort, ie ne pouuois: ie croyois d'ailleurs qu'ils auoient iuſte occaſion de craindre. Nous luy donnaſmes conſeil de ne point laiſſer de haches ny d'eſpees en ſa cabane, ſinon celle dont il auroit à faire, laquelle il poſeroit ſous ſa teſte en dormant; il s'accorda à cela, & nous donna ſes haches & ſes eſpees, pour les emporter en noſtre chambrette. A trois iours de là ce pauure miſerable s'en alla à Kebec, où ayant voulu tuer quelque François, Monſieur le Gouuerneur recognoiſſant ſa folie, le fit enchaiſner pour le rendre aux premiers Sauuages qui

viendroient.

Or ces allées & venuës des Sauuages affamez ont duré quasi tout l'hyuer ; nous faisions ordinairement quelque festin de pois & de farine boüillie à toutes les nouuelles bandes ; i'en ay veu tel d'entre-eux qui en mangeoient plus de huict escuellées, deuant que de sortir de la place.

Pendant qu'on leur preparoit le banquet, nous leur parlions de Dieu, nous leur representions leurs miseres ; ils auoient tous la meilleure volonté du monde de cultiuer au Printemps, ce qu'ont fait quelques vns : mais ils ne demeurerent pas assiduëment auprés de leurs bleds d'Inde, les abandonnans pour aller pescher, qui deça, qui delà.

Quand aux propositions que nous leur faisions de croire en Dieu, l'vn d'eux me dit vn iour. Si nous

croyons en voſtre Dieu, neigera-il? Il neigera, luy diſ-je. La neige ſera-elle dure & profonde? Elle le ſera. Trouuerõs nous des Orignaux? Vous en trouuerez. Les tuerons nous? Ouy; Car comme Dieu ſçait tout, qu'il peut tout, & qu'il eſt tres-bon, il ne manquera pas de vous aſſiſter, ſi vous auez recours en luy, ſi vous receuez ſa Foy, & luy rendez obeyſſance. Ton diſcours eſt bon, repart-il, nous penſerons àce que tu nous as dit. Cependant ils s'en vont dans les bois, & mettẽt bien-toſt en oubly ce qu'on leur a dit: Il eſt bien vray qu'à la parfin on fera quelque impreſſion ſur leur eſprit, s'il n'eſt plus dur que la pierre qui ſe caue par des gouttes d'eau.

Vne autrefois ayant vn aſſez long-temps diſcouru ſur noſtre creance à vne eſcoüade, qui s'en retournoit chercher dequoy nourrir

leurs femmes & leurs enfans, ie leur conseillay, au cas qu'ils ne peussent rien trouuer, de se mettre à genoux, & de s'addresser à celuy qui a fait le Ciel & la terre, de luy promettre qu'ils croiront en luy, s'il les vouloit secourir: ils me promirent qu'ils le feroient; nous leur presentasmes à cet effect vne petite Image de nostre Seigneur Iesus-Christ, & les aduertismes de la façon qu'ils la deuoient placer dans leur grandes necessitez, des prieres qu'ils deuoient faire à celuy qu'elle representoit, leur donnant bonne esperãce qu'ils seroient secourus. Ie mis cette Image entre les mains d'vn nommé *Sakapouan*, dont i'ay fait mention cy dessus. Il me promit qu'il feroit de point en point ce que nous luy auions ordonné: mais le miserable ne tint pas sa promesse; car il n'osa iamais produire ceste Image, de peur

peur d'estre gaussé de ses Compagnons, voire mesme il se rioit auec les autres de ce que nous leur auions presché. Aussi Dieu le chastia-il, car il tomba malade, & fut contraint de venir rechercher les François; nous luy redemandasmes l'Image & la rendit. Interrogé pourquoy il n'auoit point prié le Fils du Tout-puissant, Ie m'en estois allé, respond-il, auec bonne volonté de le prier; i'auois conceu vne bonne esperance, qu'il nous donneroit à manger, i'auois mesme retenu la meilleure de toutes les oraisons que tu nous as enseigné: mais estant arriué à nos cabanes, i'ay eu peur que si ie produisois l'Image, qu'on ne s'en moquast, & que celuy qui a tout fait ne se faschast cõtre moy, & nous fist mourir. En vn mot le respect humain retiét ce peuple. I'eus beau luy dire, que s'il eust esté fidele dans

ces gausseries, s'il n'euſt point adheré à ces mocqueurs, que Dieu l'auroit puiſſamment aſſiſté, Il faut, dit-il, parler à nos Capitaines. Et en effet qui les auroit gaignez, il auroit tout gagné. Ie reuiens touſiours ſur mes briſées, qui ſçauroit parfaictement la langue pour les accabler de raiſons, & pour refuter promptement leurs niaiſeries, ſeroit bien puiſſant parmy eux. Le temps apportera tout, & Dieu donnant ſa benediction, *Populus qui eſt in tenebris videbit lucem magnam.*

Or pour vuider tout cét article; ie demanday à ce Sauuage, quelle eſtoit ceſte Oraiſon qu'il preferoit aux autres. Tu nous dis pluſieurs choſes, me fit-il, mais ceſte priere m'a ſemblé la meilleure de toutes. *Mirinan onkachigakhi nimitchiminan*: donne nous auiourd'huy noſtre nourriture: donne nous à man-

ger; voyla vne excellente Oraiſon, diſoit-il. Ie ne m'eſtonne pas de ceſte Philoſophie; *Animalis homo, non percipit ea quæ ſunt Spiritus Dei.* Qui n'a iamais eſté qu'à l'eſcole de la chair, ne ſçauroit parler le langage de l'eſprit.

Le vingt-ſeptieſme du meſme mois de Ianuier vn Sauuage me vint apprendre vn ſecret bien cogneu des Algonquains, mais non pas des Montagnais; auſſi n'eſt-il pas de ce pays-cy, ains de bien auant dans les terres. Il me dit donc, que ſi quelqu'vn de nos François vouloit l'accompagner, qu'il s'en iroit peſcher ſous la glace d'vn grand eſtang, placé à quelque cinq mille pas au delà de la grande Riuiere, vis-à-vis de noſtre Habitation. Il y alla en effet, & rapporta quelques poiſſons; ce qui conſola fort nos François: car ils peuuent maintenant au plus fort

des glaces, tendre des rets dans cét eſtang. I'ay veu ceſte peſche: voicy comme ils s'y comportent. Ils font à grands coups de hache vn trou aſſez grandelet dans la glace de l'eſtang; ils en font d'autres plus petits, d'eſpaces en eſpaces, & auec des perches ils paſſent vne fiſcelle de trous en trous par deſſous la glace: ceſte fiſcelle auſſi longue que les rets qu'on veut tendre, ſe va arreſter au dernier trou, par lequel on tire, & on eſtend dedans l'eau toute la rets qui luy eſt attachée. Voyla comme on tend les filets pour la premiere fois, quand on les veut viſiter, il eſt fort aiſé: car on les retire par la plus grande ouuerture pour en recueillir le poiſſon, puis il ne faut que retirer la fiſcelle pour les retendre, les perches ne ſeruans qu'à paſſer la premiere fois la fiſcelle. Quand Dieu aura bien ces contrées d'vne peuplade de Fran

çois, on trouuera mille biens, & mille commoditez sur le pays, que ces Barbares ignorent.

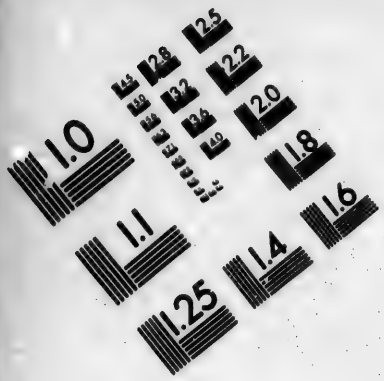
Le sixiesme de Feurier la grande Riuiere fut gelée tout à fait, en sorte qu'on passoit dessus en asseurance; elle gela mesme deuant Kebec, ce qui est fort extraordinaire, à raison que les marées sont là fort violentes. Il me semble que la rigueur de l'hyuer s'est fait sentir particulierement en ce mois cy.

Le huictiesme de Mars mourut ceste femme Sauuage nommée Anne, dont i'ay parlé au Chapitre second: cõme les douleurs de la mort approchoient, elle disoit par fois toute seule, *nitapoueten*, *nitapoueten*, Ie croy, ie croy, *nisadkihau*, *nisadkihau*. Ie l'ayme, ie l'ayme: *ouaskoucki nioui itoutan*. Ie veux aller au Ciel: & vne fois elle me dit, comme ie la quittois, apres l'auoir instruite &

visitée en sa maladie; Tu m'as seruy de pere iusques icy, continuë iusques à ma mort, qui ne tardera pas; retourne moy voir au plustost, & si tu me vois si bas, que ie ne puisse parler, souuienne toy que ie penseray tousiours à ce que tu m'as dit, & que ie croiray tousiours en mon cœur. Vn Sauuage m'ayant informé qu'elle n'estoit point de ce pays-cy, ie l'interogeay quelques iours deuant sa mort de sa patrie; elle me dit, que ceux de sa Nation s'appelloient *ouperigoue ouaouakhi*, qu'ils habitoiẽt bien auant dans les terres plus bas que Tadoussac, de mesme costé; qu'on pouuoit par des fleuues descendre de leur pays dans la grande riuiere de sainct Laurens; que ses Compatriotes n'auoient aucun commerce auec les Europeans; c'est pourquoy, disoit-elle, ils se seruent de haches de pierres; qu'ils ont des

Cerfs, & des Caſtors en abondance, mais fort peu d'Elans; qu'ils parlent le langage Montagnais, & qu'ils ne manqueroient de venir à la traitte auec les François, n'eſtoit que les Sauuages de Tadouſſac les veulent tuer quand ils les rencontrent. Ie ne ſçay ſi ce ne ſont point ceux que nous appellons Berſiamites, dont quelques-vns ont eſté cruellement maſſacrez cette année à Tadouſſac. Ces perfides Sauuages les accueillirent fort humainement, & quand ils les eurent en leur puiſſance, ils les mirent à mort traiſtreuſement.

Le cinquieſme d'Auril vn Sauuage Montaignais vint rapporter au Pere Buteux, que nos Peres, & nos François qui les accompagnoient auoient eſté delaiſſez dans les bois, & liez à des arbres par les Hurons qui les menoient en leur pays, leſ-



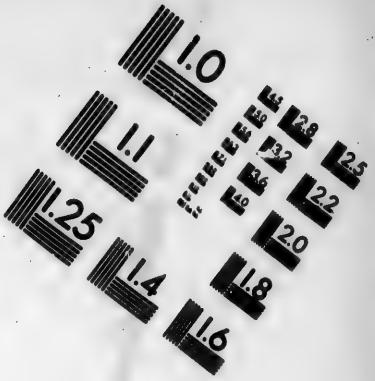
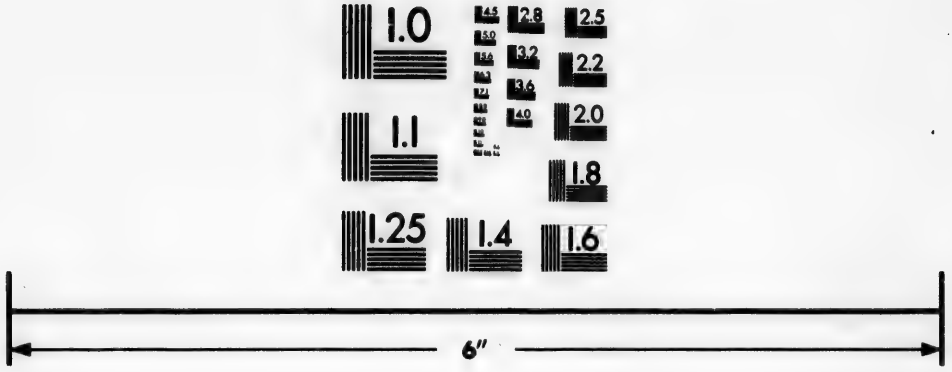
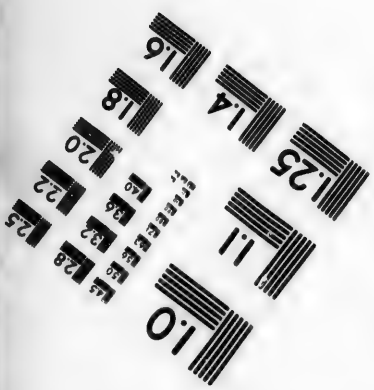
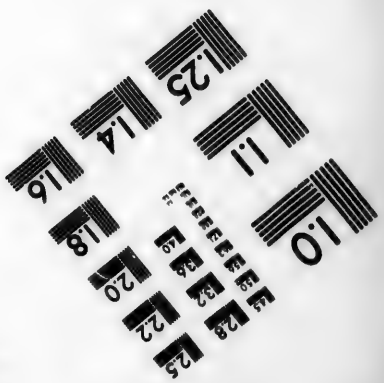


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

quels s'eſtans trouuez mal d'vne certaine epidimie qui affligea l'Automne paſſé toutes ces Nations, creurent que ceſte maladie leur eſtoit cauſée par les François, ce qui les auoit reduits à les traitter de la ſorte, & ce ſauuage aſſeuroit auoir appris ceſte nouuelle de la bouche de quelques Biſſiriniens, voiſins des Hurons. Nous remiſmes toute ceſte affaire entre les mains de N. Seigneur, qui prendra nos vies dans les temps, & dans les occaſions qu'il luy plaira. Nous auiõs deſia appris, comme i'eſcriuy l'an paſſé des mauuaiſes nouuelles du P. Anthoine Daniel qu'on nous faiſoit quaſi mort; mais en fin la bonté de Dieu nous a conſolez; car la pluſpart de ces bruits ſe ſont trouuez faux. Il eſt vray que le Pere Daniel, & tous les autres, ont ſouffert incomparablement en leur voyage, comme V. R. pourra voir

par la Relation du Pere Brebeuf.

Le quatorziesme du mesme mois, toutes les glaces estant parties, ie m'embarquay dans vn canot auec vn de nos François, & vn Algonquain, pour aller veoir ce beau lac ou estang, dont i'ay parlé cy dessus, que i'auois veu tout glacé pendant l'hyuer. En chemin ie vis la chasse du Rat musqué; cét animal a vne fort longue queuë, il y en a de gros comme des lapins; quand il paroissent sur l'eau les Sauuages les suiuent dans leurs petits canots; aussi-tost ces Rats se voyant poursuiuis se plongent en l'eau, & leurs ennemis s'en vont viste, où ils preuoyent qu'ils reuiendront au dessus pour prendre haleine: bref ils les poursuiuent tant qu'ils les lassent, en sorte qu'ils sont contraints de rester quelque temps au dessus de l'eau, pour n'estre suffoquez; alors ils les

assomment auec leurs auirons, ou les tuent à coups de fleches. Quand cét animal a gaigné la terre, il se sauue ordinairement dans son trou. On l'appelle Rat musqué, pource qu'en effect vne partie de son corps prise au Printemps sent le musc, en autre temps elle n'a point d'odeur.

Le vingt-vniesme, ie partis des trois Riuieres pour venir à Kebec, afin de m'y trouuer, selon le desir de nos Peres, à la venuë des vaisseaux. Nous les attendions de bonne heure, ils sont venus bien tard, le mauuais temps leur a causé vne rude trauerse; nous esperions de les veoir sur la fin de May, & nous n'en auons eu nouuelle que le vingt-cinquiesme de luin; auquel temps arriua vn canot enuoyé de Tadoussac, qui rapporta qu'vn vaisseau estoit à l'Isle du Bic, & qu'il en venoit encore cinq ou six, auec bon

ne deliberation de combattre tous ceux qu'ils trouueroient dans la Riuiere sans Commission.

Le quatrieſme de Iuillet, vne chalouppe enuoyée de la part de Monſieur du Pleſſis Bochart, general de la flotte, reſiouït tous nos François, & nous aſſeura de ſa venuë, & qu'il eſtoit ſuiuy de huict forts nauires, ſix pour Tadouſſac, & deux pour Miſcou, ſans ce que l'on enuoyoit au Cap Breton, & coſte de l'Acadie à Mr le Com. de Razilly.

Le dixieſme vne barque montant en haut, nous apporta le Pere Pijart. A meſme temps deux de nos François deſcendant des Hurons, nous preſenterent les lettres de nos Peres qui ſont en ce pays-là, qui eſtoit nous réjoüyr de toutes parts. D'vn coſté le Pere nous témoignoit que V. R. nous enuoyoit 4. de nos Peres, & 2. de nos Freres pour ren-

fort, & deux autres Peres pour la Re-
sidéce de S. Charles. Qu'vne infinité
de personnes cheriſſoient ceſte Miſ-
ſion, & que V. R. toute pleine de
cœur, nous donneroit tous les ans
autant d'ouuriers Euangeliques, que
la Miſſion en pourroit nourrir; l'ar-
deur de venir ſouffrir quelques cho-
ſes en ces contrées pour la gloire de
noſtre Seigneur, eſtant quaſi in-
croyable. D'autre coſté la ſâté de nos
Peres dans les Hurons, où on les fai-
ſoit morts, les bonnes diſpoſitions
de ces Peuples, pour receuoir les
veritez Chreſtiennes; l'affectio
qu'ils nous portent, nous faiſoit be-
nir le ſainct Nom de Dieu, & lui
rendre graces de tant de benedi-
ctions, qu'il va reſpandant ſur ceſte
entrepriſe.

Le douzieſme, Monſieur le Che-
ualier de la Roche-Iacquelin, com-
mandant le nauire nommé le Sain

Jacques, vint mouiller l'ancre devant Kebec. Nostre Frere Pierre Beauté l'ayant remercié de sa bienveillance, nous vint veoir en nostre petite Maison de nostre Dame des Anges. Le lendemain nostre ioye s'accreut par la venuë du Pere Claude Quantin & de nostre Frere Pierre Tellier, portez dans le vaisseau du Capitaine de Nesle.

Le vingtiesme, Monsieur le General nous rendit le Pere le Mercier, qu'il amena dans sa barque; tous ces iours nous estoient des iours de ioye & de contentement, voyant & nos François & nos Peres en bonne santé, apres beaucoup de tourmente sur la mer.

Le vingt-deuxiesme de Iuillet se fit vne Assemblée ou vn Conseil entre les François & les Hurons. Le Pere Buteux qui estoit descendu de la Residence de la Conception, & moy

y assistasmes. Apres les affaires com
munes, Monsieur de Champlai
nostre Gouuerneur, recommand
auec vne affection energique no
Peres, & les François qui les accom
pagnoient à ces Peuples; il leur fit di
re, que s'ils vouloient conseruer &
accroistre l'amitié qu'ils ont auec
les François, qu'il falloit qu'ils re
ceussent nostre creance, & adorass
sent le Dieu que nous adorons; qu
cela leur seroit grandement profita
ble: car Dieu pouuant tout, les be
nira, les protegera, leur donnera l
victoire contre leurs ennemis; qu
les François iront en bon nombr
en leur Pays; qu'ils épouseront leur
filles quand elles seront Chrestien
nes: qu'ils enseigneront à tout
leur nation à faire des haches, de
cousteaux, & autres choses qui leu
sont fort necessaires, & qu'à cet ef
fet ils deuroient dés l'an prochai

amener bon nombre de leurs petits garçons, que nous les logerons bien, que nous les nourrirons, & que nous les instruirons & cherirons comme s'ils estoient nos petits Freres. Et pour autant que tous les Capitaines ne pouuoient pas descendre en bas, qu'ils tiendroient Conseil sur ce sujet en leur Pays, auquel ils appelloient *Echom*, c'est ainsi qu'il appellent le Pere Brebeuf: & là dessus leur donnant vne lettre pour luy porter, l'adiousta: Voicy que i'informe le Pere de tous ces points. Il se trouuera en vostre Assemblée, & vous dira vn present que ses Freres luy enuoyent: là vous ferez paroistre si veritablement vous aymez les François. I'auois suggeré ces pensées à Monsieur nostre gouuerneur qu'il approuua; mais encore il les amplifia auec mille loüanges & mille tesmoignages d'affectio enuers nostre

Compagnie. Monſieur le Genera
prit auſſi la parole ſur ce ſujet, &
fit tout ſon poſſible pour donner
cognoiſtre à ces Peuples, l'eſtim
que font les grands Capitaines d
France des Peres qu'on leur enuoye
& tout cela pour les diſpoſer à reco
gnoiſtre le Dieu des Frànçois, & d
tout l'Vniuers. A ce diſcours vn Ca
pitaine repartit, qu'ils ne manque
roient pas de rendre ceſte lettre,
de tenir Conſeil ſur les Article
propoſez. Qu'au reſte que toute le
Nation aymoit tous les François,
qu'il ſembloit neantmoins, que
François n'aymoient qu'vne feu
de leurs Bourgades, puiſque to
ceux qui montoient en leur Pays
prenoient pour leur demeure. C
leur reſpondit, que iuſques icy
n'auoient eu qu'vn petit nombre
nos François, & que s'ils embr
ſoient noſtre creance, qu'ils en
roie

roient en toutes leurs Bourgades.

Au ſortir du Conſeil nous allaſmes veoir ceux qui voudroient embarquer le P. le Meſcier & le Pere Pijart avec leur petit bagage, pour les porter en leur Pays; le Pere Brebeuf m'en auoit aſſigné quelques-vns dans ſes lettres, mais pluſieurs ſe preſentoient; ils regardoient les Peres attentiuement, les meſuroient de leurs yeux, ils demandoient s'ils n'eſtoient point meſchants, s'ils ramoient bien, ils les prenoient par les mains, & leur faiſoient ſigne qu'il faudroit bien remuer l'auiron.

En fin le vingt-troiſieſme du meſme mois de Iuillet nos Sauuages bien contens, embarquerent nos deux Peres, & vn ieune garçon Françoiſ, qui a deſia paſſé vne année dans ce pays: iamais ie ne vy perſonnes plus ioyeuſes que ces bons Peres, on les fit mettre pieds nuds à l'entrée

de leur nauire d'escorce, de peur de les gaster, ils s'y mettent gayement, portans vn œil, & vn visage tout ioyeux, dans les souffrances qu'ils vont rencontrer. Ie me represente vn S. André volant à la Croix; on les separa en trois canots; celuy qui portoit le Pere Pijart estant le premier prest tira droit au bord, c'est à dire au vaisseau de Monsieur le Cheualier, pour luy donner le dernier adieu, & le remercier encore vne fois des courtoisies fort particulieres qu'il auoit receu de luy, passant dans son nauire depuis la France iusques à Tadoussac. Apres l'auoir salüé Monsieur le Cheualier fit ietter des pruneaux dãs son canot pour les Sauuages qui le menoient, & fit tirer trois volées de canon par honneur. Ces pauures Barbares tressailloiét d'aise mettant la main sur leur bouche en signe d'estonnement.

Le Pere le Mercier vint apres dans son canot, pour recognoistre les obligations qu'il a à Monsieur le General, & prendre congé de luy; il ne sçauoit en quels termes nous tesmoigner le soin qu'il a des nostres, qui passent auec luy dans son vaisseau. Apres les adieux, on ietta aussi des prunes à ses conducteurs, le canon du vaisseau & de la barque, faisant entendre aux Sauuages, qu'ils deuoient auoir grand soin de ceux que nos Capitaines François honoroient auec tant d'affection.

Il arriua vne chose plaisante en ces entrefaites, le Pere Buteux en mesme temps remontoit aux trois Riuieres dans vn canot, les Sauuages qui le conduisoient, voyans l'accueil qu'on faisoit aux Peres, & aux Sauuages qui alloient aux Hurons, tirerent comme auoient fait

les deux autres canots au vaisseau où estoit Monsieur le General, & Monsieur le Cheualier. Le Pere Buteux leur crie, Ce n'est pas là où il faut aller, ie ne vay pas aux Hurons. Il n'importe, puis qu'on faisoit là du bien à ceux qui portoient nos Peres, ceux-cy en vouloient gouster aussi bien que les autres; aussi leur fit on la mesme courtoisie.

Le premier iour d'Aoust le Pere Buteux m'escriuit des trois Riuieres, ou il estoit allé, comme i'ay dit, que les Sauuages Montaignais auoient esleu vn nouueau Capitaine, celuy qu'ils auoient auparauant nõmé Capitanal estant mort dés l'Automne passé: ce Capitanal estoit vn homme de bon sens, grand amy des François; assemblant les Principaux de sa Nation à la mort, il leur enioignit de conseruer cette bonne

intelligence auec ſes amis, leur diſant que pour preuue de l'amour qu'il nous portoit, qu'il deſiroit encore apres ſa mort demeurer auec nous, & ſur l'heure il ſe fit rapporter de delà le grand fleuue où il eſtoit, pour mourir auprés de la nouuelle Habitation. Il demanda auſſi qu'il fuſt porté en terre par les mains de nos François, auſquels il deſtina vn petit preſent ; bref il ſupplia, qu'on luy donnaſt ſepulture auprés de ſes amis. Tout cela luy fut accordé, Monſieur de Champlain a fait mettre vne petite cloſture à l'entour de ſon tombeau, pour le rendre remarquable. Si nous euſſions eſté pour lors aux trois Riuieres, ie ne doute point qu'il ne fuſt mort Chreſtien : I'ay vn grand regret à la mort de cét homme : car il auoit témoigné en plein Conſeil, que ſon deſſein eſtoit d'arreſter ceux

de ſa Nation aupres du fort de la riuiere d'Anguien ; il m'en auoit auſſi donné parole en particulier, il eſtoit aymé des ſiens & des François: c'eſt ce Capitaine qui rauit il y a deux ans tous ſes auditeurs en vne Harangue, dont ie fis mention pour lors. S'il viuoit encore, il fauoriſeroit ſans doute ce que nous allons entreprendre ce Printemps, pour les pouuoir rendre ſedentaires petit à petit.

Comme ainſi ſoit que ces pauures Barbares ſoient dés long temps accouſtumez à eſtre faineants, il eſt difficile qu'ils s'arreſtent à cultiuer la terre, s'ils ne ſont ſecourus. Nous auons donc deſſein de voir, ſi quelque famille veut quitter ſes courſes; s'il s'en trouue quelqu'vne, nous employerons au renouueau trois hommes à planter du bled d'Inde, proche de la nouuelle Ha-

bitation des trois Riuieres, où le peuple se plaist grandement. Si cette famille s'arreste pendant l'hyuer, nous la nourrirons de bled de nostre recolte & de la sienne; car elle mettra aussi la main à l'œuure: si elle ne s'arreste point nous retirerons nostre part, & la laisserons aller.

Ce seroit vn grand bien, & pour leurs corps, & pour leurs ames, & pour le trafique de ces Messieurs, si ces Nations estoient stables, & si elles se rendoient dociles à nostre direction; ce qu'elles feront comme i'espere auec le temps. S'ils sont sedentaires, & s'ils cultiuent la terre, ils ne mourront pas de faim comme il leur arriue souuent dans leurs courses; on les pourra instruire aisément, & les Castors se multiplieront beaucoup; ces animaux sont plus feconds que nos brebis de Fran-

ce, les femelles portent iusques à cinq & six petits chaque année: mais les Sauuages trouuans vne cabane tuent tout, grands & petits, & masles & femelles: il y a danger qu'en fin ils n'exterminent tout à fait l'espece en ces Pays, comme il en est arriué aux Hurons, lesquels n'ont pas vn seul Castor, allans traitter ailleurs les pellereries qu'ils apportõt au Magazin de ces Messieurs. Or on fera en sorte que nos Montaignais, auec le temps, s'ils s'arrestent, que chaque famille prenne son cartier pour la chasse, sans se ietter sur les brisees de ses voisins: de plus on leur conseillera de ne tuer que les masles, & encore ceux qui seront grands. S'ils goustent ce conseil, ils auront de la chair & des peaux de Castor en tres-grande abondance.

Quant aux hommes que nous desirons employer pour l'assistance

des Sauuages, Monsieur de Champlain nous a promis qu'il nous en accommoderoit de ceux qui sont en l'habitation des trois Riuieres, à raison que ne faisant point défricher pour nous là haut, nous n'y tenons point d'hommes, mais deux Peres tant seulement qui ont soin du salut de nos François. Nous satisferons pour les gages, & pour la nourriture de ces ouuriers, à proportion du temps que nous les occuperons à défricher & cultiuer auec les Sauuages: si i'en pouuois entretenir vne douzaine, ce seroit le vray moyen de gaigner les Sauuages: Nostre Seigneur pour lequel nous entrons dans ce dessein la veille de benir par sa bonté, & ouurir les oreilles à ce pauure Peuple abandonné.

Le dixiesme de ce mois le Pere Masse, & le Pere Buteux nous écri-

uent de la Residence de la Conce-
ption, que le bruit est la haut, que
les Hiroquois ont défait sept ca-
nots de la petite Nation des Algon-
quains ; si cela est la paix dont i'ay
parlé cy-dessus est desia rompuë:
Car nos Montagnais alliez des Al-
gonquains suiuront leur party.

On m'a rapporté, ie ne sçay s'il
est vray, qu'vn certain Sauuage
nommé la Grenoüille, qui fait
icy du Capitaine, a dit que les Hi-
roquois, auec lesquels il auoit trait-
té la paix, les ont incité à tuer quel-
ques Hurons, & de prendre guerre
auec eux.

Les plus auisez croient que c'est
vne ruse de ceux qui traittent auec
ces Peuples, & qui s'efforcent par
leur entremise, de diuertir les Hu-
rons de commerce qu'ils ont auec
nos François; ce qui arriueroit, si
nos Montagnais leur faisoient la

uerre, & alors ils les attireroient à
urs Habitations, d'où s'ensui-
roit vn tres-notable detrimẽt pour
Messieurs les Associez de la Com-
agnie de la Nouuelle France.

Le dix-septiesme du mesme mois
'Aoust, le Pere de Quen arriua à
Kebec dans vne chalouppe, qu'en-
oyoit le Capitaine Bontemps pour
onner aduis de sa venuë à Tadouſ-
ac. Or comme on a veu ceste an-
ée les glaces espouuantables sur
a mer; vne entre autres de trente
quarante lieuës, d'autres disent de
oixante lieuës d'estenduë; vn Pi-
ote m'a asseuré qu'ils la costoierent
rois iours & trois nuits ayans vn as-
z bon vent en poupe, & qu'en
uelques endroits elle auoit des
ampagnes toutes rases, & en d'au-
res elle se releuoit en collines, & en
autres montagnes. De plus on a veu
uelques vaisseaux Turcs, au sortir

de la Manche, & quelques nauire
degradez voguer en mer çà & là sa
vergues & sans voiles, qu'on croi
auoir esté pris de ces infideles, les
quels abandonnent souuent les vais
seaux qu'ils rauissent, apres auoir en
leué tout ce qui est dedans. Com
me disie tous ces bruits couroient
nous auions tous perdu l'espe
rance de veoir le Capitaine Bon
temps, la saison de voguer icy
passant; c'est pourquoy sa venu
inesperée a causé d'autant plus d
ioye, qu'on eust esté marry qu'v
si braue Capitaine & vn si bel equi
page se fust perdu. Le Pere de Que
nous taconta l'occasion de leur re
tardement, & nous donna sujet d
loüer Dieu, qui les a tiré des om
bres de la mort, les sauuant d'v
naufrage qui sembloit ineuita
ble.

Le vingt-sixiesme du mesme moi

n ieune homme qui eſt paſſé en la
Nouuelle France, comme Soldat
olontaire dans le vaiſſeau com-
nãdé par Monſieur le Cheualier de
a Roche Iacquelin, a abiuré publi-
quement les erreurs de Caluin, &
mbraſſé les veritez Chreſtiennes &
atholiques. Monſieur le Cheua-
ier le voyant d'vn aſſez bon natu-
el, & l'ayant diſpoſé à nous preſter
oreille, prit la peine luy-meſme
e l'amener en noſtre petite Mai-
on, où par apres il m'eſt venu trou-
er pluſieurs fois luy tout ſeul, pour
onferer auec moy; en fin apres luy
uoir éclaircy les principaux points
e noſtre creance, il a voulu repor-
er à l'Ancienne France, le threſor
e la verité que Dieu luy a fait trou-
er en la Nouuelle.

Le vingt-ſeptieſme du meſme
ois, nous auons veu ſur les neuf

heures du soir ou enuiron vne gra
de éclypse de Lune, laquelle à mo
aduis n'aura paru en France que s
les deux ou trois heures apres m
nuit.

Mais il est temps d'arrester m
plume, laquelle ne pourra pas ce
te année respondre à plusieurs le
tres, qu'vne barque qui descend
Tadoussac nous apportera apres
depart des vaisseaux. Il arriue p
fois, soit par oubliance ou autre
ment, qu'on nous rend les lettr
quand la flotte a desia fait voile, c
qui fait qu'on ne peut enuoyer l
responses la mesme année. Pour no
François, & pour nos Peres qui so
au pays des Hurons, on ne doit a
tendre la response des lettres qu'o
leur enuoye de France que deux a
apres: voire mesme si on nous don
ne icy les lettres qu'on leur adres

pour leur faire tenir, apres le de-
part des Hurons qui ne descendent
à Kebec qu'vne fois l'an, les respon-
ses ne seront portées en France qu'au
bout de trois ans. I'ay donné cét ad-
uis tout exprés, pour nous excuser
enuers plusieurs personnes qui nous
font l'honneur de nous escrire, &
qui ne voyent point de réponses la
mesme année, & quelques-fois n'en
voyent point du tout, les lettres
ou les responses se perdans dans vne
si grande longueur de temps & de
chemin. Ie prie Dieu que celles-cy
arriuent à bon port auec toute la
flotte, elles porteront à vostre Re-
uerence, pour derniere conclusion,
vne supplication tres-humble de
se souuenir à l'Autel, & à l'Ora-
toire de nos pauures Sauuages, &
de nous tous qui sommes ses en-
fans, & de moy particulierement

qui en ay plus de besoin que les au-
tres, & qui me diray auec vostre per-
mission, ce que ie suis,

Mon R. P.

Elle nous permettra, s'il luy plaist, d'implorer les prieres de tous nos Peres & de tous nos Freres de sa Prouince, ce que nous faisons encore tous tant que nous sommes, moy qui suis

Datte à Kebec en la Residence de nostre Dame des Anges, proche Kebet, en la Nouuelle France, ce 28. d'Aoust 1635.

Vostre tres-humble, tres-obligé seruiteur en nostre Seigneur,

PAVL LE IEVNE

ET

P. Charles l'Allemant. P. François Mercier.
P. Iean Brebeuf. P. Charles Turgis.
P. Iean Daniel. P. Charles du Marc
P. Ambroise d'Auost. P. Claude Quantin.
P. Anne de Nuë. P. Iacques Bureux.
P. Enemond Masse. P. Iean de Quen.
P. Antoine Richard. P. Pierre Pijart.

Et nos Freres Gilbert Burel, Iean Liege
Pierre le Tellier, Pierre Feaute.

RELATION
de ce qui s'eſt paſſé AVX HVRONS, EN L'ANNÉE 1635.

Enuoyée à Kebec au Pere le Ieune, par le P. Brebeuf.

MON R. PERE,

C'eſt pour vous rendre compte de noſtre voyage en ce Pays des Hurons, lequel a eſté remply de plus de fatigues, de pertes & de couſts que l'autre, mais auſſi qui a eſté ſuiuy & le ſera, Dieu aidant, de plus de benedictions du Ciel.

Dés que l'an passé mil six cens trente quatre, nous arriuasmes aux trois Riuieres, où se faisoit la traitte, nous-nous trouuasmes dans plusieurs difficultez & perplexitez. Car d'vn costé il n'y auoit qu'vne canots de Hurons pour nous embarquer dix personnes que nous estions de surcroist, & qui pretendions aller en leur Pays. D'autre costé on estoit extremement en doute s'il en descendroit cette année là d'autres, attendu le grand eschet qu'ils auoient receu en guerre par les Hiroquois, nommez *Sonontrerrhonons* au Printemps dernier, & la crainte qu'ils auoient d'vne nouuelle armée. Cela nous mettoit fort en doute, si nous deuions prendre l'occasion d'aller telle qu'elle s'offroit, ou en attendre vne meilleure.

En fin tout bien consideré nous

resoluſmes de tenter fortune, iugeans qu'il importoit du tout, d'auoir vn pied dans le Pays, afin d'en ouurir la porte, qui ſembloit eſtroittement fermée à la Foy. Cette reſolution fut encore plus aiſée que l'execution, qui parauanture euſt eſté impoſſible ſans le ſoin, la faueur & la liberalité de Monſieur du Pleſſis Bochard General de la flotte : car incõtinent apres ſon arriuée, qui fut le cinquieſme Iuillet 1634. il fit tenir Conſeil auec les Biſſiriniens, auſquels il propoſa le deſſein qu'il auoit d'enuoyer quelques-vns auec eux, & de nous ioindre aux Hurons. Ils en firẽt pluſieurs difficultez, & l'vn des Capitaines de l'Iſle nommé la Perdrix par deſſus tous ; neantmoins les raiſons & les preſens les gagnerent.

Le lendemain matin l'Aſſemblée ſe fit de rechef, par le commande-

ment de Monſieur du Pleſſis Bochard, où les Biſſiriniens & les Hurons ſe trouuerent. Le meſme deſſein leur fut repreſenté; mais pour reſpect les vns des autres ils reſolurét tous enſemble de n'embarquer aucun François, & n'y eut pour lors aucune raiſon qui les peuſt fléchir. Surquoy noſtre entrepriſe ſembloit encore eſtre rompuë pour ce coup; mais au depart de l'Aſſemblée vn des *Attiguenongha*, me tirant à quartier, me dit que ie l'allaſſe veoir en ſa cabane. Là il me fait entendre que luy & ſon camarade en embarqueroient trois; ie reſpons que nous ne pouuions aller moins de cinq, ſçauoir nous trois, & deux de nos hommes.

Sur cela les *Arendarhononons* s'eſtant eſchauffez à nous embarquer, nous trouuaſmes place pour ſix; ſi bien que nous reſoluſmes de

partir, & laisser les deux petits garçons que nous deuions mener iusqu'à quelque autre occasion : aussi tost nous distribuasmes nos pacquets, & fismes des presens à vn chacun pour les encourager, & le lendemain septiéme du mois, Mr du Plessis Bochard leur en fit encore d'autres, en consideration seulement de ce qu'ils nous embarquoiét, & les festoya tous ensemble d'vn festin de trois grandes chaudieres. Mais la contagion qui a couru l'année passée parmy tous ces Peuples, auec de grands rauages, ayant en vn instant saisi plusieurs de nos Sauuages, & remply tout le reste de peur, nous causa derechef vne grande confusion, & nous mit en de grandes peines, veu qu'il falloit partir sur le champ. Nos six canots estans reduits à trois, & nos deux Peres & moy nous trouuans desem-

barquez ; il me falloit chercher de nouueaux hommes ; reprendre noſtre petit equipage ; deliberer qui s'embarqueroit, & qui demeureroit ; choiſir entre nos pacquets ceux que nous porterions, & donner ordre pour le reſte, & tout cela en moins de demye-heure, où il euſt eſté beſoin des iournées entieres. Neantmoins recognoiſſans bien que noſtre embarquement eſtoit vn coup de partie pour le Ciel, nous penſaſmes qu'il falloit y faire tous nos efforts, pour reſiſter à ceux de l'ennemy commun du ſalut des hommes, que nous ne doutions nullement s'eſtre meſlé dans cét affaire. I'y fis tout mõ pouuoir, nous redoublaſmes les preſens, nous diminuaſmes noſtre petit bagage, & priſmes ſeulement ce qui concernoit le ſainct Sacrifice de la Meſſe, & ce qui eſtoit abſolument neceſſaire pour la vie. Mon-

sieur du Plessis y interposa son authorité, Monsieur Oliuier & Monsieur Coullart leur industrie, & tous les François leur affection. Cependant ie vis par plusieurs fois tout renuersé & desesperé, iusqu'à ce que i'eus particulierement recours à nostre Seigneur IESVS, pour l'vnique gloire duquel nous entreprenions ce penible voyage, & que i'eus fait vn vœu au glorieux sainct Ioseph nouueau Patriarche des Hurons. Car aussi-tost ie vis tout se calmer, & nos Sauuages si contens, que ceux qui embarquerent le Pere Daniel l'auoient desia mis dans leur canot, & sembloit qu'ils l'alloiẽt emmener, sans auoir encore receu la paye ordinaire. Mais ledit Pere voyant qu'ils n'auoient point de capots comme les autres, sort du canot, m'en aduertit, & ie leur en fais donner.

En fin donc apres auoir briéue-

ment remercié Mr du Plessis, luy auoir recommandé l'embarquement du reste de nos gens, si l'occasion se presentoit, & luy auoir dit adieu, & à tous nos François: Ie m'embarquay auec le Pere Antoine Daniel, & vn de nos hommes; les deux autres venoient auec les Algonquains. Monsieur du Plessis honora nostre départ de plusieurs canonnades, afin de nous rendre encore plus recommandables à nos Sauuages. Ce fut le septiesme Iuillet. Le P. Ambroise Dauost s'embarqua huict iours apres auec deux autres de nos gens. Le reste suiuit huict iours apres, pour prendre sa part des fatigues d'vn voyage tres fascheux, non seulement à raison de sa longueur, & de la mauuaise chere qu'on y fait, mais encore pour les circuits qu'il faut faire de Kebec iusques icy par les Bissiriniens & la petite Nation; ie

croy qu'il y en a pour plus de trois cens lieuës. Il eſt vray que le chemin eſt plus court par le Saut de S. Louys, & par le Lac des Hiroquois, mais la crainte des ennemis, & le peu de commodité qui s'y rencontre, en rẽd le paſſage deſert. De deux difficultez ordinaires, la premiere eſt celle des ſauts & portages. Voſtre Reuerence a deſia aſſez veu de ſauts d'eau vers Kebec, pour ſçauoir ce qui en eſt : toutes les riuieres de ces Pays en ſont pleines, & notamment la riuiere de S. Laurens, depuis qu'on a paſſé celle des Prairies. Car de là en auant elle n'a plus ſon lit égal, mais ſe briſe en pluſieurs endroits, roulant & ſautant effroyablement, à guiſe d'vn torrent impetueux, & meſmes en quelques endroits elle tombe tout à coup de haut en bas, de la hauteur de pluſieurs braſſes. Ie me ſouue-

nois en passant des Catadoupes d
Nil, à ce qu'en disent nos Historiens
Or quand on approche de ces chu
tes ou torrens, il faut mettre pied
terre, & porter au col à trauers le
bois, ou sur de hautes & facheuse
roches, tous les pacquets & les ca
nots mesmes. Cela ne se fait pas san
beaucoup de trauail, car il y a des por
tages d'vne, de deux & de trois lieuës
ioint qu'il faut en chacun faire plu
sieurs voyages, si on a tãt soit peu d
pacquets. En quelques endroits, qu
ne sont pas moins rapides que ce
portages; mais neantmoins plus ai
sez à l'abord, les Sauuages entran
dans l'eau, trainent & conduisent à
la main leurs canots, auec d'extreme
peines & dangers; car ils en on
par fois iusques au col, si bien qu'il
sont contraints de quitter prise, &
se sauuer comme ils peuuent de la
rapidité de l'eau, qui emporte &

eur arrache le canot. Cela eſt arriué vn de nos François, qui demeura eul dans le canot, tous les Sauuages ayans laiſſé aller au gré du torrent: ais ſon adreſſe & ſa force luy ſauerent la vie, & le canot auſſi, auec out ce qui eſtoit dedans. I'ay ſuputé le nombre des portages, & ie ouue que nous auons porté trencinq fois, & traiſné pour le moins nquante. Ie me ſuis quelquefois eſſé d'aider à mes Sauuages: mais fond de la riuiere eſt de pierres ſi anchantes, que ie ne pouuois marher long-temps eſtant nuds pieds.

La deuxieſme difficulté ordinaieſt pour le viure; ſouuent il faut uſner, ſi l'on vient à perdre les caes qu'on a faites en deſcendant, & uand on les retrouue, on ne laiſſe as d'auoir bon appetit apres s'y ere traicté. Car le manger ordinaire eſt que d'vn peu de bled d'Inde,

caſſé aſſez groſſierement entre deu ent ce
pierres, & quelquefois tout entie ltez
dans de l'eau pure. Cela n'eſt pas d ſſi no
grand gouſt. Quelquesfois on a d uec to
poiſſon, mais c'eſt hazard, excep ays. M
quand on paſſe quelque Nation o uons e
l'on en peut acheter. Adiouſtez à ce emie
difficultez, qu'il faut couchet ſur ontin
terre nuë, ou ſur quelque dure ro y mo
che, faute de trouuer dix ou douz que i
pieds de terre en quarré pour plac on B
vne chetiue cabane; qu'il faut ſent ors qu
inceſſammẽt la puanteur des Sauu pos c
ges recreus, marcher dãs les eaux, d u'il n
les fanges, dans l'obſcurité & l'emb uets, é
ras des foreſts, où les piqueures d' ſſi du
ne multitude infinie de mouſquill lus au
& couſins vous importunent fort eſia v

Ie laiſſe à part vn long & en ue. A
nuyeux ſilence où l'on eſt, reduit oit fai
I'entends pour les nouueaux q s autr
n'ont par fois en leur compagn eſtois
perſonne de leur langue, & ne ſç e fois

entre deu ent celle des Sauuages. Or ces diffi-
out entie ultez comme elles ſont ordinaires,
n'eſt pas d uſſi nous ont elles eſté communes
ois on a d uec tous ceux qui viennent en ces
d, excep ays. Mais en noſtre voyage nous en
Nation o uons eu tous d'extraordinaires. La
ouſtez à ce emiere a eſté qu'il nous a fallu
uchet ſur ontinuellement ramer, ny plus
e dure r y moins que les Sauuages: de ſor-
x ou dou que ie n'auois le loiſir de reciter
pour plac on Breuiaire ſinon à la couchée,
faut ſent ors que i'euſſe eu plus de beſoin de
des Sauu epos que de trauail. L'autre a eſté
es eaux, d u'il nous falloit porter nos pac-
té & l'emb uets, és portages, ce qui nous eſtoit
ueures d' uſſi dur que nouueau, & encore
nouſquill lus aux autres qu'à moy, qui ſçait
nent fort eſia vn peu ce que c'eſt que de fati-
ng & en ue. A chaque portage il me fal-
eſt, reduit oit faire au moins quatre voyages,
ueaux q s autres n'en faiſoiét gueres moins.
ompagni eſtois deſia venu aux Hurõs vne au-
, & ne ſç e fois, mais ie n'auois point manié

l'auiron, ny porté de fardeaux no
plus que les autres Religieux, q
auoient auſſi fait le meſme che
min. Mais en ce voyage il nous a fa
lu tous commencer par ces expe
riences à porter la Croix que No
ſtre Seigneur nous preſente pour ſo
honneur, & pour le ſalut de ces pa
ures Barbares. Certes ie me ſuis trou
ué quelquesfois ſi las, que le cor
n'en pouuoit plus. Mais d'ailleu
mon ame reſſentoit de tres-gran
contentemens, conſiderant que
ſouffrois pour Dieu: nul ne le ſçai
s'il ne l'experimente. Tous n'
ont pas eſté quittes à ſi bon ma
ché.

Le Pere Dauoſt, entre autres,
eſté tres-mal mené; on luy a dérob
beaucoup de ſon petit equipage; o
l'a contraint de ietter vn petit mou
lin d'acier, & quaſi tous nos liure
quelques linges, & vne bonne pa

e du papier que nous portions,
ont nous auons grand beſoin. On
bandonna à l'Iſle parmy les Al-
onquains, où il a eu dequoy ſouffrir
bonnes enſeignes. Quand il arriua
ux Hurons, il eſtoit ſi défait & ab-
atu, que de long-temps il ne pût ſe
mettre.

Le Pere Daniel fut delaiſſé &
ontraint de changer de canot,
omme auſſi pareillemẽt Pierre l'vn
nos hommes; le petit Martin fut
en rudement traitté, & en fin a-
ndonné aux Biſſiriniens, où il de-
eura ſi long-temps, qu'il fut quel-
ues deux mois en chemin, & n'ar-
ua aux Hurons que le dix-neufié-
e de Septembre. Baron fut volé
r les ſiens la meſme iournée qu'il
riua en ces contrées, & euſt enco-
bien plus perdu, s'il ne les euſt
ntraints par la peur de ſes armes
y en rendre quelque partie. Bref

tous les François y ont fouffert de grandes peines, fait de groſſes dépenſes, eu égard à leurs petites commoditez, & couru de notables dangers. Et quiconque montera icy haut, ſe doit reſoudre à tout cela, & à quelque choſe de plus; meſme à la mort, dont on voit à chaque moment l'Image deuant les yeux. Pour moy qui ne ſçais point nager ie m'en ſuis veu vne fois fort proche: car à partir des Biſſiriniens en deſcendant vn faut, nous-nous en allions tomber dedans vn precipice, ſi mes Sauuages n'euſſent promptement & habilement ſauté en l'eau, pour deſtourner le canot que le courant emportoit. Il eſt croyable que les autres en pourroient bien dire autant & plus, veu le nombre qu'il y a de ſemblables rencontres. Trois autres difficultez m'ont donné de la peine en mon particulier. La pre-

mier

miere, l'importunité que mes gens me firent du commencement, pour cacher en quelque part vne quaisse qu'vn de nos Francois auoit mise dãs nostre canot. La seconde, le soing de ceux de nos gens, que nous auiõs laissé derriere. La troisiesme, que les Algonquains par où nous passions taschoient de nous intimider, disans que les Hurons nous tueroiẽt, comme ils auoient fait en la personne de Brulé, desirans de nous retenir chez eux, auec beaucoup de demonstration de bienueillance. Depuis nostre arriuée, i'ay appris que le Maistre de mon canot auoit ietté en auant de me degrader en quelque part, auec mon petit bagage; mais que sa proposition auoit esté aussitost rebutée; aussi ne m'en fit-on iamais aucun semblant. Tout cela, Dieu mercy, ne me tourmenta pas beaucoup. Car leur ayant declaré

que ie porterois moy-mesme la quaisse dont il estoit question, quoy qu'ils en eussent receu le port; ie me resigné, quant au reste, à la volonté de Dieu, prest à mourir pour l'honneur de son Fils nostre bon Seigneur, & pour le salut de ces pauures Peuples.

Ie ne sçay pas quand on parla de me quitter; mais mes Sauuages me témoignoient tãt d'affection, & disoiẽt tãt de bien de nous aux autres, qu'ils faisoiẽt enuie à tous les Hurõs que nous rencõtrions, d'embarquer quelqu'vn des nostres. Cela me fait douter, sur ce qu'on m'a dit du Maistre de mon canot est vray. Car ceux qui auoiẽt embarqué le Pere Daniel & Baron, voulurent les quitter à l'Isle; mais le Maistre du canot où estoit le Pere Daniel, le voyant mescontent de cela, le fit aussi-tost embarquer, & le porta iusques à ce qu'ils eussent re-

contré le Capitaine de la Rochelle, lequel eſtant de la cognoiſſance du Pere, pour l'auoir voulu conduire l'an paſſé, le mit volontiers dans ſon canot, auec ſes deux pacquets. Il luy fit plaiſir, & aux Sauuages auſſi: car le Pere euſt eu encore bien de la peine dans vn canot fort chetif, qui n'auoit que trois hommes languiſſans, & dont la demeure eſtoit à douze lieuës loing de la noſtre: là où ce Capitaine demeuroit au village, où nous auiõs quelque deſſein de nous habituer, & aſſez proche du lieu où nous ſommes; & d'ailleurs ſon canot eſtoit fort, & equippé de ſix puiſſans Sauuages tous ſains & gaillards. Ce bon eſchange luy arriua la veille de ſainct Ignace au matin, ayant fait le iour precedent naufrage par deux fois. Pour Baron, n'euſt eſté le Capitaine de l'Iſle qui fit remettre ſes pacquets dans les canots,

il y fuſt demeuré. Encore ſes gens ne luy furent pas ſi barbares, comme furent autresfois à vn de nos François, ceux qui le ramenoient des Hurons à Kebec. Ce ieune homme ſurnommé la Marche fuſt mort dans les bois, ſi nous n'euſſions eu le ſoin & le credit de le renuoyer chercher plus d'vne lieuë loing du lieu où nous nous en apperceuſmes.

Il ne faut quelquefois qu'vn mot, quelquesfois qu'vn ſonge, quelque fantaiſie, ou la moindre penſée d'incommodité, pour faire dégrader ou mettre à terre, i'oſe dire, pour faire maſſacrer vn hõme, ainſi qu'il arriua l'an paſſé à vn pauure Algõquain, qui fut abandonné en vn ſaut par ſon propre neueu: & il n'y a pas vn mois qu'vn pauure ieune homme auſſi Algonquain, eſtant tombé dans le feu, fut tué auprés de noſtre village par ceux de ſa Nation, de peur qu'ils a-

uoient d'en estre incommodez dans le canot. Ce qui me persuade qu'ils l'assommerent, c'est la coustume qu'ils en ont; que les Hurons le disoient; & que le soir auparauant il mangeoit bien, & en bonne quantité de ce que nous luy donnions; outre que deux Algonquains nous asseurerent, qu'on estoit dans la pensée de le trépaner d'vn coup ou deux de hache. Vostre Reuerence a veu ou sceu de semblables cas en son hyuernement auec les Sauuages. Envn mot, il faut se resoudre à beaucoup de dangers euidens, & de grandes fatigues, qui veut venir icy. I'attribue neantmoins toutes ces difficultez extraordinaires à la maladie de nos Sauuages. Car nous sçauons assez combien les maladies alterent les humeurs, & les complexions mesmes des plus sociables. Ie ne sçay pas à quel prix nos François, & les Mon-

tagnais en aurõt eſté quittes. Bié ſçay je que la plus-part des Mõtagnais qui eſtoient aux trois Riuieres quand nous-nous embarquaſmes, eſtoient malades, & que pluſieurs en moutoient; comme auſſi, qu'il n'eſt quaſi point reuenu de canot de la traitte, qui n'aye eſté affligé de ceſte contagiõ. Elle a eſté ſi vniuerſelle parmy les Sauuages de noſtre cognoiſſance, que ie ne ſçay ſi aucun en a euité les atteintes. Tous ces pauures gents en ont eſté fort incommodez, notamment pendant l'Automne, tant en leurs peſches qu'en leurs moiſſons. Pluſieurs bleds ſont demeurez ſous les neiges, grand nombre de perſonnes ſont mortes; il y en a encore à preſent qui ne ſont pas gueris. Cette maladie commençoit par des ardeurs violentes, qui eſtoient ſuiuies d'vne eſpece de rougeolle, ou petite verolle, differente

toutesfois de celle de Frãce, accompagnée en plusieurs d'aueuglement pour quelques iours, ou obscurcissement de veuë, & en fin se terminoit en vn flux de ventre, qui en a conduit plusieurs, & en conduit encore quelques-vns au tombeau.

Parmy ces peines & dangers, nous auons de grandes obligations à la prouidence & bonté paternelle de nostre Seigneur: car ny par les chemins, ny dedans le Pays, pas vn de nous n'a esté pris de ce mal, ny cedé à la faim, ou perdu l'appetit. Quelques-vns ont eu du depuis quelque legere atteinte de maladie, mais cela s'est passé en peu de iours. Nostre Seigneur soit loüé à iamais, & la tres-immaculée Vierge, auec son tres-chaste Espoux, de cette singuliere faueur, qui nous a beaucoup aidé pour authoriser nostre Foy parmy ces Peuples.

I'arriué aux Hurons le cinquieſme d'Aouſt, iour de noſtre Dame des Neiges ; ayant demeuré trente iours par les chemins, en continuel trauail, excepté vn iour de repos que nous priſmes au pays des Biſſiriniens. Tous les autres, excepté Robert le Coq & Dominique, demeurerent bien dauantage, quoy que d'ordinaire le voyage ne ſoit que de 20. iours ou enuiron. Ie pris terre au port du village de Toanché ou de *Teandeouiata*, où autresfois nous eſtions habituez ; mais ce fut auec vne petite diſgrace, noſtre Seigneur nous voulant faire cognoiſtre dés l'entrée, qu'il nous appelle icy afin d'y endurer. Mes Sauuages s'oublians des careſſes que ie leur auois fait, & de l'aſſiſtance que ie leur auois rendu, pendant leurs maladies, & outre cela des belles paroles & promeſſes qu'ils m'auoient faites, apres m'auoir

debarqué, auec quelques ornemens d'Eglise, & quelque autre petit equipage, m'abandonnerent là tout seul, sans viures, ny sans cabane, & reprindrent leur route vers leurs villages, distans de quelques sept lieuës; le mal estoit, que le village de Tbanché auoit changé depuis mon depart, & que ie ne sçauois pas bonnement en quel endroit il estoit situé, & que ce riuage n'estant plus hanté, ie ne pouuois pas bien m'asseurer du chemin, & que quand ie l'euſſe seeu, ny ma foiblesse ne m'euſt pas permis de porter tout mon petit bagage à la fois, ny le hazard du lieu d'en faire à deux. C'est pourquoy ie priois mes Sauuages de m'accompagner iusques au village, ou au moins de coucher en ce bord pour cette nuict, & garder mes hardes pendis que i'irois prendre langue. Mais leurs oreilles estoient sourdes

à mes prieres, & à mes remonſtrances. Pour toute conſolation ils me dirent que quelqu'vn me viendroit trouuer là. Il fallut auoir patience: ils partent, & ie me proſterne auſſitoſt à genoux, pour remercier Dieu, noſtre Dame, & ſainct Ioſeph, des faueurs & des graces que i'auois receu durant le voyage. Ie ſaluay l'Ange tutelaire du Pays, & m'offris à noſtre Seigneur, auec tous nos petits trauaux, pour le ſalut de ces pauures Peuples, prenant eſperãce que Dieu ne m'abandonneroit point là, puis qu'il m'auoit conſerué & conduit auec tant de faueurs. Apres auoir conſideré que cet abbord eſtoit deſert, & que i'y pourrois bien demeurer long-temps, auant qu'aucun du village m'y vinſt trouuer; ie cachay mes pacquets dedans les bois, & prenant auec moy ce que i'auois de plus precieux, ie m'en allé chercher

village, que ie rencontré heureuſemẽt enuiron à trois quarts de lieuës, ayant en paſſant veu auec attendriſſement & reſſentiment le lieu où nous auions habité, & celebré le S. ſacrifice de la Meſſe trois ans durant, cõuerty en vn beau champ; comme auſſi la place du vieux village, où excepté vne cabane rien ne reſtoit que les ruines des autres. Ie vis pareillement l'endroit où le pauure Eſtienne Brulé auoit eſté barbarement & traiſtreuſement aſſommé; ce qui me fit pẽſer que quelque iour on nous pourroit bien traitter de la ſorte, & deſirer au moins que ce fuſt en pourchaſſant la gloire de N. Seig. Dés auſſi-toſt que ie fus apperceu au village, & qu'on euſt crié, voyla Echom reuenu, c'eſt ainſi qu'ils me nommẽt, tout le monde ſortit pour me ſalüer & bienſeigner, chacun m'appellant par mon nom, & me

disant: Quoy Echom, mon nepueu, mon frere, mon cousin, es tu donc reuenu? Mais sans m'arrester, parce que la nuict s'approchoit, ie prends logis, & m'y estant bien peu de temps rafraischy, ie sors aussi-tost auec vne bande de ieunes gens volontaires, pour aller reprendre mon petit bagage. Il estoit vne heure de nuict quand nous fusmes de retour au village. Ie me logeay chez vn nommé *Aouandoïé*, lequel est, ou au moins a esté vn des plus riches des Hurons. Ce que ie fis à dessein, par ce qu'vn autre moins fort eust pû estre incommodé du grand nombre de François que i'attendois, & qu'il falloit nourrir iusques à ce que nous fussions tous assemblez, & que nostre cabane fust faite. Vous pouuez vous loger où vous voulez, car ceste Nation entre toutes les autres, est fort hospitaliere enuers toute sorte

de personnes, mesmes enuers les Estrangers : & vous y demeurez tant qu'il vous plaist, tousiours bien traité à la façon du pays, & au partir de là vous en voyla quitte pour vn, *ho ho ho, ouroéeti*, ou vn grand mercy, au moins par entre-eux. Car des François ils attendent quelque recompense, à discretion toutesfois. Il est bien vray que tous ne sont pas également hospitaliers, il y a du plus & du moins. Mon hoste est des premiers en ceste vertu, & peut-estre est-ce pour ce sujet que Dieu l'a cõblé iusques à present de benedictiõs temporelles, & l'a preseruë entre tous ses Concitoyens. Car leur village nommé *Teandeouïhata*, ayant esté bruslé par deux fois, il n'y a eu en toutes les deux fois, que sa seule maison exempte de l'embrasement. Quelques vns attribuent cela au sort ; pour moy ie le rapporte à vne

cauſe plus noble; & ſi ie me ſouuiens d'vn bon trait, ſoit de prudence, ſoit d'humanité, dont il ſe ſeruit au premier embraſement; car l'enuie s'eſtant allumée contre luy, & quelques-vns voulant perdre ſa cabane, que le feu auoit eſpargnée, auſſitoſt il fait mettre chaudiere haute, appreſte vn bon feſtin, conuie tout le village, & les ayant aſſemblez, leur fait ceſte harangue. Mes freres, i'ay vn tres-ſenſible déplaiſir de l'accident qui eſt arriué; mais qu'y ferions nous, ç'en eſt fait. Pour moy ie ne ſçay pas ce que i'ay fait au Ciel, pour auoir eſté eſpargné entre tous les autres. Or pour vous teſmoigner mon déplaiſir, & le deſir que i'ay de participer à la calamité commune, voyla deux quaiſſes de bled (elles tenoient pour le moins cent ou ſix vingts boiſſeaux) i'en donne vne de bon cœur à tout le

village. Cette action appaisa l'enuie, & esteignit les mauuais dessoins que l'on couuoit desia contre luy. C'est faire sagement, que de perdre vne partie pour sauuer le reste.

Ie me logeay donc chez cét homme, où ie demeuray auec nos deux Peres, & vn de nos gens, l'espace de plus d'vn mois & demy, iusques à ce que nous-nous transportasmes en nostre nouuelle cabane. Cependant ces pauures Sauuages nous faisoient toutes les caresses possibles, les vns portez par leur bon naturel, les autres par la consideration de quelques petits presens que ie leur auois faits, & l'esperance de quelques autres.

Ie departis le reste de nos gens en vne autre cabane, pour éuiter l'importunité & l'incommodité, si nous eussions esté tous en vn seul logis.

Le soir & le lendemain se passa en caresses, visites, salutations & applaudissemens de tous ceux du village. Les iours suiuans plusieurs des autres villages, qui estoient de ma cognoissance, me vindrent veoir, & remporterent tous en eschange de leur visite quelques petits presens; c'est peu de chose en détail, mais tout mis en gros fait beaucoup, & monte assez haut pour les lieux. Les vns me disoient; Quoy Echomin és tu donc reuenu? A la bonne heure, nous te souhaittions & demandions grandement, adioustans les raisons telles qu'ils iugeoient, & nous fusmes fort resiouïs, quand on nous dist que tu estois à Kebec à dessein de remonter icy. D'autres disoient. Nous voyla bien aises. Les bleds ne mourront plus, pendant ton absence nous n'auions eu que famine. Et en effet, ie croy qu'à nostre arriuée

uée, il n'y auoit que deux familles en tout le village, qui euſſent prouiſion de bled. Tout le reſte en alloit acheter ailleurs, ce qui eſtoit commun à pluſieurs autres villages. Depuis noſtre arriuée il y en a eu tres-grande abondance par tout le Pays, quoy qu'au Printemps il aye fallu ſemer par trois à l'occaſion des gelées blanches, & des vers.

Bref ceux de noſtre village me diſoient, Si tu ne fuſſes reuenu, la traite des François eſtoit perduë pour nous: car les Algonquains, & meſmes les Hurons des autres villages ne nous menaçoiét que de mort, ſi nous y allions, à cauſe du maſſacre de Brulé; mais maintenant nous irõs traiter sãs crainte. I'ay eſté quelques quinze iours à viſiter les villages, & à ramaſſer auec beaucoup de frais & de peine tout noſtre monde, qui abordoit ça & là, & qui ne ſçachant

pas la langue, n'euſt pû venir nous trouuer qu'apres beaucoup d'ennuy. Il eſt vray qu'vn de nos hommes n'a pas laiſſé de venir sás autre addreſſe, que de ces deux mots, *Echom Ihonatiria*, qui ſont mon nom, & celuy de noſtre village. Entre tous les François, ie n'en trouue point qui aye eu plus de peine que le P. Dauoſt & Baron. Le Pere pour le mauuais traitement de ſes Sauuages, Baron pour la longueur du voyage. Il a demeuré quarante iours par les chemins, ſouuent il eſtoit luy ſeul auec vn Sauuage, à nager dans vn canot fort grand & fort chargé. Il luy falloit porter luy-meſme tous ſes pacquets. Il a couru riſque trois ou quatre fois dans les torrens, & pour comble de ſes peines, on luy a dérobé beaucoup de ſes marchandiſes. Certes il faut icy auoir bien de la force & de la patience, & qui croira y venir

chercher autre que Dieu, ny trouuera pas son conte.

Iean Nicolet, en son voyage qu'il fit auec nous iusques à l'Isle, souffrit aussi tous les trauaux d'vn des plus robustes Sauuages. Estans en fin tous ralliez, nous prismes resolution de nous habituer icy à *Ihonatiria*, & y bastir nostre cabane, pour les raisons suiuantes. La premiere est, qu'apres auoir seriesement recommandé cét affaire à Dieu, nous iugeasmes que telle estoit sa volonté, parce que la moisson des ames y est plus meure qu'en aucun autre endroit, tant à cause de la cognoissance que i'ay auec les habitans du lieu, & de l'affection qu'ils m'ont tesmoignée autresfois, que pource qu'ils sont desia à demy instruits en la Foy. En effet nous y en auons baptizé huict, dont les sept sont allez au Ciel, auec la grace du Baptes-

me, & tout le village est en telle disposition, qu'il ne tient qu'à nous de le baptiser. Mais nous attendons qu'ils soient mieux instruits, & qu'ils ayent quitté par effect leurs principales superstitions.

La seconde raison est, que horsmis ce village, il n'y auoit que la Rochelle où nous deussions auoir inclination de nous arrester, & ç'auoit esté nostre pensée dés l'an passé. Tous les habitans qui le desiroient fort, nous y inuitoient, disans que nous serions comme au centre de la Nation, & adioutans d'autres motifs & raisons qui nous aggreoient assez. Mesme sur le chemin ie m'entretenois en ceste pensée, que ie ne quittay que long-temps apres estre icy arriué, si bien que nous laissasmes assez bon espace de temps à ce village de la Rochelle, les pacquets du Pere Daniel chez le Capitaine, qui

l'auoit accueilly dans son canot, en intention d'y faire porter les autres, & nous y loger. Mais ayant consideré, qu'ils deuoient à ce Printemps changer de place, comme ils ont deja fait, nous ne voulusmes point bastir vne cabane pour vn hyuer. D'ailleurs, quoy qu'il nous soit fort à desirer, pour cueillir plus de fruit, d'auoir beaucoup d'auditeurs en nos assemblées, ce qui nous peut faire choisir les grands villages, plustost que les petits; neantmoins pour le commencement, nous auons trouué plus à propos de nous tenir comme à l'ombre, prés d'vne petite bourgade, où les habitans sont déja faits à hanter les François, que de nous mettre tout à coup en vne grãde, où l'on ne fust point accoustumé à nos façons de faire. Autrement c'eust esté exposer des hommes nouueaux & ignorans en la langue, à vne

ieunesse nombreuse, qui par ses importunitez & mocqueries eust peû apporter quelque desordre. De plus si nous fussions allez ailleurs, ceux de ce village eussent creû estre encore en la disgrace des François, & eussent peut-estre abandonné le commerce auec eux, veu mesmement que cét Hyuer dernier le Borgne de l'Isle a fait icy courir le bruit, que Monsieur de Champlain n'en vouloit pas demeurer là, pour la mort de Brulé, & qu'il demandoit quatre testes; & il est croyable que si nous n'eussions esté icy, & si nous n'y demeurions comme pour gages, plusieurs craignans d'estre arrestez, soit pour leurs fautes, soit pour celles d'autruy, ne retourneroient plus à la traicte. En outre ces bonnes gents ont pretendu que nous deuiõs demeurer chez eux, s'il estoit vray que nous les aimassions; car, disoiét

ils, si vous allez ailleurs, nõ seulemẽt nous aurions sujet de craindre pour nostre particulier, mais encore pour tout le Pays, nos interests estans vnis ensemble; mais maintenãt que vous nous prenez pour vos hostes, nous n'auons plus que craindre comme nous eussions fait: car si vous eussiez choisi vn autre lieu, & que quelque meschant vous eust fait du mal, non seulement les François, mais encore les Hurons s'en fussent pris à nous. Ie pourrois encore icy alleguer quelques autres raisons & considerations qui ne sont pas à mépriser, comme seroit vne plus grãde commodité, tant pour le poisson & pour le gibier, comme pour l'embarquement. Mais la principale est la premiere que i'ay apportée, entre les villages qui nous ont voulu auoir, ceux d'O*ënrio* en ont fait plus d'instance. Ce petit village assez pro-

che du noſtre, faiſoit autresfois vne partie de celuy où nous eſtions iadis: mais nous n'auons pas iugé à propos de nous y arreſter ceſte fois, ſeulement ayant reconneu qu'il eſtoit expedient, que de ce village & du noſtre il s'en fiſt vn en quelque autre part, tant pour leurs affaires communes, que pour nos fonctions & miniſteres particuliers. Nous auons fait depuis peu quelques preſens à tous les deux enſemble à cette fin. Nos preſents ſont de grande conſideration parmy eux: neantmoins ils ne ſont pas encore reſolus. Ayant donc arreſté de nous tenir où nous ſommes, il fut queſtion de baſtir vne cabane. Les cabanes de ce pays, ne ſont ny des Louures ny des Palais, ny rien de ſemblable aux riches baſtimens de noſtre France, nó pas meſmes aux plus petites chaumines; c'eſt neantmoins quelque

choſe de meilleur & plus commode, que les taudis des Montagnais, Ie ne vous ſçaurois mieux exprimer la façon des demeures Huronnes, que de les comparer à des berceaux ou tonnelles de iardin ; dont au lieu de branches & de verdure, quelques-vnes ſont couuertes d'eſcorce de cedres, quelques autres de groſſes eſcorces de freſnes, d'orme & de ſapin, ou peruſſe : & quoy que celles de cedres ſoient les meilleures, ſuiuant l'aduis & l'vſage le plus commun, il y a neantmoins ceſte incommodité, qu'elles ſont quaſi auſſi ſuſceptibles du feu que des allumettes, d'où procede quantité d'embraſemens des bourgades entieres, & ſans aller plus loing que ceſte année, nous en auons veu en moins de dix iours deux grandes entierement conſommées ; & vne autre, qui eſt celle de Louys, bruſlée

en partie. Nous auons veu auſſi vne fois noſtre propre cabane en feu; mais Dieu mercy nous l'eſteigniſmes auſſi toſt. Il y a de ces cabanes ou berceaux de diuerſe grandeur, les vnes de deux braſſes en longueur, d'autres de dix, d'autres de vingt, de trente, & de quarante: la largeur ordinaire eſt d'enuiron quatre braſſes, la hauteur eſt preſque pareille. Il n'y a point de diuers eſtages; il ne ſe voit icy ny caue, ny chambre, ny grenier. On n'y veoit autre feneſtre ny cheminée qu'vn meſchant trou au haut de la cabane, qu'on y laiſſe à deſſein pour chaſſer la fumée. C'eſt ainſi qu'on nous a baſty la noſtre.

Ceux d'Oënrio & de noſtre village s'y ſont employez, au moyen de quelque preſent que nous leur fiſmes. Nous n'auons pas manqué d'exercice pour la faire acheuer, tant

à cauſe de la maladie vniuerſelle de quaſi tous les Sauuages, qu'à cauſe de la cooperation de ces deux villages. Car encore que l'ouurage ne fuſt pas grand ; toutesfois ceux de noſtre village, regardans ceux d'Oënrio, qui ſous eſperance de nous attirer à eux à la longue, ne faiſoiét que s'amuſer ſans rien auãcer. Nous eſtions quaſi au mois d'Octobre auant que nous fuſſions à couuert. Pour le dèdans nous l'auons accõmodé nous meſmes ; en ſorte que bien que ce ne ſoit pas grand' choſe, les Sauuages ne laiſſent de la venir veoir, & la voyant de l'admirer. Nous l'auons ſeparée en trois. La premiere partie du coſté de la porte, ſert d'antichambre, de briſeuent, & de magazin pour nos prouiſions de bled, à la façon des Sauuages. La ſeconde eſt, celle que nous habitons, & où eſt noſtre cuiſine, noſtre

menuiſerie, noſtre moulin, ou lieu à battre le bled, noſtre Refectoire, noſtre ſalle, & noſtre chambre. Aux deux coſtez à la façon des Hurons ſont deux eſtablies, qu'ils nomment *Endicha*, ſur leſquelles ſont des quaiſſes pour mettre nos habits & autres petites commoditez; mais au deſſous, au lieu que les Hurons y logent leur bois, nous y auons pratiqué de petites cabanes pour nous coucher, & retirer quelque choſe de nos hardes, hors de la main larronneſſe des Hurons. Pour eux ils couchent auprés du feu: mais cependant eux & nous n'auons que la terre pour chalit; pour paillaſſe & pour matelats quelque eſcorce, ou quelque branchage couuert d'vne nate de ionc; car pour les linceuls & couuertes, nos habits & quelques peaux en font l'office. La troiſieſme partie de noſtre cabane eſt encore

diuisée en deux, par le moyen d'vn ouurage de menuiserie, qui luy donne assez bonne grace, & qui se fait admirer icy pour sa nouueauté. En l'vne est nostre petite Chapelle, où nous celebrons tous les iours la sainte Messe, & nous y retirons de iour pour prier Dieu. Il est vray que le bruit qu'on fait quasi continuellement nous en empesche d'ordinaire, horsmis le matin & le soir, que tout le monde est retiré, & nous contraint de gaigner le dehors pour faire nos prieres. En l'autre partie nous y mettons nos vtensiles. Toute la cabane n'a que six brasses de longueur, & enuiron trois & demie de large. Voyla comme nous sommes logez, non sans doute si bien que nous n'ayons dedans ce logis assez bonne part à la pluye, à la neige, & au froid. Cependant, comme i'ay dict, on ne laisse pas de nous ve-

nir visiter par admiration ; principalement depuis que nous auons eu deux portes de menuiserie, & que nostre moulin & nostre horloge ont commencé à ioüer. On ne sçauroit dire les estonnemens de ces bonnes gens, & combien ils admirent l'esprit des François. Mais ils ont tout dit, quand ils ont dit qu'ils sont *ondaki*, c'est à dire des Demons: & nous releuions bien ce mot à leur profit, quand nous leur disons, Or ça mes freres, vous auez veu cela, & l'auez admiré, & vous pensez auoir raison, voyant quelque chose d'extraordinaire, de dire *ondaki*; qu'il faut que ceux qui font tant de merueilles soient des Demons. Et qu'y a t'il d'admirable, comme la beauté du Ciel & du Soleil? qu'y a-t'il d'admirable, comme de voir tous les ans les arbres quasi morts durant l'Hyuer, tous nuds & défigurez, re-

prendre sans mãquer à chaque Printemps vne nouuelle vie & vn nouuel habit? Le bled que vous semez pourrit, & de sa pourriture vá poussant de si beaux tuyaux, & de meilleurs espics? Et ce pendant vous ne dites point, Il faut que celuy qui a fait tãt de beautez, & qui nous estalle tous les ans deuant les yeux tant de merueilles, soit quelque excellent *oki*, & quelque intelligẽce supreminẽte, &c. Il n'est venu persõne qui n'aye voulu tourner le moulin; neantmoins nous ne nous en seruons point, dautãt que nous auõs par veu experiẽce que nos Sagamités sont meilleures estant pilées dedans des mortiers de bois, à la façon des Sauuages, que broyées dedans le moulin. Ie croy que c'est à cause que le moulin fait la farine trop fine. Pour ce qui est de l'horloge, il y auroit mille choses à dire. Ils croyent tous

que c'eſt quelque choſe viuante ; car ils ne ſe peuuent imaginer comment elle ſonne d'elle meſme, & quand elle vient à ſonner, ils regardent ſi nous ſommes tous là, & s'il n'y a pas quelqu'vn de caché, pour luy donner le branle.

Ils ont penſé qu'il entendoit, principalement quand pour rire quelqu'vn de nos François s'eſcrioit au dernier coup de marteau, c'eſt aſſez ſonné, & que tout auſſi toſt elle ſe taiſoit. Ils l'appellent le Capitaine du iour. Quand elle ſonne ils diſent, qu'elle parle, & demandent quand ils nous viennent veoir, combien de fois le Capitaine a deſia parlé. Ils nous interrogent de ſon manger. Ils demeurent les heures entieres, & quelquesfois pluſieurs, afin de la pouuoir ouyr parler. Ils demandoient au commencement ce qu'elle diſoit ; on leur reſpondit deux cho-

choſes, qu'ils ont fort bien retenuës; l'vne que quand elle ſonnoit à quatre heures du ſoir pendant l'hyuer, elle diſoit, Sortez, allez vous en, afin que nous fermions la porte; car auſſi toſt ils leuent le ſiege, & s'en vont: l'autre qu'à midy elle diſoit *yo eiouahaoua*, c'eſt à dire, ſus dreſſõs la chaudiere, & ils ont encore mieux retenu ce langage. Car il y a de ces écornifleurs, qui ne manquent point de venir à cette heure là, pour participer à noſtre Sagamité. Ils mangent à toutes heures, quand ils ont dequoy. Cependant d'ordinaire ils ne font que manger deux chaudieres par iour, ſçauoir eſt, au matin & au ſoir. Partant ils ſont bien aiſes pendant le iour de prendre part à la noſtre.

A propos de leurs admirations, ie en pourrois icy coucher pluſieurs faites au ſujet de la pierre d'aymant; en laquelle ils regardoient s'il y a-

uoit de la colle, & d'vne lunette à onze facettes, qui leur repreſentoit autant de fois vn meſme obiet, d'vne petite phiole dans laquelle vne pulce paroiſt comme vn hanneton, du verre triangulaire, des outils de menuiſerie. Mais ſur tout de l'eſcriture; car ils ne pouuoient conceuoir comme ce qu'vn de nous, eſtãt au village leur auoit dit & couché en meſme temps par eſcrit; vn autre qui cependant eſtoit dans la maiſon bien eſloignée, le diſoit incontinent en voyant l'eſcriture. Ie croi qu'ils en ont fait cent experiences Tout cela ſert pour gaigner leurs affections, & les rendre plus dociles quand il eſt queſtion des admirable & incomprehenſibles myſteres de noſtre Foy. Car la croyance qu'ils ont de noſtre eſprit & de noſtre capacité, fait que ſans replique ils croyent ce qu'on leur annonce.

Reſte maintenant à dire quelque choſe du pays, des meurs & couſtumes des Hurons, de la diſpoſition qu'ils ont à la Foy, & de nos petits trauaux.

Quant au premier, le peu de papier & de loiſir que nous auons, m'oblige à vous dire en peu de mots ce qui pourroit faire vn iuſte volume. Le pays des Hurons n'eſt pas grand, ſa plus longue eſtenduë ſe peut trauerſer en trois ou quatre iours, l'aſſiette en eſt belle, la plus part toute en plaines. Il eſt enuironné & entrecoupé d'vne quantité de tres-beaux lacs, ou pluſtoſt mers, d'où vient que celuy qui leur eſt au Nord, & au Nord-nordoueſt, eſt appellé mer douce. Nous paſsõs par là en venãt des Biſſiriniens. Le ſol de ce pays eſt tout ſablonneux, quoy que non eſgalement. Cependant il produit quantité de tres-bon bled d'Inde, & peur-

on dire, que c'eſt le grenier de la plus part des Algonquains. Il y a vingt Bourgades, qui diſent enuiron trente mille ames, ſous vne meſme langue, & encore aſſez facile à qui a quelque maiſtre. Elle a diſtinction de genres, de nombre, de temps, de perſonnes, de mœuds, & en vn mot tres-parfaite & tres accomplie, contre la penſée de pluſieurs. Ce qui me reſioüit, c'eſt que i'ay appris que cette langue eſt commune à quelques douze autres Nations toutes ſedentaires & nombreuſes. Sçauoir eſt aux *Conkhandeenrhonons, khionontaterrhonons, Atiouandaronkt, Sonontoerrhonons, Onontaerrhonons, Oüioenrhonons, Onoiochrhonons, Agnierrhonons, Andaſtoerrhonons, Scahentoarrhonons, Rhierrhonons, & Ahouenrochrhonons.* Les Hurons ſont amis de tous ces peuples, excepté des *Sonontoerrhonons, Onontaerrhonons, Oüioenrhonons, O-*

noiochrhonons & Agnierrhonons, que nous comprenons tous ſous le nom d'Hiroquois. Encore ont ils deſia la paix auec les *Sonontoerrhonons*, depuis qu'ils furent par eux défaits l'année paſſée au Printemps.

Les deputez de tout le Pays ſont allez à *Sonontoen* pour cõfirmer cette paix, & dit on que les *Onontaerhonons*, *Quioenrhonons*, *Quiochrhonons & Agnierrhonons*, veulẽt entrer en ce party. Mais ce n'eſt pas chose aſſeurée; que ſi cela eſt, voila vne belle grande porte ouuerte à l'Euangile. On m'a voulu mener audit *Sonontoen*, mais ie n'ay pas iugé à propos d'aller encore en aucune part, iuſques à ce que nous ayons icy mieux eſtably les fondemens de la Loy Euangelique, & que nous y ayons tiré vn crayon, ſur lequel les autres Nations qui ſe conuertiront ſe puiſſent reigler. Ie voudrois bien n'aller en aucũ lieu qu'on

ne nous recogneuſt auſſi toſt pour Predicateurs de Ieſus-Chriſt.

Il eſt ſi clair & ſi euident, qu'il eſt vne Diuinité qui a fait le Ciel & la terre, que nos Hurons ne la peuuent entierement mécognoiſtre. Et quoy qu'ils ayent les yeux de l'eſprit fort obſcurcis des tenebres d'vne longue ignorance, de leurs vices & pechez, ſi eſt-ce qu'ils en voyent quelque choſe. Mais ils ſe méprennent lourdement, & ayant la cognoiſſance de Dieu, ils ne luy rendent pas l'honneur, ny l'amour, ny le ſeruice qu'il conuient: car ils n'ont ny Temples, ny Preſtres, ny Feſtes, ny ceremonies aucunes.

Ils diſent qu'vne certaine femme nommée *Eataentſic*, eſt celle qui a fait la terre & les hommes. Ils luy baillent pour adioint vn certain appellé *Iouskeha*, qu'ils diſent eſtre ſon petit fils, auec lequel elle gouuerne

le monde ; c'eſt *Iouskeha* a ſoin des viuans & des choſes qui concernent la vie, & par conſequent ils diſent qu'il eſt bõ: *Eataentſic* a ſoin des ames, & parce qu'ils croyent qu'elle fait mourir les hommes, ils diſent qu'elle eſt meſchante. Et ce ſont parmy eux des myſteres ſi cachez, qu'il n'y a que les vieillards qui en puiſſent parler auec credit & authorité, pour eſtre creus. D'où vient qu'vn certain ieune homme m'en ayant diſcouru, me diſt en ſe ventant, Ne ſuiſie pas bien ſçauant? Quelques vns me diſent que la maiſon de ces deux Diuinitez eſt au bout du monde vers l'Orient. Or chez eux le monde ne paſſe point leur Pays, c'eſt à dire l'Ameſique, d'autres les logent au milieu.

Ce Dieu & cette Deeſſe viuent comme eux, mais ſans diſette; font des feſtins comme eux, ſont laſcifs auſſi bien qu'eux: bref ils ſe les figu-

rent tous tels qu'ils ſont eux meſ-
mes. Et encor qu'il les facent hom-
mes & corporels, ils ſemblent neant-
moins leur attribuer vne certaine
immenſité en tous lieux. Ils diſent
que cette *Eataentſic* eſt tombée du
Ciel, où il y a des habitans comme
icy, & que quand elle tomba, elle e-
ſtoit enceinte. Que ſi vous leur de-
mandez qui a fait le Ciel & ſes habi-
tans, ils n'ont autre repartie, ſinon
qu'ils n'en ſçauent rien. Et quand
nous leur preſchons vn Dieu, Crea-
teur du Ciel & de la terre & de tou-
tes choſes : de meſme quand nous
leur parlons d'vn Enfer & d'vn Para-
dis, & du reſte de nos myſteres; les
opiniaſtres reſpondent, que cela eſt
bon pour noſtre Pays, non pour le
leur; que chaque Pays a ſes façons
de faire : mais leur ayant monſtré
par le moyen d'vn petit globe que
nous auons apporté, qu'il n'y a

qu'vn seul monde, ils demeurét sans replique. Ie trouue dans leur mariage deux choses qui me plaisent fort; l'vne qu'ils n'ont qu'vne femme, l'autre qu'ils ne se marient point à leurs parens en ligne directe ou collatera-le, pour esloignez qu'ils puissét estre. Il y a assez d'ailleurs à y reprendre, quand ce ne seroit que le frequent changement que les hommes font de leurs femmes, & les femmes de leurs maris: ils croyent l'immortalité des ames, qu'ils feignent estre corporelles. Toute la plus grande partie de leur Religion consiste en ce poinct. Ce ne sont d'ailleurs que superstitions, que nous esperons auec la grace de Dieu changer en vraye Religion, & comme despoüilles enleuées sur l'ennemy, les consacrer à l'honneur de nostre Seigneur, & en profiter pour leur soulagement particulier. Certes si

eſtás vn iour Chreſtiens, ils viennent à les aider à proportion de ce qu'ils font à preſent pour elles en vain; il faudra que nous leur cedions, ou que nous les imitions; car ils n'y eſpargnent rien, non pas meſmes les plus auaricieux. Nous en auons veu quelques-vns dénuez, ou peu s'en faut, de toutes leurs commoditez, pour ce que pluſieurs de leurs amis eſtoient morts, aux ames deſquels ils en auoient fait largeſſe. Au ſurplus les chiens, les cerfs, les poiſſons & autres animaux ont des ames immortelles & raiſonnables à leur dire: Pour preuue dequoy les vieillards racontent certaines fables qu'ils font paſſer pour veritez; ils ne font mention ny de peine ny de recompenſe au lieu où vont les ames apres la mort; auſſi ne mettent-ils point de diſtinction entre les bons & les mauuais, les vertueux & les vicieux

& ils honorent également la sepulture des vns & des autres: ainsi que nous auons veu en celle d'vn ieune homme qui s'estoit empoisonné du déplaisir qu'il auoit conceu, à raison qu'on luy auoit osté sa femme. Ils ont vne infinité de superstitions, leurs festins, leur medecines, leurs pesches, leurs chasses, leurs guerres; bref quasi toute leur vie ne roule que sur ce piuot; les songes sur tout ont icy grand credit.

Tout ce pays, & ie crois qu'il en va de mesme ailleurs, ne manque pas d'hommes meschans, lesquels par enuie ou par vengeance, ou autre motif, empoisonnent ou ensorcellent, & en fin tost ou tard font mourir ceux qu'ils entreprennent. Quand telles gens sont surpris, on les execute sur le champ, sans autre forme de procés, & il n'en est autre bruit. Pour les autres meurtres ils

les vengent ſur toute la Nation du meurtrier; auſſi ne ſçay-je que cette ſorte de gens qu'ils facent mourir impunément. I'ay bien connu vne fille larronneſſe, qui fut auſſi toſt aſſommée ſans aucune recherche, mais ç'auoit eſté par ſon propre frere: s'il paroiſt quelque traiſtre qui machine la ruine du Pays, ils taſchent en commun de s'en défaire au pluſtoſt; mais ces accidens ſont fort rares.

Ils diſent que ces Sorciers les ruinent; car ſi quelqu'vn a reüſſy en quelque entrepriſe, ſi la traitte, ſi la chaſſe luy a ſuccedé; auſſi-toſt ces méchans l'enſorcellent, ou quelque autre de ſa maiſon, afin qu'il conſomme tout en Medecins & Medecines. Auſſi pour remedier à ces ſorts, & autres maladies, il y a vne infinité de Medecins qu'ils appellent *Arendiouane*. Ces gens à

mon aduis ſon vrays Sorciers, qui ont accez au Diable. Les vns ne font que iuger du mal, & ce en diuerſes façons, ſçauoir eſt, par Pyromantie, par Hydromantie, Negromantie, par feſtins, par danſes & chanſons. Les autres s'efforcent de guerir le mal par ſouflemens, breuuages & autres fingeries ridicules, qui n'ont aucune vertu ny efficacité naturelle. Mais les vns & les autres ne font rien ſans grands preſens, & ſans bonnes recompenſes.

On void en ce Pays quelques Deuins, qu'ils appellent encore *Arendiouane*, & qui ſe meſlent de faire tomber ou ceſſer la pluye, & predire les choſes futures. Le Diable leur reuele quelques ſecrets, mais auec tant d'obſcuritez, qu'on n'a garde de les arguer de menſonge: témoin vn du village de *Scanouaenrat*

lequel vn peu auparauant l'embraſement des bourgades cy deſſus mẽtionnées, auoit veu en ſonge trois flammes qui tomboient du Ciel ſur leſdites bourgades. Mais le Diable ne luy auoit declaré le ſens de cet enigme: car ayant obtenu du village vn chien blanc pour en faire feſtin, & en impetrer l'intelligence, il demeura auſſi ignorant apres comme auparauant.

Dernierement comme i'eſtois chez Louys de ſaincte Foy, vne vieille ſorciere ou deuinereſſe dudit village, diſt qu'elle auoit veu ceux qui eſtoient allez à la guerre, qu'ils reuenoient, & amenoient vn priſonnier. Nous verrons ſi elle a dit vray: ſon procedé eſt par pyromantie: elle vous figure en ſa cabane le lac des Hiroquois, puis d'vn coſté elle fait autant de feux comme il y a de perſonnes qui ont marché en

campagn ; & de l'autre costé encore autant de feux, qu'ils ont d'ennemis à combattre. Puis si son sort reüssit, elle donne à entendre que les feux de deça ont trauersé, & cela signifie, que les guerriers ont desia passé le lac. Vn feu qui y esteint l'autre, marque vn ennemy défait, que si il l'attire à soy sans l'esteindre, c'est vn prisonnier pris à mercy. C'est ainsi, pour finir ce discours, qui seroit trop long, si ie voulois tout dire, que le Diable amuse ce pauure peuple, substituant ses impietez & superstitions, en la place de la conformité, qu'ils deuroient auoir à la prouidence de Dieu, & du culte qu'ils luy deuroient rendre.

Quant à ce qui concerne les mœurs, les Hurons sont lascifs, quoy qu'en deux chefs moins que plusieurs Chrestiens, qui rougiront

vn iour deuant eux. Vous n'y verrez point de baiſers, ny de careſſes deshonneſtes : & dans le mariage vn homme y demeurera les deux & trois ans entiers, ſans cognoiſtre ſa femme, tandis qu'elle eſt nourrice. Ils ſont gourmands iuſques à rendre gorge : vray eſt que cela n'eſt pas ſouuent, mais ſeulement en quelques feſtins ſuperſtitieux. Encore ne s'y trouuent-ils pas volontiers; & d'ailleurs ils ſupportent beaucoup mieux la faim que nous ; ſi bien qu'apres auoir ieuſné les deux ou trois iours entiers, vous en verrez encore ramer, porter, chanter, rire, gauſſer, cõme s'ils auoiẽt biẽ diſné. Ils ſont fort faineants, menteurs, larrons, importuns demandeurs. Quelques-vns les eſtiment vindicatifs ; mais pour moy ie crois que ce vice eſt plus notable ailleurs qu'icy. On y voit reluire d'aſſez belles ver-

tus

tus morales. Vous y remarquez en premier lieu vne grande amour & vnion, qu'ils ſont ſoigneux de cultiuer par le moyen de leurs mariages, de leurs preſens, de leurs feſtins, & de leurs frequentes viſites. Au retour de leur peſche, de leur chaſſe, & de leur traitte, ils s'entredonnent beaucoup: s'ils y ont pris quelque choſe d'exquis, ou meſme s'ils l'ont acheté, ou ſi on le leur a donné, ils en font feſtin à tout le village; l'hoſpitalité enuers toute ſorte d'eſtrãgers y eſt remarquable. Ils leur preſentẽt en ces feſtins ce qu'ils ont preparé de meilleur, & cõme i'ay deſia dit, ie ne ſçay ſi ailleurs il ſe rencontre rien de pareil en ce ſujet. Il me ſemble auoir leu dans les vies Peres, qu'vne armée Payenne ſe conuertit, voyant la charité & l'hoſpitalité d'vne ville Chreſtienne, dont les habitans s'efforçoient à l'enuy de

careſſer & feſtoyer les Eſtrangers. Iugeant bien que ceux-là deuoient profeſſer la vraye Religion, & adorer le vray Dieu Pere commun de tous, qui auoient vn cœur ſi benin, & faiſoient indifferemment tant de bien à toute ſorte de perſonnes. Nous auons auſſi eſperance que noſtre Seigneur donnera en fin la lumiere de ſa cognoiſſance, & communiquera l'ardeur de ſes graces à cette Nation, qu'il ſemble y auoir diſpoſée par la pratique de cette belle vertu. Ils ne refuſent iamais la porte à vn Eſtranger; & l'ayans receu vne fois en leur maiſon, ils luy font part de ce qu'ils y ont de meilleur; ils ne luy donnent iamais ſon congé; & quand il le prend de ſoy-meſme, il en eſt quitte pour vn ſimple grand-mercy. Cela me fait eſperer, que ſi vne fois il plaiſt à Dieu de les illuminer, ils correſpondront parfaicte-

ment aux graces & aux inſpirations de ſon Fils. Et puis qu'il eſt venu comme Eſtranger en ſa propre maiſon, ie me promets que ces bonnes gens le receuront à toutes heures en leur cœur, ſans le faire attendre à la porte par trop de dureté; ſans luy rien eſpargner en toute l'eſtenduë de leurs affections; ſans le trahir & le chaſſer dehors par quelque faute ſignalée, & ſans rien pretendre en ſon ſeruice que ſon honneur & ſa gloire: qui eſt tout ce qu'on peut ſouhaitter de fidelité en vne ame, pour le bon vſage & ſainct employ des faueurs du Ciel.

Que diray-je de leur eſtrange patience dans leur pauureté, diſette & maladies? Nous auons veu cette année les villages entiers ſur la litiere, nourris d'vn peu de ſagamité inſipide, & cependant pas vn mot pour ſe plaindre, pas vn mouuement

d'impatience. Ils reçoiuent bien plus constamment la nouuelle de la mort, que ces Messieurs & Dames de la Chrestienté, à qui on en oseroit ouurir la bouche. Nos Sauuages l'entendent non seulement sans desespoir, mais sans se troubler, sans pallir ou blesmir tant soit peu. Nous auons sur tout admiré la constance de nos nouueaux Chrestiens: le penultiéme qui est mort, nommé Ioseph Oatij a demeuré sur la dure l'espace de quatre ou cinq mois, tant deuant qu'apres son Baptesme, si décharné qu'il n'auoit que les os; dãs vne cabane si chetiue, que les vents y soufloient de tous costez, couuert pendant les froidures de l'hyuer d'vne peau fort legere, de bestes noires, ou d'escurieux noirs, nourry fort pauuremẽt. On ne l'a cependant iamais ouy faire aucune plainte. Nostre Seigneur Iesus-Christ soit à ia-

mais loüé. C'eſt ſur ces diſpoſitions & fondemens, que nous eſperons auec la grace de Dieu baſtir l'edifice de la Religiõ Chreſtienne parmy ce peuple, qui deſia d'ailleurs nous eſt grandemẽt affectiõné, & a vne grãde opinion de nous. C'eſt à nous maintenãt à correſpõdre à noſtre vocatiõ, & à la voix de N.S. qui nous dit, *videte regiones, quoniam albæ ſunt iam ad meſſẽ.* Il eſt vray, mon R. P. que *meſſis multa, operarij panci*, & de plus nous nous trouuõs fort foibles pour vne ſi grãde entrepriſe; au moins moy; & partant ie ſupplie noſtre R. P. Prouincial & V. R. de nous enuoyer du ſecours. Surquoy ie m'eſcrierois volõtiers au bon Dieu, *mitte quem miſſurus es*; car pour nous, nous sõmes des enfans qui ne faiſons que begayer. Cependant nous confians en la bonté de N. Seign. & non en nos propres forces & induſtries, voicy ce que

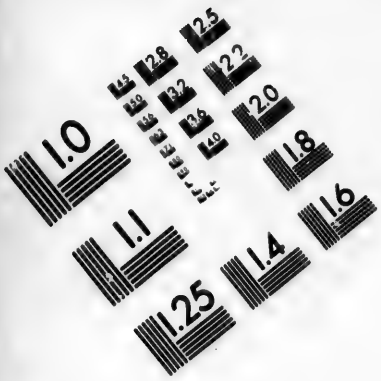
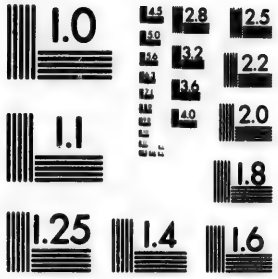
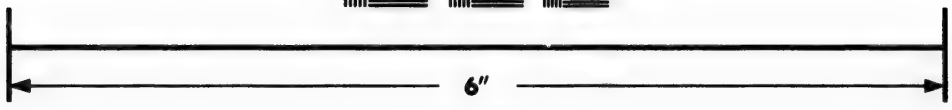
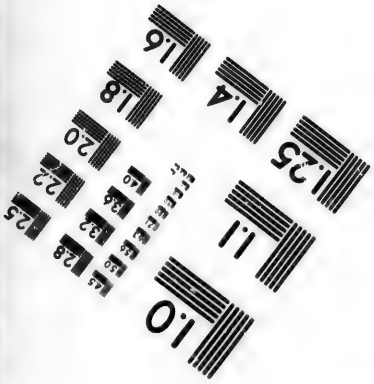
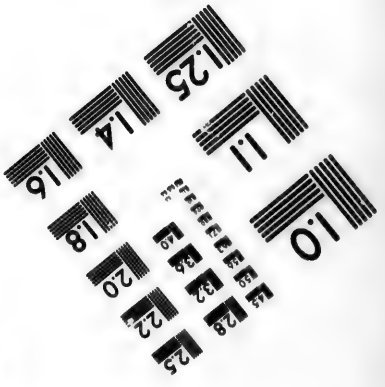


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



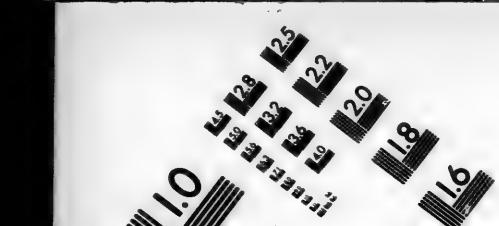






Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


1.0
1.1
1.2
1.25
1.28
1.32
1.36
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5

nous nous sommes fait pour la conuersion de ce Peuple, depuis nostre arriuée. Premierement nous-nous sommes employez en l'estude de la langue, qui à cause de la diuersité de ses mots composez est quasi infinie. On ne peut neantmoins rien faire sans cét estude. Tous les François qui sont icy s'y sont ardemment portez, retenant l'ancien vsage d'escrire sur des escorces de bouleau faute de papier. Les P. Daubost & Daniel y ont trauaillé par dessus tous. Ils y sçauét autant de mots que moy, & peut-estre plus. Mais ils n'ont pas encore la practique pour les former & assembler promptement: quoy que le Pere Daniel s'explique de sa passablement. Pour moy qui-y fais leçon à nos François, si Dieu ne m'assiste extraordinairement, encor me faudra-il aller long-temps à l'escole des Sauuages, telle est la secon-

dité de leur langue. Cela n'empeche pas que ie n'entende quasi tout ce qu'ils disent, & que ie ne leur face assez comprendre mes conceptions, mesmes dans l'explication de nos plus ineffables mysteres. Apres cela, nous nous sommes employez à la visite, sollicitation & instruction des malades, qui ont esté comme i'ay dit en tres-grand nombre; ç'a esté dés ce pieux exercice que nous auons acquis des ames à nostre Seigneur, iusques au nombre de trente. La premiere fut vne petite fillette de ce village agée seulement de quatre ou cinq mois, elle mourut vn quart d'heure apres son baptesme, auquel elle fut nómée Iosephe, pour accomplir vn vœu que i'auois fait de donner ce nom au premier que nous regenererions des saincts eaux, en reconnoissance de tant de faueurs que nous auons receu de re-

ceremonie par l'entremise de ce grand Sainct. Ce fut le sixiesme Septembre 1634. La deuxiesme, fut vne autre petite fille d'enuiron deux ans, que nous baptisames le lendemain: elle mourut l'onziesme du mesme mois & an, ayant esté nommée Marie.

Le 26 du mesme mois ie baptisay Marie *Oquiendis* mere du Capitaine de ce village, ayeule de l'autre Marie. Celle-cy vit encore, & attribuë sa guerison à la vertu du S. Baptesme, le publiant par tout. En effet elle estoit quasi aux abois, & dés qu'elle fut lauée de ces sacrées eaux, elle commença à se mieux porter. Le 20. d'Octobre, ie partis pour aller à la Nation du Petun: en ce voyage Dieu me fit la faueur de baptiser & enuoyer au Ciel trois petits enfans, l'vn desquels entre autres alloit rendre les derniers souspirs quand i'arriuay dãs sa cabane, où à peine eus-ie le loisir

dol'on doyt. Au retour du voyage ie trouuay que le P. Daniel auoit baptisé Ioseph Iouenel, qu'on croyoit deuoir expirer sur le chãp. Ie l'auois instruit auparauãt. Il a suruécu long temps, touſiours languiſſant, & faiſant beaucoup d'actes de vertu. Nous l'auons aſſiſté corporellement & ſpirituellement; ſi bien que luy & toute ſa cabane n'attribuoient la prolongatiõ de ſa vie, qu'au double ſecours qu'il a receu de noſtre part. Enfin eſtant mort heureuſement dãs la cõfeſſion & inuocatiõ du vray Dieu, & dans la repentãce de ſes pechez, nous l'enterraſmes ſolẽnellement comme il l'auoit deſiré. Nous auõs admiré le ſoin, la charité & la perſeuerãce de ſa fẽme, dãs les deuoirs & ſeruices qu'elle luy rẽdoit pendãt vne fort longue, fort ſale, & fort puãte maladie. Elle & toute ſa cabane (où nous en auons déja baptiſé trois) nous eſt demeurée

fort affectionnée, & ils m'ont protesté plusieurs fois qu'ils seroient tous à la vie, à la mort, & au delà en nostre disposition. Mais nous ne les iugeons pas encore assez instruits. C'est en ceste cabane où demeure le premier Huron que i'aye iamais baptizé, qui fut l'an mil six cens vingt-neuf, auant nostre depart de ce Pays. C'estoit vn petit enfant tenu pour mort, lequel sembla renaistre & reuiure doublement dans les eaux viuifiantes du sainct Baptesme. Il vit encore aagé d'enuiron cinq ans, & est fort gentil.

Le vingt-vniesme d'Octobre fut baptizé Ioseph *Sondaarenhané*, aagé d'enuiron quarante ou cinquante ans; il auoit vne grande bonté & douceur naturelle, & m'estoit de longue main affectionné; il rendit son bien-heureux esprit à Dieu le vingtiesme Nouembre. Le neufiesme

iour fut baptisé Ioachim *Tsindaeaendona*, vieillard de 80. ans. C'estoit vn des Hurons du meilleur naturel que i'aye connu, le lendemain il quitta cette vie pour en commencer vne meilleure, comme nous croyons: nous l'enterrasmes solemnellement en vn lieu separé. Cette ceremonie attira sur nous les yeux de tout le village, & causa à plusieurs le desir qu'on honorast leur sepulture de cette façon, nommément à Ioseph *Iouaeia*, cy dessus mentionné: lequel apres les obseques acheuées me dit qu'il eust esté bien aise que nous eussions passé au trauers de sa cabane en l'estat que nous estions habillez, pour nous voir du lieu où la maladie le tenoit attaché: car on luy en auoit fait tant de cas, qu'il declara authentiquement vouloir estre enterré de nos mains, ce qui fut fait.

Puisque ie suis retombé sur le propos de cét homme, ie diray vne chose memorable qui luy arriua apres son Baptesme. Le Diable luy apparut vn iour en forme d'vn sien frere decedé. Entrant dans sa cabane, il ne le salüa pas, & s'asseyant de l'autre costé du feu, vis à vis de nostre nouueau Chrestien, il demeura long-temps sans parler. En fin prenant la parole, il luy dit. Quoy donc mon frere, vous nous voulez quitter? Nostre Ioseph, qui n'estoit pas encore assez duit en cette milice, respondit: non, mõ frere, ie ne vous veux pas quitter, ie ne vous quitteray point; & dit-on qu'alors ce faux frere commença à le caresser. Toutesfois il a depuis protesté plusieurs fois qu'il desiroit aller au Ciel.

Le vingt-septiesme de Nouembre Martin Tsicook, vieillard de-

fort aagé, & d'vne humeur fort douce, fut baptisé. Ce bon hõme ne cessa d'inuoquer Iesus & Marie depuis son baptesme iusques au 15. Decembre qu'il mourut. Ie commençay à l'instruire par cette verité: que nos ames apres la mort alloient toutes en Enfer ou en Paradis; Que le Paradis estoit vn lieu remply de delices & de contentemens: & au contraire, l'Enfer, vn lieu de feux, de peines & de tourmens eternels. Qu'au reste, il auisast, tandis qu'il estoit encore en vie, auquel de ces deux lieux il vouloit aller, & demeurer pour iamais. Alors ce bon vieillard se tournant vers sa femme, Ma femme, luy dit-il, ne vaut-il pas bien mieux aller au Ciel? I'ay peur de ces effroyables feux d'enfer: sa femme fut de mesme aduis; & ainsi il proteſta volontiers l'oreille aux inſtructiõs qu'on luy dõna.

Le dixneufiesme Ianuier, ie par-

tis pour aller en la maison de Louys de saincte Foy, distante de nostre village de sept ou huict lieuës. Ie n'auois peû ny deu y aller plutoſt, pour ce qu'il eſtoit allé en la Nation neutre querir ſon Pere, qui y eſtoit demeuré perclus.

En ce voyage, paſſant par *Onnentiſſati*, i'allay voir vn nommé *Oukhaironnë*, qui auoit l'an paſſé embarqué vn de nos hommes: le trouuant à l'extremité, ie l'inſtruiſis, il creut, il deteſta ſa vie paſſée, il fut baptiſé ſous le nom de François, & deux iours apres quitta ce monde pour s'enuoler au Ciel.

Le vingt-neufieſme Mars de nous baptiſames ſolemnellement en noſtre petite Chapelle Ioſeph Onnir François petit Pré luy ſeruit de Parain, pluſieurs y aſſiſterent. Il y auoit long-temps que nous l'inſtruiſions; c'eſt pourquoy il reſpondit

luy-mesme aux interrogations que ie luy faisois en langue Huronne. Ce bon ieune homme estoit d'vne complexion fort valetudinaire ; nous l'auions gaigné par vne continuelle assistance, qui l'auoit remis par deux fois : de sorte que tres-volontiers il remit entre nos mains le soin de son ame, laquelle alla heureusement à Dieu le quatorziesme Auril, apres auoir esté fortifiée du Sacrement d'extreme-Onction.

Nous auons sur tous admiré sa patience, & sa tranquillité d'esprit, principalement depuis le baptesme. A peine auions nous commencé à l'instruire, qu'il commença à dire fort souuent & de iour & de nuict, Iesus ayez pitié de moy. Marie & Ioseph secourez moy.

Finalement le vingtiesme d'Auril ie baptisay à Oënrio vne femme fort vieille. Elle deceda le vingt-

quatrieſme; du commencement que ie l'abborday, & que ie luy demanday ſi elle vouloit aller au Ciel ou en Enfer: elle ne reſpondoit autre choſe, ſinon qu'elle iroit où ſon fils voudroit. Mais luy ayant eſté dit que ſon pere feu Ioachim *Tſondacaendona* eſtoit allé au Ciel: I'y veux donc aller, dit-elle.

Ce ſont là les fruicts que nous auons recueilly de nos viſites, & inſtructions particulieres. Ie croy que la moiſſon euſt eſté plus grande, ſi i'euſſe peu abandonner noſtre village, & parcourir les autres. Plaiſe à noſtre Seigneur accepter ces petites premices, & nous donner les forces & les moyens d'en faire dauantage. On en a inſtruit beaucoup d'autres, qui demandoient le Bapteſme fort inſtamment. Mais ne les voyant pas en dãger de mort, nous les auons reſeruez pour vne plus grãde inſtructiõ.

Enui-

Enuiron le mois de Decembre les neiges commencerent à prendre pied, & les Sauuages se rendirent sedentaires dans le village. Car tout l'Esté, & tout l'Automne, ils sont la plus part ou dans des cabanes champestres à prendre garde à leurs bleds, ou sur le lac à la pesche, ou en traite; ce qui n'est pas vne petite incommodité pour les instruire. Les voyãs donc ainsi retenis au commencemẽt de ceste année, nous resolusmes de prescher publiquement à tous, & leur faire cognoistre le sujet de nostre voyage en leur Pays, qui n'est pas pour leurs pelleteries, mais pour leur annoncer le vray Dieu, & son fils Iesus-Christ, Sauueur vniuersel de nos ames.

Nous faisons cette Instruction ou Catechisme en nostre cabane: car nous n'auons point encore d'autre Eglise capable. C'est la plus souuent

que nous pouuons: car leurs festins, leurs danses, & leurs ieux, les occupent tellement, qu'on ne les assemble pas comme l'on veut.

La façon ordinaire que nous y tenons est cette cy. Nous appellons le monde par le moyen du Capitaine du village, qui les assemble tous chez nous comme en Conseil, ou bien au son de la clochette. Ie me sers du surplis & du bonnet carré, pour donner plus de maiesté. Au commencement nous chantons à genous le *Paternoster* reduit en vers Hurons. Le P. Daniel comme autheur de cela chante vn couplet tout seul, & puis nous le rechantons tous ensemble, & ceux d'entre les Hurons, principalement les petits enfans qui le sçauent desia, prennent plaisir de chanter auec nous, & les autres d'escouter. Cela fait, comme vn chacun est assis, ie me leue, & fais

faire le signe de la Croix à tous, puis ayãt recapitulé ce que i'ay dit la derniere fois, i'explique quelque chose de nouueau. Apres cela nous interrogeons les ieunes enfans, & les filles, donnans ou vn petit canon de verre, ou de la racade à ceux qui l'ont merité. Les parens sont fort aises de voir leurs enfans bien dire, & remporter quelque petit prix, dont ils se rendent dignes par le soin qu'ils ont de venir en particulier se faire instruire. Nous de nostre costé, pour leur donner plus d'emulation, faisons reprendre chaque leçon, par nos deux petits garçons François, qui s'entreinterrogent l'vn l'autre, ce qui rauit les Sauuages en admiration. En fin tout se conclud par le discours des Anciens, qui proposent leurs difficultez, & quelquefois ce

ſont eſcouter à mon tour le narré de leur creance.

Nous commençaſmes nos Catechiſmes par cette verité memorable, que les ames qui ſont immortelles, vont toutes apres la mort en Paradis ou en Enfer. Et c'eſt ainſi que nous les abordons, ſoit en public, ſoit en particulier. I'adiouſtay qu'ils auoient le choix pendant la vie, de prendre party apres la mort icy ou là, où ils aduiſeroient preſentement. A quoy vn bon vieillard m'ayant dit, A celuy qui voudra dans les feux d'Enfer; pour moy ie deſire aller au Ciel. Tous les autres le ſuiuirent, & vſans de la meſme reſponſe, nous prierent de leur en monſtrer le chemin, & oſter les pierres, les arbres & les halliers qui y ſont, & qui pourroient les arreſter.

Nos Hurons comme vous voyez ne pas ſont ſi maſſifs qu'on croiroit bié,

ils me semblent auoir le sens cõmun assez bon, & ie les recognois vniuersellemẽt fort dociles. Il y en a neantmoins d'opiniastres, & attachez à leurs superstitiõs & mauuaises coustumes; ce sont notamment les vieillards: car horsmis ceux là, qui ne sont pas en grand nombre, tout le reste ne sçait rien en leur croyance. Nous en auons en nostre village deux ou trois de ce nombre. Ie suis souuent aux prises auec eux, où ie les conuaincs & les mets en contradiction, de telle sorte qu'ils aduoüent ingenuement leur ignorance, & les autres se mocquent d'eux; neantmoins ils ne se rendent pas, ayant pour tout refuge, que leur Pays n'est pas comme le nostre, qu'ils ont vn autre Dieu, vn autre Paradis, en vn mot d'autres coustumes.

Ils nous racontent que cette femme nommé *Eatuensic* tomba du Ciel

dedans les eaux, dont estoit couuerte la terre, & que peu à peu la terre se descouurit. Ie leur demande qui a creé ce Ciel, où cette femme n'a peû se tenir, & ils demeurent muets; comme aussi quãd ie les presse de me dire qui auoit produit la terre, veu qu'elle estoit au fond des eaux auparauant la cheute de ceste femme. Vn certain me demanda assez subtilement sur ce propos, où estoit Dieu auant la creation du monde. La response me fut plus facile, apres S. Augustin, qu'à eux l'intelligence de la question qu'ils me faisoient. Vn autre bon vieillard estant tombé malade, ne vouloit point oüyr parler d'aller au Ciel, disant qu'il desiroit aller où estoient ses ancestres. Quelques iours apres il se rendit, & me fit vn plaisant conte. Resioüys toy, me dit-il, car ie suis reuenu du pays des ames, & ie n'y en ay plus trouué,

elles ſont toutes allées au Ciel. Il n'y a rien qui ne ſerue à ſalut, quand il plaiſt à Dieu, iuſques aux ſonges.

Deux choſes entre autres nous ont fort aydé, pour ſi peu de profit que nous auons deſia fait icy, par la grace de noſtre Seigneur. La premiere eſt, comme i'ay deſia dit, la ſanté que Dieu nous a conſeruée parmy vne ſi grande & ſi vniuerſelle contagion: car nos Hurons ont penſé que s'ils croyoient en Dieu, & le ſeruoient comme nous, il ne mourroient pas en ſi grand nombre.

La ſeconde eſt l'aſſiſtance temporelle, qu'on a rendu aux malades. Ayans apporté pour nous quelques petits rafraichiſſemens, nous leur en donnions, à l'vn vn peu de prunes, à l'autre vn peu de raiſins, aux autres quelque autre choſe. Les pauures gens venoient

de fort loin pour en auoir tous leur part.

Nos François ayant assez heureusement reüssy à la chasse pendant l'Automne; nous en portions quelque morceau à tous les malades. Cela leur gagnoit le cœur. Veu principalemẽt, qu'ils mouroient n'ayãt ny chair ny poisso, pour assaisõner leur fagamité. Adiouſtez que tous nos François se sont Dieu mercy comportez si vertueusement, & si paisiblemẽt dedãs & dehors, pẽdant toute cette année, qu'ils ont attiré la benediction du Ciel. Nous deuons aussi beaucoup au glorieux sainct Ioseph espoux de nostre Dame, & protecteur des Hurons, dont nous auons touché au doigt l'assistãce plusieurs fois. Ce fut vne chose remarquable, que le iour de sa feste, & durant l'Octaue, les commoditez nous venoient de toutes parts.

Auant que de finir, ie diray seulement ce mot de Louys de saincte Foy, que i'aymerois mieux taire, n'estoit qu'il peut seruir pour reconnoistre plus iudicieusement cette Nation. C'est qu'il n'est pas tel qu'il deuroit estre, & que nous l'eussions souhaitté; neantmoins nous en auõs encore bonne esperance. Il fut pris l'année passée par les Hiroquois en la défaite commune, & emmené prisonnier. Il luy en a coûté vn doigt; ce coup de foüet deuroit estre bastant pour le remettre en son deuoir. Son Pere ne fut pas pris: il se sauua à la fuite, mais en fuyãt il patit bon escient dedans les bois, où il demeura, à ce qu'il dit, trente iours, combattu de trois puissans ennemis, sçauoir est du froid, car c'estoit au printemps, & il estoit nud & sans feu: de la maladie, car il demeura comme perclus des deux iambes &

n'en eſt pas encore guery ; & en fin de la faim. A propos de laquelle il raconte vne choſe remarquable, ſi elle eſt vraye. Il dit qu'ayant demeuré dix ou douze iours ſans manger, & priant Dieu, duquel il auoit ouy parler à ſon fils, il vit comme vn pot de grais tel qu'il en auoit veu à Kebec, remply d'vne tres ſuaue liqueur, & oüyt vne voix, qui luy diſoit, *Saranhes*, aye bon courage, tu n'en mourras pas; prens, boy de ce qui eſt dans ce pot afin de te fortifier : ce qu'il fit, & en fut merueilleuſement ſoulagé. Que peu apres il rencontra en vn arbriſſeau vn ſachet de bled dont il ſuſtenta petitement ſa vie iuſques à ce que quelques Sauuages de la Nation neutre, l'ayant fortuitement trouué, l'enleuerent en leur village.

Cét homme m'a témoigné qu'il deſiroit ſe conuertir, luy & toute ſa

famille, & cooperer à ce que tout son village seruist à Dieu, comme nous. Mais c'est vn esprit delié aussi bien que son fils, ie ne me fie pas encore en luy. Nostre esperance est en Dieu, & en nostre Seigneur Iesus-Christ, qui a respandu son sang pour le salut des Hurons, aussi bien pour le reste du monde.

C'est sur cét appuy, & non sur nos industries, que nous esperons de veoir vn iour icy vne Chrestienté florissante. Les esprits cerés y sont dociles & flexibles, ie ne voy que la liberté des femmes qu'ils changent à plaisir; & quelques superstitions difficiles à abolir. Car d'ailleurs ils n'ont point d'auersion de la Foy, ny de la Loy Chrestienne; ils recourent volontiers à Dieu en leurs

neceſſitez: viennent faire benir leurs bleds auant que de les ſemer, & demandent ce que c'eſt que nous deſirons d'eux. Nous n'auons à apprehender que nos pechez & imperfections, & moy ſur tous. Certes ie me ſens extremement indigne de cét employ; mais enuoyez nous des ſaincts, ou faites enuers Dieu noſtre Seigneur, que nous ſoyons tels qu'il deſire. Mille recommandations aux ſaincts ſacrifices de voſtre Reuerence, & de tous nos Peres & Freres.

De V. R.

De noſtre petite Maiſon de S. Ioſeph au village d'Ihouatiria és Hurons ce 27. May 1635. iour auquel le S. Eſprit deſcendit viſiblement ſur les Apoſtres.

Tres-humble & tres-obeyſſant ſeruiteur en noſtre Seigneur
IEAN DE BRE[illegible]

MON R. PERE,

Depuis la presente escrite nous auõs baptisé vn enfat malade, arriere petit neueu de feu Ioachim *Tsindacaiendaua*, & ce d'autant plus hardiment que ceste famille semble estre toute disposée à la Foy. Nostre Seigneur luy a rendu la santé auec admiration de ses parens, qui remarquerent qu'incontinent apres le baptesme, il reposa fort doucement. Cela seruira pour renuerser vne mauuaise opinion que le Diable va semant dans quelques esprits, ausquels il persuade qu'on ne guerit iamais apres le baptesme. C'est là vne des ruses du Diable contre nous; il en a bien d'autres dont il a fait l'essay desia en parte, mais N. Seigneur le confondra; c'est en luy en qui nous nous confions. Paraduenture V. R. sera-elle

bié aise de sçauoir que l'Hyuer a esté icy fort court, & fort moderé, le Pays est tel, qu'il porte assez pour la nourriture des habitans. Tout ce Printemps a esté grandement beau & sec, les bleds commencent à pâtir faute de pluye. Ie prie nostre Seigneur, qu'il luy plaise y remedier, & nous donner ce qui sera necessaire pour sa gloire, pour les heureux commencemens de ceste Chrestienté, & pour la benediction des petits trauaux que nostre Compagnie entreprend en ces terres éloignées, sous la protection des Fleurs de Lys, & de nostre Grand Roy, qui les fait fleurir auiourd'huy si glorieusement.

RELATION DE QVELQVES particularitez, du lieu & des Habitans de l'Isle du Cap Breton.

Envoyée par le P. Iulien Perrault, de la Compagnie de Iesus, à son Provincial en France, l'an 1634. & 35.

L'Isle du Cap Breton est esloignée de nostre France d'enuiron neuf cens lieuës par mer. Elle en a soixante & dix ou quatre vingts de circuit. Les mõtagnes y sont fort hautes & en nombre, au pied des-

quelles se voyent de grandes fondrieres & precipices affreux. La terre y est couuerte de toutes sortes d'arbres, comme de chaisnes, hestres, bouleaux, pins, sapins & autres.

Le Chibou principale partie de ceste Isle, est vne grande Baye d'enuiron deux lieuës de large en son entré, qui va peu à peu s'estressissant le long de six ou sept lieuës, qu'elle comprend en estenduë. Sur le milieu, à main gauche en montant, au haut de la coste, qui regarde le Noroüest, est basti le fort de sainte Anne, à l'entrée du port, vis à vis d'vne petite Ance. L'assiete du lieu est si auantageuse, au rapport de ceux qui s'y cognoissent, qu'auec dix ou douze pieces de canon, on pourroit couler à fonds tous les vaisseaux ennemis qui s'y presenteroient.

Ceux qui ont vieilly sur mer, protestent qu'ils n'ont iamais veu vn port

Port plus recommandable pour sa capacité, ny pour la facilité de son abord. Trois mille nauires y peuuent estre à l'aise, & à l'abry de tout vent, en vn beau rond tres-agreable à veoir; car sa figure est circulaire, ou peu s'en faut. Les marées y sont fort douces & reiglées; il y a touſiours de dix à douze braſſées d'eau: au reste nonobstant que toute l'Isle soit de quarante-six degrez & demy en son eleuation; si est-ce que le froid y est extréme, parmy des neiges de cinq à six mois l'année. Voila pour ce qui est de la situation du lieu: venons aux commoditez de la vie, qu'il offre aux habitans: surquoy on peut dire en general, que les Sauuages sont icy plus à leur aise, qu'en beaucoup d'autres endroits. Si l'Hyuer leur y fournit moins de Castors sur eau, il leur donne aussi en recompense plus d'Ori-

gnacs sur terre. En esté ils y viuent assez doucement de Marmettes, de Perroquets, de Cormorans, & autres oyseaux de marine. Ils y ont aussi les Ourardes, l'Esplan, les Maquereaux, les Moruës, & semblables prouisions selon la diuersité des saisons, dans les forests, ou sur les costes de la mer.

Quant à eux, pour ce qui est du corps, ils n'ont rien de monstrueux; vous y voyez des gés bien-faits, d'vn beau visage, & d'vne riche taille, forts & puissans. Leur charnure est blanche naturellement, comme en font foy les petits enfans; mais le hasle du Soleil, & les frictions d'huile de Loup marin, & de graisse d'Orignac, les rend fort bazanez, à mesure qu'ils croissent. Ils vont la plus-part la teste nuë, & portent de longs cheueux noirs, auec fort peu ou point de barbe, tellement que les femmes n'y sont recogneües,

qu'en ce qu'elles se seruent d'vne ceinture, & qu'elles sont moins découuertes que les hommes ; tout au rebours de ce qui se practique en plusieurs lieux de la Chrestienté, à la honte du Christianisme. On void icy des vieillards de quatre-vingts & cent ans, qui n'ont presque pas vn poil gris. Pour le regard de l'esprit, s'il en faut iuger de leurs deportemens, & de leurs façons de traitter auec nos François, ils ne l'ont pas mauuais. Vous ne voyez paroistre en leurs gestes & démarches aucune sottise ou niaiserie, mais plutost vne certaine grauité & modestie naturelle, qui les rend aimables. Ils sont bien si industrieux, que de déguiser leur langage, adiouſtans à chaque mot vne syllabe, qui ne sert qu'à troubler l'imagination de ceux, dont ils ne veulent point estre entendus.

Ce qui leur manque, eſt la cognoiſſance de Dieu, & du ſeruice qu'ils ſont obligez de luy rendre, comme auſſi de l'eſtat des ames apres la mort: c'eſt merueille, que nous n'en auons ſceu encore découurir aucun veſtige, en ce que nous ſçauons de leur langue. Peut-eſtre qu'en deſcouurirons nous quelque choſe de plus, quand nous y ſerons plus ſçauans: car il n'eſt pas croyable que la lumiere naturelle ſoit tout à fait eſteinte en eux pour ce regard, ne l'eſtant point en d'autres Natiõs plus barbares; ou qu'ils ne parlent iamais entre-eux de ce qu'ils ne peuuent tout à fait ignorer. Tant y a que iuſqu'à maintenant, nous n'auons non plus remarqué de Religion parmy ces pauures Sauuages, que parmy les beſtes. C'eſt ce qui nous fend le cœur de compaſſion, pour des ames rachetées au meſme

prix que nous, & dont elles feroient leur profit volontiers mieux que nous, si elles sçavoient ce qu'elles vallent, & ce qu'elles ont cousté à celuy qui nous a tant aimez tous ensemble.

Or ce qui nous console parmy cette ignorance & barbarie, & ce qui nous fait esperer d'y veoir vn iour la Foy plantée bien auant, c'est en partie la docilité qu'ils nous font paroistre à vouloir estre instruits, & en partie la fidelité & l'honnesteté que nous y remarquons.

Ils se rendent fort assidus & attentifs aux instructions que nous leur donnons: ie ne sçay, si c'est par complaisance, car ils en ont beaucoup naturellement, ou par instinct d'enhaut, qu'ils nous escoutent si volontiers sur les mysteres de nostre Foy, & rediſent apres nous, soit qu'ils l'entendent ou non, tout ce

que nous leur en declarons. Ils font tres-volontiers le signe de la Croix, comme ils nous voyent faire, leuans les mains & les yeux au Ciel, prononçans, Iesus Maria, comme nous: iusque-là qu'ayans remarqué l'honneur que nous rendons à la Croix, les pauures gens se la peignent au visage, à l'estomach, aux bras, & aux iambes, sans en estre priez. Ie veux bien qu'ils facent tout cela en ces commencemens par vne simplicité naturelle, qui les porte à imiter tout ce qu'ils voyent, plus que pour aucune meilleure consideration; si est-ce qu'auec le temps, ils en peuuẽt estre aidez; & ils ne seront pas les premiers, quãd ils viendront à pratiquer par election, ce qui leur a esté en vsage, comme par rencontre & par hazard. Au surplus, ce qui n'est pas peu, ils nous pressent par fois de prier nostre bon Iesus pour eux,

pour les succez de leurs chasses, & pour la deliurance de leurs maladies.

L'autre aduantage que nous remarquons icy, pour la prédication de l'Euangile, est en la fidelité, & en l'honnesteté que nous y voyons reluire, comme deux clairs rayons de lumiere, au milieu des tenebres. On n'a que faire de se défier de nos Sauuages, ou de prendre garde à leurs mains & à leurs pieds, comme en quelques autres, qui attirent tout à eux, & s'accommodant de tout ce qu'ils trouuent à leur bien-seance. Tout leur est ouuert en tout lieu, & si rien n'est en danger deuant eux, quand ils seroient seuls en vne cabane, & sans pouuoir estre apperceus de personne. Pour l'honnesteté, ils l'ont en telle recómandation, au moins quant à ce qui se void à l'exterieur, en leurs actions & paroles, qu'il y a de l'appa-

rence qu'ils se feront au dernier iour, & condamneront plusieurs Chrestiens, qui l'auront moins cultiuée en la Loy de grace, que ne font ces pauures gens, en celle de nature.

Nous ne leur auons iamais oüy dire parole messeante, ny veu faire aucune action trop libre, quoy que nous ayons vescu assez familierement auec eux, dedans & hors de leurs cabanes.

Vous diriez qu'ils veulent pratiquer par auance ce beau mot de l'Apostre, qui commande aux Chrestiens, de n'auoir pas mesme, si faire se peut, en leur bouche, vne parole qui signifie le vice contraire. Quelqu'vn repliquera volontiers, que si nous eussions esté plus versez en leur langue, nous n'eussions pas manqué d'y remarquer. Mais n'est-ce pas beaucoup, que sçeu

que nous en ſçauons ne nous ait encore appris rien de ſemblable? Et n'y a-t'il pas grande occaſion de rougir pour beaucoup de Nations Chreſtiennes, parmy leſquelles il ne faut pas auoir fait grand apprentiſſage en leur Grammaire, pour ſe trouuer honteux & confus és compagnies, à quia tant ſoit peu l'honneur en affection. Que ſi nous n'auons pas encore les oreilles aſſez ouuertes, pour rendre teſmoignage aſſeuré de l'indifference, ou de l'honeſteté de leurs diſcours; ſõmes nous aueugles, ou ne pouuons nous pas recognoiſtre ce que c'eſt qu'vn geſte ou vn deportement honteux? & neanmoins nous n'y auons rien veu de ſemblable, non pas meſme parmy les gens mariez. Que diray-je, ſur ce que m'eſtant vn iour apperceu, qu'vn ieune Sauuage auoit baiſé ſa femme, que ie ne croyois

pas eſtre la ſienne ; comme cela me ſembloit extraordinaire parmy eux, ie luy demanday ſur le champ, ſi c'eſtoit ſa femme ; & il me reſpondit, qu'oüy : mais ce ne fut pas ſans confuſion de l'vn & de l'autre, qui ſe trouuerent ſurpris. Ioignez cela auec cette grauité, que i'ay deſia dit leur eſtre naturelle, & vous iugerez que Dieu aidant, ils receuront à bras ouuerts vne Loy qui ne recommande rien tãt que cette vertu, qui rẽd les hommes ſemblables aux Anges ; & qu'ils n'auront pas ſi grande difficulté, qu'ont pluſieurs Chreſtiens mal appris, de ſe conformer à tout ce qui eſt des paroles de l'Euangile, quand on le leur annoncera aux termes de l'Apoſtre ; qu'ils ayẽt à faire paroiſtre leur modeſtie aux yeux de tout le mõde, veu que le Seigneur eſt proche. Il eſt vray, qu'ils ont la polygamie, & ne gardent point l'indiſſolubili-

té du Mariage. Mais il faut esperer, que quand ils viendront à recognoistre les obligations qu'ils ont, auec toutes les Nations de la terre, à vn Dieu qui s'est fait homme pour eux, ils se soumettront volontiers à ses Loix toutes sainctes, nommément en ce qui concerne vne vertu, au moyen de laquelle il veut que nous le portions & glorifions sans cesse en nos corps, luy qui a liuré le sien pour nous aux tourmens, & qui nous le donne tous les iours en viande, pour cét effect singulier.

DIVERS SENTIMENS & aduis des Peres qui ſont en la Nouuelle France.

Tirez de leurs dernieres lettres de 1635.

1 LA Nouuelle France eſt vn vray climat où on apprend parfaictement bien à ne chercher que Dieu, ne deſirer que Dieu ſeul, auoir l'intention purement à Dieu, & à ne s'attendre & ne s'appuyer qu'en ſa diuine & paternelle Prouidence ; & cela c'eſt vn riche threſor du cœur, qui ne ſe peut eſtimer.

2 Viure en la Nouuelle France, c'eſt à vray dire viure dans le ſein de

Dieu, & ne respirer que l'air de sa Diuine conduite; on ne sçauroit croire la douceur de cét air là, si ce n'est quand actuellement on le respire.

3 Il n'est pas à propos que tout le monde sçache, combien il fait bon dans les sacrées horreurs de ces forests, & combien on trouue de lumieres du Ciel dans les tenebres espaisses de cette barbarie: nous aurions trop de monde qui y voudroit venir, & nos Habitatiõs ne seroient pas capables de loger tant de gens: & c'est ce qui nous confond que Dieu nous ait choisis, pour nous faire participans de cette misericorde, voyãt qu'il y a tant de nos Peres en France, qui seroient mieux que nous.

4 La ioye qu'on a quand on a baptisé vn Sauuage, qui se meurt peu apres, & qui s'enuole droit au Ciel, pour deuenir vn Ange, certainemẽt

c'eſt vne ioye qui ſurpaſſe tout ce qu'on ſe peut imaginer: on ne ſe ſouuiét plus ny de la mer, ny du mal de la mer, ny de l'horreur des tempeſtes paſſées ; on voudroit auec la ſouffrance de dix mille tempeſtes pouuoir aider à ſauuer vne ame, puiſque Ieſus-Chriſt pour vne ſeule ame auroit volontiers reſpandu tout ſon pretieux ſang.

5 Le plus grand combat que nous ayons eu parmy nous, c'eſt qui ſeroit celuy qui auroit la bonne aduenture d'eſtre choiſi pour aller aux Hurons. Dieu a fait tomber le ſort ſur ceux qu'il luy a plû choiſir, & qui ſont allez à ces Nations barbares, comme ſi c'euſt eſté le Paradis Terreſtre. Vne fois qu'on a gouſté à bon eſcient la douceur de la Croix de Ieſus-Chriſt, on la prefere à tous les Empires de la terre.

6 Nous trouuans nagueres dans

vne tempeſte ſi furieuſe, que tout l'Ocean ſembloit ſe bouleuerſer, on nous dit que nous eſtions cauſe de cét horrible orage; cela nous eſtonna d'abord, eſtant dit par des gens de bien; & en demandant la raiſon, il nous fut dit, que voyant vne ſi furieuſe & enragée tourmẽte, il falloit croire que l'Enfer enrageãt de nous veoir aller en la Nouuelle France, pour conuertir les infidelles, & diminuer ſa puiſſance, par dépit il ſouſleuoit tous les Elemens contre nous, & vouloit abyſmer la flotte, & tout ce qui eſtoit dedans. Mais nous leur diſmes tout doucement; Souuenez vous, Meſſieurs, que Dieu eſt plus puiſſant pour nous defendre, que Lucifer pour nous perſecuter: Que la mer s'eſleue tant qu'elle voudra, ſi faut-il que Dieu ſoit le Maiſtre. *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.* Nous craignons bien

plus la cholere de Dieu contre nos infidelitez, que celle de la mer contre nos infirmitez humaines.

7 En Europe on a coustume de dire, que quiconque veut apprendre à prier Dieu, il faut aller sur la mer: mais c'est toute autre chose d'y estre effectiuement. Dernierement nous fusmes plus de deux iours & deux nuicts en continuel danger d'estre absorbez de l'Ocean; chaque moment sembloit deuoir estre le dernier moment de nos vies. Vous voyez venir des montagnes, qui sembloient nous deuoir engloutir: Nous estions nous deux prosternez à genoux, priant Dieu de bon cœur, la plus grande peur estoit que quelqu'vn ne mourust sans Confession: c'est là où on fait bien les Oraisons iaculatoires, & où on regarde le Ciel de bon œil: mais on ne croiroit iamais l'efficace de la grace, & les puis-

puissantes asseurances que Dieu donne à ses seruiteurs, au milieu des tempestes, & des desespoirs les plus espouuantables.

8 Iamais ie n'auois entendu que c'est d'arriuer à vn poinct de vertu, que pour passer plus auant il faudroit faire miracle : tant il est vray qu'on se trouue quelquefois si auant ou dans la souffrance, ou dans les hazards, ou dans l'abandonnement des creatures, qu'on ne trouue plus rien que Dieu. Mais on le trouue tousiours au bout de l'eschelle de Iacob, à bras & cœur ouuerts, pour embrasser les Anges, & les ames qui volent droit à luy: & c'est chose admirable comme Dieu prend plaisir à se communiquer abondamment aux ames qui ont tout abandonné, & se sont toutes abandonnées à luy. Perdre tout pour trouuer Dieu, c'est vne douce perte, & vne saincte yure.

9 Le cœur croiſt à meſure que les trauaux croiſſent pour Ieſus-Chriſt; & la Nouuelle France eſt le pays du monde le plus propre, pour entendre le ſens literal de ces belles paroles, *Sicut miſit me viuens Pater, ita & ego mitto vos.* Ie vous enuoye de meſme ſorte, que mon Pere m'a enuoyé. *Ecce ego mitto vos ſicut oues in medio luporum.* Voicy que ie vous enuoye cõme des brebis au milieu des loups. Parmy ces foreſts, en voyant ces Sauuages, nous pauures Eſtrangers, & ſeruiteurs de Dieu, que pouuons nous attendre ſinon vn coup de dent, & quelque effect de leur barbaric naturelle. Qui craind bien Dieu, ne ſçauroit plus rien craindre en ce monde.

10 Il eſt vray que faire neuf cens lieuës ſur les flots de la mer, & auec cent & cent rencontres de Turcs, de glaces, de bancs, d'orages, aſſez hor-

ribles, cela peut estonner la nature; & donner de la palpitation au cœur humain; là on experimente ce que veut dire Dauid, *Anima mea in manibus meis semper.* Ie tiens mon ame touſiours dans mes mains, & ie ſuis tout preſt à tout moment de la ſacrifier à Dieu; trop heureux helas! de pouuoir faire tant de fois vn precieux holocauſte de moy-meſme; mais les infuſions de Dieu dans les cœurs, & le renfort qu'il verſe dans nos ames ſurpaſſe tous nos maux, ie confeſſe que i'ay mieux appris ſur la mer que ſur la terre, que c'eſt qu'infuſion de Dieu dans vne ame bien faite.

11 Quand on void ces Sauuages, bien faits, forts, de bonne façon, doüez d'vn bon ſens naturel, & qu'il ne tient qu'à vne goutte d'eau qu'ils ne deuiennent enfans de Dieu, & que Ieſus-Chriſt a eſpandu tout

ſon ſang pour eux, on ſent vne ardeur incroyable de les attirer à l'Egliſe, & à Dieu; & il eſt vray qu'on aimeroit mieux la conuerſion d'vn de ces pauures Sauuages, que la conqueſte d'vn Empire tout entier. La peine qu'on y prend eſt ſi agreable, qu'on ne la prend point pour vne peine, mais pour vne faueur du Ciel bien extraordinaire. *Caritas Dei vrget nos*, tant il eſt vray que la charité preſſe les cœurs.

12 Ie fus vingt-quatre heures, que nous voyant pourſuiuis par les Turcs au ſortir de la manche, ie n'attendois plus rien que de tomber entre leurs mains, & eſtre couuert de chaiſnes, & viure en eſclauage. Parmy ces frayeurs naturelles, voyla vne forte penſée qui ſe va ſaiſir de mon cœur, & me dit: Ha! quel bon-heur ſeroit-ce de pouuoir imiter ſainct Paul, & me veoir enchaiſ-

ner pour l'amour de Iesus, qui fut lié pour moy, & traitté comme vn esclaue, & comme le Roy des voleurs. Ceste douce pensée eut tant de pouuoir sur mon ame, que i'auois plus d'enuie de ces chaisnes, que de crainte de la captiuité.

13 Trois puissantes pensées consolent vn bon cœur, qui est dans les forests infinies de la Nouuelle France, ou parmy les Hurons. La premiere est, ie suis au lieu où Dieu m'a enuoyé, où il m'a mené comme par la main, où il est auec moy, & où ie ne cherche que luy seul. La deuxiéme est, ce que dit Dauid; selon la mesure des douleurs que ie souffre pour Dieu, ses Diuines consolations réjoüyssent mõ ame. La troisiéme, que iamais on ne trouue ny Croix, ny cloux, ny espines, que si on regarde bien, on ne trouue I. C. au milieu. Or peut-on estre mal quand on est en

compagnie du Fils de Dieu viuant.

14 Quand ie me vcois assiegé de flots homicides, de forests infinies, & de mille dangers, il me vient à l'esprit ceste riche parole de S. Ignace martyr; *Nunc incipio esse Christi discipulus*: c'est auiourd'huy que ie commẽce d'estre de la Cõpagnie de Iesus; car à quoy seruent tant d'exercices, tant de Meditations feruentes, tant de desirs boüillans? tout cela n'est que du vẽt, si on ne les met en pratique; tellement que la vieille France est bonne pour conceuoir de bons desirs, mais la Nouuelle est propre pour l'execution: ce qu'on desire en l'ancienne France, c'est ce qu'on fait dans la Nouuelle.

15 Ie ne sçay que c'est que le pays des Hurons, où Dieu m'enuoye par vne misericorde infinie; mais ie sçay bien que i'ayme mieux y aller qu'au Paradis Terrestre, puisque ie vois

que Dieu en a ordonné de la sorte. Chose estrange! que plus i'y vois de Croix preparées, & plus le cœur me rit, & y volle; car quel bõ-heur de ne voir rien de ses yeux que des Sauuades, des Croix, & Iesus-Christ: en ma vie ie n'ay bien compris en France, que c'estoit de se défier totalement de soy-mesme, & se confier en Dieu seul: mais ie dis seul, & sans meslange d'aucune creature. *Maior est Deus corde nostro.* Dieu est plus grand que nos cœurs: cela est euidét en la Nouuelle France, & c'est vne consolation du tout ineffable, que quand on ne trouue plus rien, aussi tost on rencontre Dieu, qui se communique plus abondamment aux bons cœurs.

16 Ma consolation parmy les Hurons, c'est que tous les iours ie me confesse, & puis ie dis la Messe, comme si ie deuois prendre le Viatique, & mourir ce iour là, & ie ne crois pas

qu'on puisse mieux viure, ny auec plus de satisfaction & de courage, & mesme de merites, que viure en vn lieu, où on pése pouuoir mourir tous les iours, & auoir la deuise de S. Paul. *Quotidie morior fratres*, &c. mes freres ie fais estat de mourir tous les iours.

17 Pour conuertir les Sauuages, il n'y faut pas tant de science que de bonté & vertu bien solide. Les quatre Elemens d'vn homme Apostolique en la Nouuelle Frãce, sont l'Affabilité, l'Humilité, la Patiẽce & vne Charité genereuse. Le zele trop ardent, brusle plus qu'il n'eschauffe, & gaste tout; il faut vne grande magnanimité & condescendence pour attirer peu à peu ces Sauuages. Ils n'entendent pas bien nostre Theologie, mais ils entendent parfaictement bien nostre humilité, & nostre affabilité, & se laissent gaigner.

18 La Nation des Hurons se dispo-

se à receuoir la lumiere de l'Euangile, & on espere vn bien incroyable en tous ces quartiers là: mais il y faut deux sortes de personnes pour bien faire cela: les vns en l'ancienne Franco assistãt de leurs saincte prieres, & de leur charité; les autres en la Nouuelle, trauaillant auec grande douceur, & infatigabilité de la bonté de Dieu, & de ce doux cõcert dépend la conuersion de plusieurs milliers d'ames, pour chacune desquelles Iesus-Christ a versé tout son precieux sãg.

19 Si on pouuoit fonder à Kebec vn petit Seminaire d'vne douzaine de petits Hurons, dans peu d'années on en tireroit vn secours incroyable, pour aider à conuertir leurs Peres, & planter vne Eglise fleurissante dans la Nation des Hurons. Helas! combien y en a-t'il en Europe qui perdẽt à trois coups de dez, plus qu'il ne faudroit pour conuertir vn monde.

20 Vne des penſées qui preſſent dauantage ceux qui ſont ſi heureux, que de ſeruir Dieu parmy ces foreſts, c'eſt d'eſtre indignes d'vne vocation Apoſtolique, & ſi releuée, & auoir ſi peu de vertus dignes d'vn bel employ. Qui ne void la Nouuelle Frãce que par les yeux de chair & de nature, il n'y void que des bois & des croix: mais qui les conſidere auec les yeux de la grace, & d'vne bonne vocation, il n'y void que Dieu, les vertus, & les graces, & on y trouue tant & de ſi ſolides conſolations, que ſi ie pouuois acheter la Nouuelle France, en donnant tout le Paradis Terreſtre, certainement ie l'acheterois. Mon Dieu qu'il fait bon eſtre au lieu où Dieu nous a mis de ſa grace, veritablement i'ay trouué icy ce que i'auois eſperé, vn cœurs ſelon le cœur de Dieu, qui ne cherche que Dieu.

21 On dit que les premiers qui fondent les Egliſes, d'ordinaire ſont ſaincts: ceſte penſée m'attendrit ſi fort le cœur, que quoy que ie me voye icy fort inutile dans ceſte fortunée Nouuelle France; ſi faut-il, que i'auoüe que ie ne me ſçaurois defendre d'vne penſée qui me preſſe le cœur, *Cupio impendi, & ſuperimpendi pro vobis*: Pauure Nouuelle France, ie deſire me ſacrifier pour ton bien, & quand il me deuroit couſter mille vies, moyennant que ie puiſſe aider à ſauuer vne ſeule ame, ie ſeray trop heureux, & ma vie tres bien employée.

22 Ie ne ſçay pas que c'eſt d'entrer en Paradis, mais ie ſçay bien qu'en ce monde, il eſt mal-aiſé de trouuer vne ioye plus exceſſiue & ſurabondante, que celle que i'ay ſentie entrant en la Nouuelle France, & y diſant la premiere Meſſe, le iour de la

Visitation. Ie vous asseure que ce fut bien voirement le iour de la Visitation. Par la bonté de Dieu & de nostre Dame, il me sembla que c'estoit Noël pour moy, & que i'allois renaistre en vne vie toute nouuelle, & vne vie de Dieu.

23 Le mal de la mer qui m'auoit donné de la peine flottant sur la marine, fut bien-tost effacé par le bien du Ciel, & la ioye que Dieu respandit en mon ame touchant le Cap Breton. En rencontrant nos Peres, il me sembla d'embrasser des Anges du Paradis, ie ne me pû empescher de crier, helas! que sera-ce quand on entrera en Paradis, & que Dieu & les Anges receuront vne belle ame, qui sortira des orages de la vie miserable qu'on mene sur la terre.

24 I'auois creu qu'il falloit des miracles pour conuertir ces Sauuages volans; mais ie me suis trompé,

car les miracles propres de la Nouuelle France sont ceux-cy. Leur faire bien du bien, & souffrir bien des maux, ne s'en plaindre qu'à Dieu, s'en estimer indigne, & se tenir pour fort inutile. Quiconque aura ces vertus, fera des miracles plus grands que les miracles, & deuiendra vn Sainct. En effect il y a bien plus de peine de s'humilier profondement deuant Dieu & les hommes, & de s'aneantir, que de resuſciter vn mort; car cela ne couſte que le dire, quand on a le don des miracles, & pour s'humilier comme il faut à vray dire, il y faut la vie toute entiere d'vn homme.

25 Nous auons eſté fort eſtonnez & infiniment reſioüys, voyant que dans nos petites cabanes, & dans nos Habitations la diſcipline Religieuſe y eſtoit auſſi exactement gardée, qu'aux plus grands Colleges

de la France, & que la ferueur interieure eſt d'autant plus grande, que l'exterieur ſemble y eſtre plus ſuiette à beaucoup de diuertiſſements: c'eſt l'ordinaire de la bonté infinie de Dieu, qui ſelon les beſoins multiplie la benediction de ſes graces; & en effect à meſure qu'vn ſeruiteur de Dieu s'abandonne à ſa ſaincte conduite, noſtre Seigneur s'eſlargit auſſi dauantage, & reſpand plus abõdamment la pluye pretieuſe de ſes graces.

26 Ces pauures Barbares ont couſtume de nõmer tous les Preſtres Patriarches, & portent grand reſpect aux hommes vertueux. Ils nous promettent de nous apporter leurs enfans, quand ils ſeront malades à la mort, pour les baptiſer; en effect on en a baptiſé quelques vns qui ſont morts peu apres le bapteſme. Ils ſont bien predeſtinez à bon eſcient, & bien-heureux de ſortir de la Barba-

rie, & entrer auſſi toſt dans le Paradis. Quand on ne feroit iamais autre choſe, quel bon-heur d'auoir eſté inſtrument de la predeſtination de ces petites ames.

17 On en trouue de ſi ignorants de toute ſorte de Religion, qu'on ne ſçauroit trouuer vn nom pour leur faire entendre Dieu. Il faut appeller le grand Capitaine des hommes, celuy qui nourrit tout le monde; celuy qui demeure là haut. On fait tout ce qu'on peut: quelle obligation auront-ils à ceux qui les inſtruiſent, & qui s'efforcent de leur faire cognoiſtre vn Dieu, pour le ſeruir le moins mal qu'ils pourront. Là il ne faut pas grande doctrine, mais vne profonde humilité, vne patience inuincible, & vne charité Apoſtolique pour gaigner ces pauures Sauuages, qui d'ailleurs ont vn bon ſens commun. Que ſi vne fois on commence à les

gaigner, le fruict sera inestimable.

28. La pensée de sainct François Xauier nous passe mille fois par l'esprit, & a vn grand pouuoir, Si les hommes du siecle pour auoir des peaux de Castor, de la moulue, & ie ne sçay quelles denrées, n'apprehendent ny les orages de la mer, ny les Sauuages de la terre, ny la mer, ny la mort; quelle horrible confusion seroit-ce à des seruiteurs de Dieu, d'apprehender cela, ou quelques petits trauaux, pour taſcher de gaigner des ames rachetées auec le sang pretieux de Iesus-Christ, & empourprées de son sang de valeur inestimable? Se leueront-ils point au iour du iugement cõtre nous ces petits facteurs, & pescheurs de mouluë pour nous condamner, s'ils prennent plus de peine pour gaigner vne piece d'argent, que nous pour aider à sauuer les Sauuages. Ceste pensée pique si fort nos

cœurs,

cœurs, qu'on ne sent point son mal, ou si on le sent on ne s'en oseroit plaindre.

25 Il y a mille personnes en France qui sont fort inutiles, & qui n'ont nul employ; ils sont sçauans, & puis c'est tout, & cela ne sert de rien du tout à l'Eglise de Dieu; helas! en la Nouuelle France ce seroient des Apostres s'ils vouloient y venir employer leur talent; moins de sçauoir & plus d'humilité & de zele, feroit miracle icy, & ils gagneroient possible plus en vn an, qu'ils ne feront toute leur vie en France.

30 L'experience nous fait voir, que ceux de la Compagnie qui viennent en la Nouuelle France, il faut qu'ils y soient appellez par vne vocation speciale & bien forte; que ce soit gens morts & à soy, & au monde; hõmes veritablement Apostoliques, qui ne cherchent que Dieu, & le

ſalut des ames, qui aiment d'amour la Croix, & la mortification; qui ne s'eſpargnent point; qui ſçachent ſupporter les trauaux de la mer & de la terre, & qui deſirent plus la conuerſion d'vn Sauuage, que l'Empire de toute l'Europe; qui ayent des cœurs de Dieu, & tous remplis de Dieu; qui ſoient comme des petits Iean Baptiſtes, criant parmy ces deſerts & ces foreſts, comme des voix de Dieu, qui appellent tous ces pauures Sauuages à recognoiſtre Ieſus-Chriſt; en fin que ce ſoient des hommes qui ont tous leurs contentemens dans Dieu, & auſquels les ſouffrances ſoient leurs plus cheres delices. Voila ce que l'experience nous fait veoir tous les iours: mais auſſi il eſt vray, qu'il ſemble que Dieu reſpande bien plus abondamment les roſées de ſes graces ſur cette Nouuelle France, que ſur la vieil-

le, & que les cõsolations interieures, & les Diuines infusions y sont bien plus solides, & les cœurs bien plus embrasez. *Nouit Dominus qui sunt eius.* Mais il n'appartient qu'a Dieu de faire le choix de ceux dont il se veut seruir, & ausquels il fait cette misericorde de les amener en la Nouuelle France, pour en faire des saincts. Sainct François Xauier disoit qu'il y auoit vne Isle en Orient, qui estoit bien propre pour faire perdre la veuë à force de plorer de ioye excessiue du cœur: ie ne sçay si nostre Nouuelle France ressemble point ceste Isle: mais nous esperimẽtons que si quelqu'vn icy s'abandonne à Dieu à bon escient, il court hazard d'y perdre la veuë, & la vie, & tout; & auec grande ioye à force de trauailler; il n'appartient qu'à ceux qui y sont, & qui gouſtent Dieu, d'en parler par experience.

31 Nous recognoissons euidemmẽt, qu'il faut que ce soit le Ciel qui conuertisse la terre de la Nouuelle Frãce, & que nous ne sõmes pas assez forts. Nous ne craignõs rien tãt, sinon que nos imperfectiõs n'empeschẽt la cõuersiõ de ces pauures Sauuages; c'est pourquoy nous auõs tous esté d'auis de recourir au Ciel, & à la tres saincte Vierge Mere de Dieu, par laquelle Dieu a coustume de faire ce qui ne se peut faire, & conuertir les cœurs les plus abandonnez. A cet effet nous auons resolu de faire vn vœu fort solemnel, dont voicy la teneur.

Mon Dieu & mon Sauueur Iesus, quoy que nos pechez nous doiuent esloigner de vostre presence, si est-ce qu'espris d'vne affection de vous honnorer & vostre mes. Ste Mere, pouſſez d'vn desir de nous veoir dans la fidelle correspondance que vous desirez de vos seruiteurs, souhaitẽs en

outre de vous veoir reconeu & adoré de ces pauures peuples: Nous vous promettons & faisons vœu, comme aussi à la tres-saincte Vierge vostre Mere, & à sõ glorieux Espoux S. Ioseph, de celebrer douze fois és douze mois suiuant le sacrifice de la S^te^ messe, pour ceux qui sont Prestres; & pour les autres de reciter douze fois la Couronne ou le Chappellet de la Vierge en l'honneur & en action de grace de son immaculee Cõception, & de iousner tous la veille de ceste feste: vous promettans en outre que si on erige quelque Eglise ou Chappelle stable dãs ces pais, dans le cours de ce tẽps limité, que nous la ferõs dedier à Dieu sous le tiltre de l'immaculée Cõception, si cela est en nostre pouuoir, le tout pour obtenir de la bõté de N. S. la conuersion de ces Peuples, par l'entremise de sa saincte Mere, & de son sainct Espoux. Re-

ceuez cependant, ô l'Emperiere des Anges & des hommes, les cœurs de ces pauures Barbares abandonnez, que nous vous presentons par les mains de vostre glorieux Espoux, & de vos fidelles seruiteurs S. Ignace & S. François Xauier, & de tous les Anges Gardiens de ces miserables contrées, pour les offrir à vostre Fils, afin qu'il leur donne sa cognoissance, & leur applique le merite de son precieux sang. Ainsi soit-il.

Dieu par son infinie bonté nous rende dignes de cette excellente vocation, pour dignement cooperer à sa grace, au profit de ces pauures Sauuages.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy il eſt permis à Sebaſtien Cramoiſy, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuerſité de Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy, d'imprimer ou faire imprimer vn liure intitulé, *Relation de ce qui s'eſt paſſé en la Nouuelle France en l'année mil ſix cens trente cinq. Enuoyée au R. P. Prouincial de la Compagnie de Ieſus en la Prouince de France. Par le Pere Paul le Ieune de la meſme Compagnie, Superieur de la Reſidence de Kebec:* & ce pendant le temps & eſpace de cinq années conſecutiues. Auec deffenſes à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit liure, ſous pretexte de deſguiſement, ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiſcation, & de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris le douzieſme Ianuier, mil ſix cens trente ſix.

Par le Roy en ſon Conſeil.

VICTON.

Approbation.

NOVS ESTIENNE BINET Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France. Suiuant le Priuilege qui nous a esté octroyé par les Roys Tres-Chrestiens Henry III. le 10. May 1583. Henry IV. le 10. Decembre 1605. & Louys XIII. à present regnant le 14. Feurier 1612. par lequel il est defendu à tous Libraires de n'imprimer aucun Liure de ceux qui sont composez par quelqu'vn de nostre dite Compagnie, sans permission des Superieurs d'icelle: Permettons à Sebastien Cramoisy Marchand Libraire Juré à Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy, de pouuoir imprimer pour dix ans la *Relation de ce qui s'est passé en la Nouuelle France, en l'année* 1635. à nous enuoyée par le Pere Paul le Ieune de nostre mesme Compagnie, Superieur de la Residence de Kebec. En foy dequoy nous auons signé la presente à Paris ce quinziesme Ianuier 1635.

Signé, E. BINET.

t Pro-
IESVS
r le Pri-
par les
II. le 10.
ecembre
regnant
il eſt de-
imer au-
poſez par
npagnie,
d'icelle;
iſy Mar-
z Impri-
pouuoir
n de ce qui
en l'année
e Paul le
gnie, Su-
bec. En
preſente
635.

NET.